Adams 232-1
Vol. 36

232-1
vol 36

# ŒUVRES

DE

# M^R. DE VOLTAIRE.

---

TOME TRENTE-SIXIÈME.

---

10993
13

ADAMS 232.1
v.36

# MÊLANGES

DE

# LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE

ET

DE PHILOSOPHIE.

TOME QUATRIÈME.

M. DCC. LXXV.

# MÊLANGES
## DE
# LITTÉRATURE, D'HISTOIRE, ET DE PHILOSOPHIE.

## DIALOGUES.

### *DES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.*

LES habitans de Cahemire sont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le sont d'affaires sérieuses, & vivans comme des enfans qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, se consolent de tout, se moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté plus de treize cents ans, sans avoir eu ni de vrais philosophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes passables, ni de peintres, ni de sculpteurs. Ils manquèrent long-tems de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis Cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir re-

cours à un Juif ou à un Banian. Enfin vers le commencement du dernier ſiècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui ſemblaient n'être pas de la nation, & qui nourris de la ſcience des Perſans & des Indiens portèrent la raiſon & le génie auſſi loin qu'ils peuvent aller. Il ſe trouva un ſultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui, à l'aide d'un bon viſir, poliça, embellit & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ſes bienfaits en plaiſantant, & firent des chanſons contre le ſultan, contre le miniſtre & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inſpirés du ciel avaient allumé, fut couvert de cendres. La nature parut épuiſée. La gloire des arts à Cachemire ne conſiſtait preſque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de paſſer une jambe par-deſſus l'autre au ſon des inſtrumens avec une grace merveilleuſe; d'autres qui inventaient toutes les ſemaines une façon admirable d'ajuſter un ruban, & enfin d'excellens chymiſtes, qui avec de l'eſſence de jambon, & autres ſemblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maiſon entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danſeurs & de cuiſiniers preſque toute l'Aſie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus ſaine & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait, & on ne faiſait rien. Un philoſophe de l'indouſtan, grand amateur du bien public, & qui diſait volontiers & inutilement ſon avis quand il s'agiſſait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, paſſa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux boſtangis un long entretien ſur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le boſtangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magni-

fique temple femblable à celui de Pékin ou d'Agra ; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands hafards, c'eft-à-dire de ces marchés & de ces magafins publics entourés de colonnes, & fervans à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les falles deftinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre ; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maifons fur de très-beaux ponts, & qu'on defirait en vain des places, des fontaines, des ftatues, & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philofophe Indien, de vous faire une petite queftion. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque ? Oh, dit le petit boftangi, il n'y a pas moyen : cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philofophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen : mais ce font des difcours de fage, c'eft-à-dire, des chofes admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous fommes rebattus de ces belles fentences. Mais qu'avez-vous repondu, dit le philofophe, à ceux qui vous ont repréfenté qu'il ne s'agiffait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'état de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes chofes dont elle a befoin ? Nous n'avons rien répondu, dit le boftangi : nous nous fommes mis à rire felon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philofophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous alarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, fe mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien ; & ils eurent enfemble la converfation fuivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous être riche ?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais : mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends : vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non, car les Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un état est comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain, & le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme, est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord : mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années : & où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il eſt vrai, & l'état ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela eſt bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort, que pour lui faire ſculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie ſeulement ſont beaucoup plus chers que dix mille artiſans, & la vérité eſt, que ni les uns ni les autres ne ſont chers quand ils ſont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du riz. Leurs terres ont-elles été épuiſées pour avoir nourri des hommes laborieux, au-lieu d'avoir engraiſſé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me pouſſez à bout, & vous ne me perſuadez pas. La philoſophie raiſonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours ſuivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, & ne ſauraient pas ce que c'eſt que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entrepriſes, il ne faut qu'une tête & des

mains, & on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente : il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenſes énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce diſcours. De quelles dépenſes parlez-vous donc ? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez ſous vos pas tous les matériaux ; vous avez autour de vous deux cent mille fainéans que vous pouvez employer : il ne reſte donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur ſalaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire, car aſſurément vous ne paierez rien aux Perſans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites eſt très-véritable, il ne ſortira ni argent ni denrées de l'état.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il eſt trop difficile de faire mouvoir une ſi grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour ſoutenir une guerre qui a coûté beaucoup de ſang & de tréſors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait juftement contribuer en proportion de leurs biens les poffeffeurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, fi on contribue pour le malheur de l'efpèce humaine, ne donnera-t-on rien pour fon bonheur & pour fa gloire? Quoi! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le fecret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait enforte que les poffeffeurs du riz, du lin, & des beftiaux donnaffent du pilau & des chemifes aux mendians qu'on emploierait à remuer la terre, & à porter les fardeaux, on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artiftes, qui le long de l'année font employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai oui dire que dans l'année vous avez environ fix vingt jours, pendant lefquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oifeux en jours utiles? Que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artiftes défoccupés? Alors ceux qui ne favent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'induftrie: vous formerez un peuple d'artiftes.

## LE BOSTANGI.

Ces tems ſont deſtinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au tréſor public.

## LE PHILOSOPHE.

Votre raiſon eſt admirable, mais il ne revient d'argent au tréſor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies ? Eſt-il bien vrai qu'il ſoit de l'intérêt de l'état que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette converſation dura long-tems. Le boſtangi avoua enfin que le philoſophe avait raiſon, & il fut le premier boſtangi qu'un philoſophe eût perſuadé. Il promit de faire beaucoup, mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent, ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raiſonneur & le boſtangi s'entretenaient ainſi des hautes ſciences, il paſſa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds portans petit manteau par-deſſus longue jaquette, capuce pointu ſur la tête, ceinture de corde ſur les reins. Voilà des grands garçons bien faits, dit l'Indien : combien en avez-vous dans votre patrie ? A-peu-près cent mille de différentes eſpèces, dit le boſtangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philoſophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! Et moi auſſi, dit le boſtangi, mais ce ſont de trop grands ſaints pour travailler. Que font-ils donc ? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le boſtangi. Que cela eſt utile à un état ! dit l'Indien. Cette converſation dura long-tems, & ne produiſit pas grand'choſe.

## UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

EH bien, monfieur ! le procès de ces pauvres orphelins.

L'AVOCAT.

Comment ! il n'y a que dix-huit ans que leur bien eft aux faifies-réelles. On n'a mangé encore en frais de juftice que le tiers de leur fortune ; & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'ufage, je le refpecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui.

L'AVOCAT.

C'eft que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plufieurs fois chez votre juge, pour le fupplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir eft de rendre juftice, fans qu'on l'en prie. Il eft bien grand de décider des fortunes des hommes fur fon tribunal : il eft bien petit de vouloir avoir des malheureux dans fon antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter fa grand' meffe ; pourquoi faut-il que j'aille fupplier mon juge de remplir les fonctions de fa charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article décisif dans Charondas.

LE PLAIDEUR.

Ce Charondas est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite : les juges le croient, & on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un Charondas tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous Turnet & Brodeau.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force, sans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain ? Est-ce que nous vivons sous Justinien & sous Théodose ?

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chaſſe & les tournois; ils couraient dans la terre-ſainte avec leurs maîtreſſes. Vous voyez bien que de ſi importantes occupations ne leur laiſſaient pas le tems d'établir une juriſprudence univerſelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends. Vous n'avez point de loix, & vous allez demander à Juſtinien & à Charondas ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez. Nous avons plus de loix que toute l'Europe enſemble; preſque chaque ville a la ſienne.

LE PLAIDEUR.

Oh! oh! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah! ſi vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au-lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Eh bien, qu'arriverait-il alors?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main: car Guignes-la-putain ſe trouve ſituée dans une coutume qui vous eſt tout-à-fait favorable; mais à deux lieues de là c'eſt toute autre choſe.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne ſont-ils pas en France?

Et n'eſt-ce pas une choſe abſurde & affreuſe, que ce qui eſt vrai dans un village ſe trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie ſe peut-il que des compatriotes ne vivent pas ſous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'eſt qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun, n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes faiſaient dans le bon tems deux empires ſéparés ; & l'auguſte ſouverain de Guignes, quoique ſerviteur du roi de France, donnait des loix à ſes ſujets, ces loix dépendaient de la volonté de ſon maître d'hôtel qui ne ſavait pas lire, & leur tradition reſpectable s'eſt tranſmiſe aux Guignois de père en fils ; de ſorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penſer de leurs premiers valets ſubſiſte encore, & tient lieu de loi fondamentale. Il en eſt ainſi de poſte en poſte dans le royaume ; vous changez de juriſprudence en changeant de chevaux. Jugez où en eſt un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnac ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnacs, & meſſieurs de Guignes ne s'habillent-ils pas de la même façon ? Eſt-il plus difficile d'avoir les mêmes loix que les mêmes habits ? Et puiſque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez eſt auſſi impoſſible que de n'avoir qu'un poids & qu'une meſure. Comment voulez-vous que la loi ſoit partout la même, quand la pinte ne l'eſt pas ? Pour moi, après avoir profondément rêvé,

j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini, & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares ? Ils ont la même mesure ; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne ; quoi ! des peuples qui vivent sous les mêmes loix, ne vivent pas sous la même religion ?

L'AVOCAT.

Non, & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les loix faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais, & d'autres peuples ont pensé que l'observation des loix était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU, doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui pé-

chent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

## *MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.* (*a*)

MADAME DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de me venir voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur : non, c'est pour trouver en vous des consolations.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Des consolations, madame! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai cru heureuse.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui

(*a*) Madame de *Maintenon*, & mademoiselle *Ninon de l'Enclos* avaient long-tems vécu ensemble. Cette célèbre fille, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf*, que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

c'en eſt aſſez. La mienne n'eſt pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous ſentez dans la grandeur le beſoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu beſoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée ſi long-tems ?

MADAME DE MAINTENON.

Vous ſentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte ſurtout cette contrainte.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi vous êtes malheureuſe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me ſuis trompée la première. Si lorſque nous ſoupions autrefois enſemble avec Villarſaux & Nantouillet dans votre petite rue des Tournelles, lorſque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un ſujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puiſſant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les graces paſſeront par vos mains ; vous ſerez regardée comme une ſouveraine ; ſi, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit ; leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'eſt accompli ; j'ai éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers momens ; j'ai eſpéré la joie, & je ne l'ai point trouvée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Les philoſophes pourront vous croire; mais le public aura bien de la peine à ſe figurer que vous ne ſoyez pas contente; & s'il penſait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il ſe trompe, comme moi. Ce monde-ci eſt un vaſte amphithéatre, où chacun eſt placé au haſard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur eſt néceſſaire aux hommes; ils ne ſe donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne penſaient que le bonheur eſt placé fort au-deſſus d'eux. Nous connaiſſons toutes deux des plaiſirs moins remplis d'illuſions. Mais, de grace, comment vous y êtes-vous priſe pour être ſi malheureuſe ſur votre gradin?

MADAME DE MAINTENON.

Ah! ma chère Ninon, depuis le tems que je ne vous ai plus appellé que mademoiſelle de l'Enclos, j'ai commencé à n'être plus ſi heureuſe. Il faut que je ſois prude; c'eſt tout vous dire. Mon cœur eſt vuide; mon eſprit eſt contraint; je joue le premier perſonnage de France; mais ce n'eſt qu'un perſonnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que le fardeau impoſé à une ame languiſſante, de ranimer une autre ame, d'amuſer un eſprit qui n'eſt plus amuſable! (*a*)

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la triſteſſe de votre ſituation. Je crains

(*a*) Ce ſont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

crains de vous insulter en réfléchissant que Ninon est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison, avec l'abbé de Châteauneuf & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais,

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Buvez du fleuve Léthé; consolez-vous surtout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

MADAME DE MAINTENON.

Ah! Ninon! peut-on se consoler seule? J'ai une proposition à vous faire; mais je n'ose.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Madame, franchement c'est à vous à être timide; mais osez.

MADAME DE MAINTENON.

Ce serait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles; vous seriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à supporter mon état.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, madame, mais je vous avoue-

rai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me faſſe hypocrite & malheureuſe, parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah, cruelle Ninon! Vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Non, je ſuis toujours ſenſible. Vous m'attendriſſez; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis; quittez Verſailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuſe auprès du trône; & je ne pourrais l'être au marais. Voilà le funeſte effet de la cour.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je conſulterai ſur votre mal avec les philoſophes qui viennent chez moi, mais je ne vous promets pas qu'ils faſſent l'impoſſible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuſe!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuſe, uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les deſirs ſi vifs qu'autrefois? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt-là le vrai malheur. Voilà pour-

quoi tant de femmes fe font dévotes à cinquante ans, & fe fauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureufe ni dévote.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puiffe jouir d'une félicité complette. Il faut une ame bien vive, & cinq fens bien parfaits, pour goûter cette efpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philofophie, on eft auffi-bien que notre âge le comporte. L'ame n'eft mal que quand elle eft hors de fa fphère. Croyez-moi : venez vivre avec mes philofophes.

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux miniftres qui viennent. Cela eft bien loin des philofophes. Adieu donc, ma chère Ninon.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Adieu, augufte infortunée.

## UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAVEZ-VOUS qu'un miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand-homme, que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place, mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si Louis XIV n'en avait eu un peu, ſon règne n'eût pas été ſi illuſtre. Le grand Colbert en avait ; ayez celle de le ſurpaſſer. Vous êtes né dans un tems plus favorable que le ſien. Il faut s'élever avec ſon ſiècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage ſur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiſſiez faire aiſément. Colbert trouva, d'un côté, l'adminiſtration des finances dans tout le déſordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, aſſervie à des préjugés, dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conſeil qui ſût ce que c'eſt que le change. Il n'y en avait pas un qui ſût

ce que c'eſt que la proportion des eſpèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A préſent les lumières ſe ſont communiquées de proche en proche. La populace reſte toujours dans la profonde ignorance, où la néceſſité de gagner ſa vie, & j'oſe dire le bien de l'état, doivent la tenir. Mais l'ordre moyen eſt éclairé. Cet ordre eſt très-conſidérable ; il gouverne les grands, qui penſent quelquefois, & les petits qui ne penſent point. Il eſt arrivé dans la finance, depuis le célèbre Colbert, ce qui eſt arrivé dans la muſique depuis Lulli. A peine Lulli trouva-t-il des hommes qui puſſent exécuter ſes ſymphonies, toutes ſimples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artiſtes, capables d'exécuter la muſique la plus ſavante, s'eſt accru autant que l'art même. Il en eſt ainſi dans la philoſophie & dans l'adminiſtration. Colbert a plus fait que le duc de Sulli, il faut faire plus que Colbert.

A ces mots, le miniſtre appercevant que le philoſophe avait quelques papiers, il voulut les voir ; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions ; le miniſtre prit le papier, & lut.

La richeſſe d'un état conſiſte dans le nombre de ſes habitans & dans leur travail.

Le commerce ne ſert à rendre un état plus puiſſant que ſes voiſins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ſes voiſins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte néceſſairement ſur les autres, toutes choſes d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la maſſe d'or & d'argent ſerait inutile. Car pourvu qu'il y ait aſſez d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce ſoit ſeulement égale, alors il eſt clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliards dans un royaume, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je ſuis auſſi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre ſous, qu'avec cent mille quand je l'achète huit ſous; & le reſte à proportion. La vraie richeſſe d'un royaume n'eſt donc pas dans l'or & l'argent; elle eſt dans l'abondance de toutes les denrées; elle eſt dans l'induſtrie & dans le travail. Il n'y a pas long-tems qu'on a vu ſur la rivière de la Plata un régiment Eſpagnol, dont tous les officiers avaient des épées d'or; mais ils manquaient de chemiſes & de pain.

Je ſuppoſe que depuis Hugues Capet la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'induſtrie ſe ſoit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que nous ſommes réellement cent fois plus riches que du tems de Hugues Capet: car être riche, c'eſt jouir. Or je jouis d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, mieux diſtribuée que n'était celle de Hugues Capet lui-même: on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin: on a perfectionné les manufactures, & je ſuis vêtu d'un plus beau drap: l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins, me fait faire tous les jours une chère plus délicate, que ne l'étaient les feſtins royaux de Hugues Capet. S'il ſe faiſait tranſporter, quand il était malade, d'une maiſon dans une autre, c'était dans une charrette; & moi je me fais porter dans un carroſſe commode & agréable, où je reçois le jour ſans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour ſuſpendre ſur des cuirs une caiſſe de bois peinte, il n'a fallu que de l'induſtrie; ainſi du reſte. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtiſſait la maiſon de Hugues Capet, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maiſons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour conſtruire une vilaine priſon, que pour faire une maiſon

agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu, que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des repréſentations groſſières d'animaux. Les chênes pourriſſaient autrefois dans les forêts; ils ſont façonnés aujourd'hui en parquets. Le ſable reſtait inutile ſur la terre; on en fait des glaces.

Or celui-là eſt certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'induſtrie ſeule les a procurés. Ce n'eſt donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'eſt l'eſprit; j'entends l'eſprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai beſoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne ſe trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je ſuis pauvre par ces beſoins; je deviens riche quand le commerce les ſatisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient, c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font ſix mille lieues, au riſque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne ſont que le ſuperflu des hommes laborieux de la nation. La richeſſe conſiſte donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement ſage, eſt donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles, donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il eſt clair que c'eſt les faire mourir pour la ſociété, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles ſont perdues pour la race préſente, & où elles anéantiſſent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens, ſerait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche qui ſont encore en France, aux filles qu'on laiſſe ſécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée: mais il y a une manière

sûre de nuire à l'état, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſſer des champs couverts de ronces. La ſtérilité en tout genre eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui eſt l'économe de la nation, donne des penſions à des dames de la cour, & il fait bien, car cet argent va aux marchands, aux coëffeuſes & aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? Cet argent retournerait de même à l'état, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces : ceux qui vont en guenilles d'un bout du royaume à l'autre arracher des paſſans, par des cris lamentables, de quoi aller au cabaret, & ceux qui, vêtus d habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution, au nom de DIEU, & reviennent ſouper chez eux, dans de grandes maiſons, où ils vivent à leur aiſe. La première de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre, parce que, chemin faiſant, elle produit des enfans à l'état, & que ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi des maçons & des ſoldats. Mais toutes deux ſont un mal, dont tout le monde ſe plaint, & que perſonne ne déracine. Il eſt bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes & des colonies, on ſouffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement eſt celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortaliſé leur mémoire par des travaux que nous n'oſons imiter ? Il eſt évident que leur adminiſtration valait mieux que la nôtre, puiſqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts ſont néceſſaires. La meilleure manière de les lever, eſt celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire eſt vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puiſſe être arbitraire : mais dans un

état bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand Sha-Abas, en faiſant en Perſe tant d'établiſſemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raiſon : je ne veux pas, dit-il, qu'on ait beſoin d'hôpitaux en Perſe.

Qu'eſt-ce qu'un impôt? C'eſt une certaine quantité de blé, de beſtiaux, de denrées, que les poſſeſſeurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'eſt que la repréſentation de ces denrées. L'impôt n'eſt donc réellement que ſur les riches; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne & du lait que les mammelles de ſa femme donnent à ſes enfans. Ce n'eſt pas ſur le pauvre, ſur le manœuvre qu'il faut impoſer une taxe. Il faut, en le faiſant travailler, lui faire eſpérer d'être un jour aſſez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je ſuppoſe qu'on paie cinquante millions de plus par an. De ces cinquante millions il en paſſe vingt dans le pays étranger : trente ſont employés à faire maſſacrer des hommes. Je ſuppoſe que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paie vingt-cinq, rien ne paſſe alors chez l'étranger; on fait travailler, pour le bien public, autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre, on cultive les campagnes, on embellit les villes: donc on eſt réellement riche en payant l'état. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas ſervir à nous procurer les commodités de la vie : ils doivent ſervir à la défendre Le peuple le plus heureux doit être celui qui paie le plus : c'eſt inconteſtablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public eſt à l'argent, ce que l'argent eſt aux danrées; une repréſentation, un gage d'échange. L'argent n'eſt utile, que parce qu'il eſt plus aiſé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il eſt de même

plus aisé à un receveur de province, d'envoyer au trésor-royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un état, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pu remuer à bras. Un Ecossais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit, c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions : mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son systême, une compagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la nation : donc ce systême, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (*a*)

Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnoie. Répandre dans le public plus de papier de crédit que la masse & la circulation des espèces & des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnoie.

Défendre la sortie des matières d'or & d'argent, est un reste de barbarie & d'indigence : c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes & perdre le commerce : c'est en effet ne pas vouloir payer, puisque si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger. C'est perdre le commerce, puisque l'or & l'argent sont non-seulement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

(*a*) Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat & donnait de grandes espérances.

Charger de taxes dans ſes propres états les denrées de ſon pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guienne de la Bretagne, c'eſt encore un abus honteux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une antichambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon ſouper lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'eſprit humain on n'a pu y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philoſophe, le miniſtre les goûta, il s'en procura une copie, & c'eſt le premier porte-feuille d'un philoſophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un miniſtre.

## *MARC-AURÈLE ET UN RECOLLET.*

MARC-AURÈLE.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette baſilique eſt le temple. Cet homme que je vois là eſt ſans doute prêtre de Jupiter. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami ! l'expreſſion eſt familière. Il faut que vous ſoyez bien étranger, pour aborder ainſi frère Fulgence le récollet, habitant du capitole, confeſſeur de la ducheſſe de Popoli, & qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURÈLE.

Frère Fulgence au capitole ! les choſes ſont un peu

changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Eſt-ce que ce n'eſt pas ici le temple de Jupiter ?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe ? d'où venez-vous, & que voulez-vous ?

MARC-AURELE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je ſuis Marc-Aurèle.

LE RECOLLET.

Marc-Aurèle ? j'ai entendu parler d'un nom à-peu-près ſemblable. Il y avait un empereur payen, à ce que je crois, qui ſe nommait ainſi.

MARC-AURELE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait & que j'ai aimée ; ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuſe. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage Antonin mon père. C'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, Mr. le damné. Sixte-Quint a relevé votre colonne ; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aiſé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuſer : tout homme eſt ſujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appellez-vous damné ?

LE RECOLLET.

C'eſt que vous l'êtes. N'eſt-ce pas vous, (autant qu'il m'en ſouvient, ) qui avez tant perſécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURELE.

Hélas ! j'étais bien loin de perſécuter perſonne. Je rendis graces au ciel, de ce que par une heureuſe conjoncture il vint à propos un orage dans le tems que mes troupes mouraient de ſoif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fuſſent de fort bons ſoldats. Je vous jure que je ne ſuis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes, pour que l'eſſence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où eſt le palais de l'empereur mon ſucceſſeur ? eſt-ce toujours ſur le mont Palatin ? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous menerai à Monte-Cavallo. Vous baiſerez les pieds du St. Père; & vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre; & dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appellée Vienne ſur le Danube. Je vous

conseille d'y aller voir vos successeurs; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les Marc-Aurèles, les Antonins, les Trajans & les Titus, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

MARC-AURÈLE.

Un catéchisme! l'inquisition! des dominicains! des récollets! des cardinaux! un pape & l'empire romain dans une petite ville sur le Danube! je ne m'y attendais pas; mais je conçois qu'en seize cents ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur romain, Marcoman, Quade, Cimbre ou Teuton.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné, si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire & que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome: que frère Fulgence pourra l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURÈLE.

Vous me dites-là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain & je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de sang, & il y a eu cent provinces ravagées;

mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère Fulgence dormît au capitole à ſon aiſe.

MARC-AURÈLE.

Rome, cette capitale du monde, eſt donc bien déchue & bien malheureuſe.

LE RECOLLET.

Déchue, ſi vous voulez; mais malheureuſe, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux-arts y fleuriſſent. Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au-lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruiſent des Carthages; mais auſſi, nous n'avons plus de proſcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURÈLE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philoſophe, je le ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais ſoupçonner que frère Fulgence n'eſt pas philoſophe.

LE RECOLLET.

Comment? je ne ſuis pas philoſophe! je le ſuis à la fureur. J'ai enſeigné la philoſophie, & qui plus eſt la théologie.

MARC-AURÈLE.

Qu'eſt-ce que cette théologie, s'il vous plaît?

LE RECOLLET.

C'eſt... c'eſt ce qui fait que je ſuis ici, & que les empereurs n'y ſont plus. Vous paraiſſez fâché de ma gloire & de la petite révolution qui eſt arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels ; je fais qu'il ne faut pas murmurer contre la deftinée ; j'admire la viciffitude des chofes humaines ; mais puifqu'il faut que tout change, puifque l'empire romain eft tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi, je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

## *UN BRACMANE ET UN JÉSUITE, fur la néceffité & l'enchaînement des chofes.*

LE JÉSUITE.

C'EST apparemment par les prières de faint François-Xavier que vous êtes parvenu à une fi heureufe & fi longue vieilleffe ? cent quatre-vingts ans ! cela eft digne du tems des patriarches.

LE BRACMANE.

Mon maître Fonfouka en a vécu trois cents ; c'eft le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eftime pour François-Xavier ; mais fes prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers ; & s'il avait eu feulement le don de faire vivre une mouche un inftant de plus que ne le portait l'enchaînement des deftinées, ce globe-ci ferait toute autre chofe que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne ſavez donc pas que l'homme eſt libre, que notre volonté diſpoſe à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre. Je vous aſſure que les ſeuls jéſuites y ont fait pour leur part des changemens conſidérables.

LE BRACMANE.

Je ne doute pas de la ſcience & du pouvoir des révérends pères jéſuites ; ils ſont une partie fort eſtimable de ce monde ; mais je ne les en crois pas les ſouverains. Chaque homme, chaque être, tant jéſuite que bracmane, eſt un reſſort de l'univers ; il obéit à la deſtinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que Gengis-Kan conquît l'Aſie ? A l'heure à laquelle ſon père s'éveilla un jour en couchant avec ſa femme, à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je ſuis, par exemple, tel que vous me voyez, une des cauſes principales de la mort déplorable de votre bon roi Henri IV, & vous m'en voyez encore affligé.

LE JÉSUITE.

Votre révérence veut rire apparemment ? vous la cauſe de l'aſſaſſinat de Henri IV !

LE BRACMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'aviſai de commencer un petite promenade du pied gauche, au-lieu du pied droit, ſur la côte de Malabar, & delà ſuivit évidemment la mort de Henri IV.

LE JÉSUITE.

Comment cela, je vous ſupplie ? Car nous qu'on ac-

cuſait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACMANE.

Voici comme la deſtinée arrangea la choſe. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureuſement dans l'eau mon ami Eriban, marchand perſan, qui ſe noya. Il avait une fort jolie femme, qui convola avec un marchand arménien : elle eut une fille, qui épouſa un grec; la fille de ce grec s'établit en France, & épouſa le père de Ravaillac. Si tout cela n'était pas arrivé, vous ſentez que les affaires des maiſons de France & d'Autriche auraient tourné différemment. Le ſyſtême de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie, auraient eu d'autres ſuites; ces ſuites auraient influé ſur la Perſe, la Perſe ſur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, paſſés, préſens, & futurs.

LE JÉSUITE.

Je veux propoſer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, & je vous apporterai la ſolution.

LE BRACMANE.

En attendant je vous dirai encore, que la ſervante du grand-père du fondateur des feuillans (car j'ai lu vos hiſtoires) était auſſi une des cauſes néceſſaires de la mort de Henri IV, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JÉSUITE.

Cette ſervante-là était une maîtreſſe femme.

LE BRACMANE.

Point du tout. C'était une idiote, à qui ſon maître fit un enfant. Madame de la Barrière en mourut de

chagrin. Celle qui lui ſuccéda, fut, comme diſent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux Jean de la Barrière, qui fonda l'ordre des feuillans. Ravaillac fut moine dans cet ordre. Il puiſa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous ſavez. Cette doctrine lui perſuada que c'était une bonne œuvre d'aſſaſſiner le meilleur roi du monde. Le reſte eſt connu.

LE JÉSUITE.

Malgré votre pied gauche, & la ſervante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de Ravaillac était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver, car enfin la volonté de l'homme eſt libre.

LE BRACMANE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'eſt faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je ſais, c'eſt que Ravaillac commit volontairement le crime qu'il était deſtiné à faire par des loix immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des deſtinées.

LE JÉSUITE.

Vous avez beau dire; les choſes de ce monde ne ſont point ſi liées enſemble que vous penſez. Que fait, par exemple, au reſte de la machine la converſation inutile que nous avons enſemble ſur le rivage des Indes?

LE BRACMANE.

Ce que nous diſons vous & moi eſt peu de choſe, ſans doute; mais ſi vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ferait autre qu'elle n'eſt.

LE JÉSUITE.

Votre révérence bramine avance là un fameux paradoxe.

LE BRACMANE.

Votre paternité ignacienne en croira ce qu'elle voudra. Mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre St. Ignace de Loyola n'avait pas été blessé au siège de Pampelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde ? Mais il fallait qu'un Napolitain eût inventé la boussole ; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JÉSUITE.

Eh, que deviendront les futurs contingens ?

LE BRACMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront ; mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JÉSUITE.

A vous entendre il ne faudrait donc point prier DIEU ?

LE BRACMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier ?

LE JÉSUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil, à l'heure que DIEU a destinée de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent

d'eſt, lorſqu'il faut que le vent d'occident rafraîchiſſe la terre & les mers? Mon père, prier c'eſt ſe ſoumettre. Bon ſoir. La deſtinée m'appelle à préſent auprès de ma bramine.

LE JÉSUITE.

Ma volonté libre me preſſe d'aller donner leçon à un jeune écolier.

# LUCRÈCE ET POSSIDONIUS.

## PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poéſie eſt quelquefois admirable : mais la phyſique d'Epicure me paraît bien mauvaiſe.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes ſe ſont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choſes qui ſont prouvées évidemment par des principes inconteſtables.

LUCRECE.

Mes principes le ſont.

*Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.*
*Tangere enim & tangi niſi corpus nulla poteſt res.*
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'eſt touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vuide, vous ne me perfuaderez pas plus que l'univers s'eft arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que fi vous difiez aux Romains que la fphère armillaire compofée par Poffidonius s'eft faite toute feule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSSIDONIUS.

Un Etre intelligent, plus fupérieur au monde & à moi, que je ne le fuis au cuivre dont j'ai compofé ma fphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des chofes évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'efprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière eft éternelle, qu'elle exifte parce qu'elle exifte ; or, fi elle exifte par fa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par fa nature des foleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes ?

POSSIDONIUS.

Tous les philofophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré ; & quand elle ferait éternelle, il ne s'enfuit point du tout qu'elle puiffe former des ouvrages dans lefquels éclatent tant de fublimes deffeins. Cette pierre aurait beau être

éternelle, vous ne me perſuaderez point qu'elle puiſſe produire l'Iliade d'Homère.

LUCRECE.

Non; une pierre ne compoſera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matière organiſée avec le tems, & devenue un mélange d'os, de chair & de ſang, produira un cheval; & organiſée plus finement, compoſera l'*Iliade.*

POSSIDONIUS.

Vous le ſuppoſez ſans aucune preuve; & je ne dois rien admettre ſans preuve. Je vais vous donner des os, du ſang, de la chair tout faits: je vous laiſſerai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Conſentiriez-vous à faire le marché de poſſéder l'empire romain, ſi vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu ſi vous n'en pouvez venir à bout.

LUCRECE.

Non; cela paſſe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de ſiècles pour que la nature, ayant paſſé par toutes les formes poſſibles, arrive enfin à la ſeule qui puiſſe produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés enſemble, vous n'en tirerez pas ſeulement une figure régulière, vous ne produirez rien. Si le tems de votre vie ne peut ſuffire à produire ſeulement un champignon, le tems de la vie d'un autre homme y ſuffira-t-il? Ce qu'un ſiècle n'a pas fait, pourquoi pluſieurs ſiècles pourraient-ils le faire? Il faudrait avoir vu naître des hommes & des animaux du ſein de la terre, & des bleds ſans germe, &c. &c. pour oſer affirmer que la matière toute

feule fe donne de telles formes : perfonne que je fache n'a vu cette opération, perfonne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Eh bien ! les hommes, les animaux, les arbres auront toujours été. Tous les philofophes conviennent que la matière eft éternelle ; ils conviendront que les générations le font auffi. C'eft la nature de la matière qu'il y ait des aftres qui tournent, des oifeaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui faffent des *Iliades*.

POSSIDONIUS.

Dans cette fuppofition nouvelle vous changez de fentiment : mais vous fuppofez toujours ce qui eft en queftion, vous admettez une chofe dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'eft permis de croire que ce qui eft aujourd'hui était hier, était il y a un fiècle, il y a cent fiècles, & ainfi en remontant fans fin. Je me fers de votre argument ; perfonne n'a jamais vu le foleil & les aftres commencer leur carrière, les premiers animaux fe former & recevoir la vie. On peut donc penfer que tout a été éternellement comme il eft.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un deffein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce deffein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaiffance.

POSSIDONIUS.

C'eft comme fi vous me difiez, que je ne dois pas

croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous avez vu bâtir des maiſons, vous avez vu des architectes; ainſi vous devez penſer que c'eſt un homme ſemblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même: le capitole n'exiſte point par ſa nature, & la matière exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle poſsède par ſa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? ne vous eſt-il pas beaucoup plus aiſé de reconnaître la nature qui ſe modifie elle-même, que de reconnaître un être inviſible qui la modifie? dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui eſt de comprendre comment la nature agit. Dans le ſecond cas, vous avez deux difficultés, qui ſont de comprendre & cette même nature & un être inconnu qui agit ſur elle.

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non-ſeulement de la difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matière puiſſe avoir des deſſeins infinis; & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent, qui gouverne cette matière par ſes deſſeins infinis & par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRECE.

Quoi? c'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe, qu'elle en ſuppoſe une autre? c'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non: je n'ai pas recours à un DIEU, parce que je ne puis comprendre la nature: mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême; & cette seule raison me prouverait un DIEU, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'est évident qu'elle ne la posséde point.

LUCRECE.

Et à moi il est évident qu'elle la possède, puisque je vois des corps comme vous & moi qui raisonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière possédait par elle-même la pensée, il faudrait que vous dissiez qu'elle la possède nécessairement. Or si cette propriété lui était nécessaire, elle l'aurait en tout tems & en tous lieux. Car ce qui est *nécessaire* à une chose, ne peut jamais en être séparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penserait. Or certainement vous ne direz pas que du fumier pense. La pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raisonnement est un sophisme; je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue ne sont pas actuellement en mouvement; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre penſant, il faut déjà de la penſée, il faut un deſſein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls êtres qui ont ici-bas des deſſeins, ſoient formés; vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encore ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue exiſte toujours dans toute matière. Or le mouvement n'exiſte pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matière ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiſſant qui donne le mouvement, la vie & la penſée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre, en diſant qu'il y a toujours eu du mouvement & de l'intelligence dans le monde: ce mouvement & cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout tems, ſuivant les loix de la nature. La matière étant éternelle, il était impoſſible que ſon exiſtence ne fût pas dans quelque ordre: elle ne pouvait être dans aucun ordre ſans le mouvement & ſans la penſée: il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fuſſent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque choſe que vous faſſiez, vous ne pouvez jamais que faire des ſuppoſitions. Vous ſuppoſez un ordre, il

faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous ſuppoſez le mouvement & la penſée, avant que la matière fût en mouvement & qu'il y eût des hommes & des penſées. Vous ne pouvez nier que la penſée n'eſt pas eſſentielle à la matière, puiſque vous n'oſez pas dire qu'un caillou penſe. Vous ne pouvez oppoſer que des *peut-être* à la vérité qui vous preſſe; vous ſentez l'impuiſſance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un Etre ſuprême, intelligent, tout-puiſſant, qui a organiſé la matière & les êtres penſans. Les deſſeins de cette intelligence ſupérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les appercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des aſtres. On voit que tout eſt dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un deſſein ce qui n'eſt qu'une exiſtence néceſſaire? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'eſt qu'un uſage que nous faiſons des choſes qui exiſtent? les Argonautes ont bâti un vaiſſeau pour aller à Colchos: direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtiſſent un vaiſſeau, & que la mer a été faite pour que les Argonautes entrepriſſent leur navigation? les hommes portent des chauſſures: direz-vous que les jambes ont été faites par un Etre ſuprême pour être chauſſées? non, ſans doute: mais les Argonautes ayant vu du bois, en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaiſons que la matière avait priſes, il s'eſt trouvé que les humeurs & la corne tranſparente qui compoſent l'œil, ſéparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars, ſe ſont raſſemblés & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du ſoleil long-tems répandue

& écartée dans l'eſpace, s'eſt conglobée & a fait l'aſtre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impoſſibilité?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir ſérieuſement recours à un tel ſyſtême. Premièrement, en adoptant cette hypothèſe, vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement, vous vous trompez ſur les cauſes finales. Il y a des uſages volontaires que nous faiſons des préſens de la nature: il y a des effets indiſpenſables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaiſſeau; mais ces arbres étaient viſiblement deſtinés à croître ſur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ſes jambes d'une chauſſure; mais la jambe eſt viſiblement faite pour porter le corps & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'eſpèce. Si vous conſidérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'inſtant la ſenſation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un deſſein admirable. Or, n'eſt-il pas déraiſonnable d'admettre une mécanique ſans artiſan, un deſſein ſans intelligence, & de tels deſſeins ſans un Etre ſuprême?

LUCRECE.

Si j'admets cet Etre ſuprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? ſera-t-il hors de tout lieu? ſera-t-il dans le tems, hors du tems? remplira-t-il tout l'eſpace, ou non? pourquoi aurait-il fait ce monde? quel eſt ſon but? pourquoi former des êtres ſenſibles & malheureux? Pourquoi le mal moral & le mal phyſique? De quelque côté que je tourne mon eſprit, je ne vois que l'incompréhenſible.

POSSIDONIUS.

C'eſt préciſément parce que cet Etre ſuprême exiſte, que ſa nature doit être incompréhenſible : car s'il exiſte, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il eſt, ſans ſavoir ce qu'il eſt, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les aſſimptotes en géométrie, ſans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne ſe toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choſes auſſi incompréhenſibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhenſible, quand l'exiſtence de cet incompréhenſible eſt prouvée.

LUCRECE.

Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'Epicure ?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à Epicure qu'à la raiſon.

## *SECOND ENTRETIEN.*

LUCRECE.

Je commence à reconnaître un Etre ſuprême, inacceſſible à nos ſens, & prouvé par notre raiſon, qui a fait le monde, & qui le conſerve; mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troiſième livre, admiré de tous les ſavans de Rome, je ne crois pas que vous puiſſiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord,

*Idque ſitum media regione in pectoris hæret.*
L'eſprit eſt au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'esprit de Ciceron, ou de l'orateur Marc-Antoine, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons?

LUCRECE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentimens de joie, de douleur, & de crainte?

*Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum*

*Lætitiæ mulcent.*

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité? C'est donc là qu'est le siège de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac & au cœur, qui descend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRECE.

Non, je n'oserais le dire; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au-lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours: l'ame sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puiſſe avoir des penſées, des ſentimens par elle-même?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le ſentiment; parce que ce ſentiment eſt répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement ſubtile & rapide; parce que je ſuis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuſcules très-déliés, & que par conſéquent mon ame ne peut être que l'aſſemblage de ces corpuſcules.

POSSIDONIUS.

Nous ſommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puiſſe compoſer l'*Iliade* Un rayon de ſoleil en fera-t-il plus capable? Imaginez ce rayon de ſoleil cent mille fois plus ſubtil & plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des ſentimens & des penſées?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles ſeront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduits à des *peut-être.* Du feu ne peut penſer par lui-même plus que de la glace. Quand je ſuppoſerais que c'eſt du feu qui penſe en vous, qui ſent, qui a une volonté, vous feriez donc forcé d'avouer

que

que ce n'eſt pas par lui-même qu'il a une volonté, du ſentiment & des penſées.

LUCRECE.

Non, ce ne ſera pas par lui-même ; ce ſera par l'aſſemblage de ce feu & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne penſent point chacun ſéparément, il réſulte la penſée quand ils ſont unis enſemble ?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris ſéparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaiſon n'eſt qu'éblouiſſante. Cet arbre a en ſoi le germe des fruits ; on le voit à l'œil dans ſes boutons : & le ſuc de la terre développe la ſubſtance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en ſoi le germe de la penſée, & que les organes du corps développaſſent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impoſſible ?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quinteſſencée, n'a pas en elle plus de droit à la penſée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque choſe de ſemblable à ce qui la produit ; or une penſée, une volonté, un ſentiment, n'ont rien de ſemblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui ſe heurtent, produiſent du mouvement ; & cependant ce mouvement n'a rien de ſemblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimenſions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de ſemblable à l'être qui le produit : donc la penſée peut naître de l'aſſemblage de deux corps qui n'auront point la penſée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaiſon eſt encore plus éblouiſſante que juſte. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps paſſans d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raiſonnons enſemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai ſeulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce ſont pour moi deux choſes également inexplicables, & toutes deux me prouvent également l'exiſtence & la puiſſance d'un Etre ſuprême, auteur du mouvement & de la penſée.

LUCRECE.

Si notre ame n'eſt pas un feu ſubtil, une quinteſſence éthérée, qu'eſt-elle donc ?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en ſavons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'eſt pas, mais je ne puis vous dire ce qu'elle eſt. Je vois que c'eſt une puiſſance qui eſt en moi, que je ne me ſuis pas donné cette puiſſance, & que par conſéquent elle vient d'un Etre ſupérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez re-

çue de votre père ; vous avez reçu de lui la penſée avec la vie, comme il l'avait reçue de ſon père ; & ainſi en remontant à l'infini. Vous ne ſavez pas plus au fond ce que c'eſt que le principe de la vie, que vous ne connaiſſez le principe de la penſée. Cette ſucceſſion d'êtres vivans & penſans a toujours exiſté de tout tems.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le ſyſtême d'Epicure, & que vous n'oſez plus dire que la déclinaiſon des atomes produit la penſée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la ſucceſſion éternelle des êtres ſenſibles & penſans, je vous ai dit, que s'il y avait eu des êtres matériels, penſans par eux-mêmes, il faudrait que la penſée fût un attribut néceſſaire, eſſentiel à toute matière ; que ſi la matière penſait néceſſairement par elle-même, toute matière ferait penſante : or cela n'eſt pas : donc il eſt inſoutenable d'admettre une ſucceſſion d'êtres matériels penſans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raiſonnement que vous répétez, n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à ſon fils en formant ſon corps. Cette ame & ce corps croiſſent enſemble ; ils ſe fortifient, ils ſont aſſujettis aux maladies, aux infirmités de la vieilleſſe. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement : l'effet ceſſe enfin avec la cauſe, & l'ame ſe diſſout comme la fumée dans les airs.

*Præterea gigni pariter cum corpore, & unà*
*Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.*
*Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur*
*Corpore : ſic animi ſequitur ſententia tenuis.*

*Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,*
*Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.*
*Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi*
*Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,*
*Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque,*
*Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.*
*Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animaï*
*Naturam, ceu fumum in altas aeris auras:*
*Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus*
*Creſcere: & ut docui, ſimul ævo feſſa fatiſcit.*

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers, mais m'apprenez-vous par-là quelle eſt la nature de l'ame ?

LUCRECE.

Non, je vous fais ſon hiſtoire, & je raiſonne avec quelque vraiſemblance.

POSSIDONIUS.

Où eſt la vraiſemblance, qu'un père communique à ſon fils la faculté de penſer ?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits.

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant ſon fils n'a-t-il pas agi comme un inſtrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame, faire des penſées, en jouiſſant de ſa femme ? L'un & l'autre ſavent-ils comment un enfant ſe forme

dans le ſein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cauſe ſupérieure, ainſi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne ſentez-vous pas, ſi vous êtes de bonne foi, que les hommes ne ſe donnent rien, & qu'ils ſont ſous la main d'un maître abſolu ?

LUCRECE.

Si vous en ſavez plus que moi, dites-moi donc ce que c'eſt que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en ſavoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'eſt que la végétation.

LUCRECE.

C'eſt un mouvement interne qui porte les ſucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ſes fruits, étend ſes feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne penſez pas ſans doute qu'il y ait un être appellé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais penſé ?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'eſt point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je ſuis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie ? vous me direz bien ce que c'eſt.

LUCRECE.

C'eſt la végétation avec le ſentiment dans un corps organiſé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appellé *la vie* qui donne ce ſentiment à un corps organiſé ?

LUCRECE.

Sans doute. La végétation & la vie ſont des mots qui ſignifient les choſes végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent ſe donner la végétation & la vie, pouvez-vous donner vos penſées ?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je penſe à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphyſique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous ſavez donc quelles penſées vous aurez dans une heure, dans un quart-d'heure ?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en ſais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez ſouvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; Céſar prend des villes ; je réſous des problêmes ; les chiens de chaſſe pourſuivent un cerf dans leurs ſonges. Les idées nous viennent donc indépen-

demment de notre volonté; elles nous ſont données par une cauſe ſupérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Etre ſuprême eſt occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des ſubſtances incorporelles, qui ont enſuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le ſecours des ſens, tantôt ſans ce ſecours? Ces ſubſtances ſont-elles formées au moment de la conception de l'animal? ſont-elles formées auparavant? & attendent-elles des corps pour aller s'y inſinuer? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal eſt capable de les recevoir? ou enfin eſt-ce dans l'Etre ſuprême que chaque être animé voit les idées des choſes? quelle eſt votre opinion?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère ſur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens ſe digèrent, comment du blé ſe transforme en ſang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue ſur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières; mais depuis Thalès juſqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de ſentir notre impuiſſance, de reconnaître un Etre tout puiſſant, & de nous garder de ſes ſyſtêmes.

# UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

## PREMIER ENTRETIEN.

*Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un ſauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon ſens, & qui parlait aſſez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette converſation.*

LE BACHELIER.

MONSIEUR le ſauvage, vous avez vu ſans doute beaucoup de vos camarades qui paſſent leur vie tout ſeuls; car on dit que c'eſt-là la véritable vie de l'homme, & que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux: chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct : nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment? en ſociété! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités, des bibliothèques & des cabarets?

LE SAUVAGE.

Non; eſt-ce que je n'ai pas oui dire que dans votre continent vous avez des Arabes, des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant

des nations confidérables ? Nous vivons comme ces gens-là. Les familles voifines fe prêtent du fecours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de befoins ; nous nous procurons aifément la nourriture ; nous nous marions ; nous faifons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'eft tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, monfieur, vous n'êtes donc pas fauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne fais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus ; il faut que j'y rêve ; nous appellons *fauvage* un homme de mauvaife humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons enfemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appellons encore fauvages, les bêtes qui ne font pas apprivoifées, & qui s'enfoncent dans les forêts ; & delà nous avons donné le nom de *fauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chaffez.

LE BACHELIER.

Penfez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laiffe pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ſerais curieux de ſavoir quelles ſont vos idées : que penſez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je penſe que c'eſt un animal à deux pieds, qui a la faculté de raiſonner, de parler & de rire, & qui ſe ſert de ſes mains beaucoup plus adroitement que le ſinge. J'en ai vu de pluſieurs eſpèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui ſont chez monſieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nêgres ont de la laine, & vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux ſont blonds ; ils ſont tous noirs dans notre Amérique : je n'en ſais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, monſieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'eſt-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en ſais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes ſoient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraiſſent des machines organiſées qui ont du ſentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, monſieur le ſauvage, qu'imaginez-vous avoir par-deſſus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment ſupérieure, beaucoup plus d'idées, & comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de ſons que la langue des bêtes, & des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raiſonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela? Et de quelle nature eſt votre eſprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? penſez-vous toujours? votre volonté eſt-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des queſtions; vous me demandez comment je poſsède ce que DIEU a daigné donner à l'homme: c'eſt comme ſi vous me demandiez comment je ſuis né? Il faut bien, puiſque je ſuis né homme, que j'aie les choſes qui conſtituent l'homme; comme un arbre a de l'écorce, des racines & des feuilles. Vous voulez que je ſache de quelle nature eſt mon eſprit? je ne me le ſuis pas donné, je ne peux le ſavoir: comment mon ame anime mon corps? je n'en ſuis pas mieux inſtruit. Il me ſemble qu'il faut avoir vu le premier reſſort de votre montre, pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez ſi je penſe toujours? non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confuſément: quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorſque je vois un objet de plus près, je le diſtingue mieux: quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorſque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela ſi ma volonté eſt libre? Je ne vous entends point: ce ſont des choſes que vous ſavez ſans doute; vous me ferez plaiſir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui ; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de ſuite, ſans diſcontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaiſſez-vous le bon & le mauvais, le juſte & l'injuſte ? ſavez-vous quel eſt le meilleur des gouvernemens ? le meilleur culte ? le droit des gens ? le droit public ? le droit civil ? le droit canon ? comment ſe nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? ſavez-vous à quel deſſein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En vérité, monſieur, vous abuſez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les queſtions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juſte & de l'injuſte : il me paraît que tout ce qui vous fait plaiſir, ſans faire tort à perſonne, eſt très-bon & très-juſte ; que ce qui fait tort aux hommes, ſans nous faire de plaiſir, eſt abominable ; & que ce qui nous fait plaiſir, en faiſant du tort aux autres, eſt bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes & très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en ſociété ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voiſins, ſans beaucoup de peines & de chagrins ; nous attrapons doucement notre centaine d'années ; pluſieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertiliſe la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraiſſez avoir une bonne tête, je veux vous

la renverſer ; dînons enſemble, après quoi nous continuerons à philoſopher avec méthode.

## SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'ai avalé des alimens qui ne me paraiſſent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon eſtomac ; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus ſoif ; mes jambes ne ſont plus ſi fermes qu'elles l'étaient avant le dîner ; ma tête eſt plus peſante, mes idées ne ſont plus ſi nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans ſon corps, & plus on perd de ſon être. Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la cauſe de ce dommage ?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui ſe paſſe dans vos jambes, je n'en ſais rien, mais les médecins le ſavent, & vous pouvez vous adreſſer à eux. A l'égard de ce qui ſe paſſe dans votre tête, je le ſais très-bien ; écoutez. L'ame ne tenant aucune place, eſt placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les eſprits animaux qui s'élèvent de l'eſtomac, montent à l'ame qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils ſont matière & qu'elle ne l'eſt pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un ſur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impreſſion ; & comme elle eſt ſimple, & que par conſéquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient peſante, engourdie quand on a trop mangé ; delà vient que pluſieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond ; faites-moi la grace de m'en donner quelque explication qui foit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui fe peut dire fur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; favez-vous que ce monde-ci eft le meilleur des mondes poffibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il eft impoffible à l'être infini de faire quelque chofe de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Affurément, & ce que nous voyons, eft ce qu'il y a de mieux. Il eft bien vrai que les hommes fe pillent & s'égorgent ; mais c'eft toujours en faifant l'éloge de l'équité & de la douceur. On maffacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raifonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaiffez pas, jufqu'à celle de l'Acadie que vous connaiffez, on a tué au moins en batailles rangées, cinq cent cinquante-cinq millions fix cent cinquante mille hommes, fans compter les petits enfans & les femmes écrafées dans des villes mifes en cendres ; mais c'eft pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles auxquelles les hommes font fujets, font connaître le prix de la fanté ; & les crimes dont la terre eft couverte, relèvent merveilleufement le mérite des hommes pieux, du nombre defquels je fuis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les chofes ne pourraient être dans cette perfection, fi l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car....

Mais allons pied-à-pied ; quelle idée avez-vous des loix & du juſte & de l'injuſte, & du beau & du to Kalon, comme dit Platon.

LE SAUVAGE.

Mais, monſieur, en allant pied-à-pied, vous me parlez de cent choſes à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en converſation. Çà, dites-moi, qui a fait les loix dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup ; nous n'en connaiſſons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers & du maïs, ont défendu aux autres d'y toucher ; & que ceux qui n'en avaient point, ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le votre, m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *eſprit des loix*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monſieur le ſauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Eh bien, les femmes! elles me plaiſent beaucoup quand elles ſont belles & douces : elles ſont fort ſupérieures à nos cocotiers, c'eſt un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme, que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon ; ils ſont bien les maîtres, chacun fait de ſon bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les fucceffions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien fuccéder : je ne peux plus poffféder mon champ quand on m'y a enterré, je le laiffe à mon fils : fi j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos loix laiffent tout à l'aîné, & rien aux cadets ; c'eft l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominaffent.

LE BACHELIER.

Quelles font à votre avis les meilleures loix ?

LE SAUVAGE.

Celles où on a le plus confulté l'intérêt de tous les hommes mes femblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles loix?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai oui dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me difiez d'où font venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'eft DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'eft pas répondre. Je vous demande de quel pays font venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où ſont venus nos premiers arbres. Vous me paraiſſez plaiſans, vous autres meſſieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir ſans vous ; nous ſommes tout autant en droit de croire que nous ſommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un ſauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Hola, eh, monſieur le ſauvage, encore un petit mot, croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne ſont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui pourvu qu'on les mange. —

LE BACHELIER.

Vous faites le plaiſant. Et la conſtitution, qu'en penſez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

# ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O Le bon tems que c'était quand les écoliers de l'univerſité, qui avaient tous barbe au menton, aſſommèrent le vilain mathématicien Ramus, & traînèrent ſon corps nud & ſanglant à la porte de tous les collèges pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce Ramus était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Aſſurément : il avait écrit contre Ariſtote, & on le ſoupçonnait de pis. C'eſt dommage qu'on n'ait pas aſſommé auſſi ce Charon qui s'aviſa d'écrire de la ſageſſe, & ce Montagne qui oſait raiſonner & plaiſanter. Tous les gens qui raiſonnent ſont la peſte d'un état.

ARISTE.

Les gens qui raiſonnent mal peuvent être inſupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux ſyllogiſmes ; mais il me ſemble que les hommes dont vous me parlez raiſonnaient aſſez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'eſt ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ? Avez-vous jamais vu des philoſophes apporter dans un pays la guerre, la famine, ou la peſte ? Bayle, par exemple, contre qui

vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand miniſtre qui n'était pas philoſophe ?

ACROTAL.

Plût-à-Dieu que ce Bayle ſe fût noyé, ainſi que ſes Hollandais hérétiques ! A-t-on jamais vu un plus abominable homme ? il expoſe les choſes avec une fidélité ſi odieuſe, il met ſous les yeux le pour & le contre avec une impartialité ſi lâche, il eſt d'une clarté ſi intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le ſens commun en état de juger, & même de douter ; on n'y peut pas tenir ; & pour moi j'avoue que j'entre dans une ſainte fureur quand on parle de cet homme-là, & de ſes ſemblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère..... mais où courez-vous donc ſi vîte ?

ACROTAL.

Chez monſieur Bardo bardi. Il y a deux jours que je demande audience ; mais il eſt tantôt avec ſon page, tantôt avec la ſignora Buona roba ; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il eſt actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de ſi preſſé à lui dire ?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interpoſer ſon crédit pour faire brûler un petit abbé qui inſinue parmi nous les ſentimens de Locke, d'un philoſophe anglais ! figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Eh quels ſont donc, s'il vous plaît, les ſentimens horribles de cet Anglais ?

ACROTAL.

Que ſais-je ? c'eſt, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que DIEU qui eſt le maître de tout, peut accorder des ſenſations & des idées à tel être qu'il daignera choiſir ; que nous ne connaiſſons ni l'eſſence, ni les élémens de la matière ; que les hommes ne penſent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans ſon ſommeil ; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien, ſi votre petit abbé diſciple de Locke eſt aſſez mal aviſé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi penſe beaucoup, faut-il pour cela le perſécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conſpiré contre l'état ? a t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi, ſi jamais un philoſophe a cauſé le moindre trouble dans la ſociété ?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne ſont-ils pas pour la plupart des ſolitaires ? ne ſont-ils pas pauvres, ſans protection, ſans appui ? & n'eſt-ce pas en partie pour ces raiſons que vous les perſécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il eſt vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette ſecte que des citoyens ſans crédit, des Socrate, des

Pomponace, des Erafme, des Bayle, des Defçarte; mais à préfent la philofophie eft montée fur les tribunaux & fur les trônes même; on fe pique partout de raifon, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'eft-là ce qui eft vraiment funefte; & c'eft pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philofophes qui n'ont ni fortune, ni puiffance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! & de quoi, s'il vous plaît? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais difputé vos emplois, vos prérogatives, vos tréfors?

ACROTAL.

Non, mais ils nous méprifent, puifqu'il faut tout dire; ils fe moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils fe moquent de vous, cela n'eft pas bien; il ne faut fe moquer de perfonne: mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les loix & la magiftrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres fi impitoyablement à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'eft ce qui échauffe notre bile; car nous fommes bien au-deffus des loix.

ARISTE.

Et c'eft juftement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les loix fondées fur la raifon univerfelle, & nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédaffent à je ne fais quelles

opinions que le caprice enfante, & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération.

ACROTAL.

Laissons-là les loix & les juges; ne songeons qu'aux philosophes; il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous; ainsi nous devons nous élever contr'eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Eh bien, dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal: ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous? Mais je vous demande grace pour ce pauvre disciple de Locke que vous vouliez faire brûler; monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est pas à la mode?

ACROTAL.

Vous avez raison; il faut trouver quelque autre

manière nouvelle d'impofer filence aux petits philofophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le filence vous-même, ne vous mêlez plus de raifonner, foyez honnêtes gens, foyez compatiffans, ne cherchez point à trouver le mal où il n'eft pas; & il ceffera d'être où il eft.

## LUCIEN, ERASME ET RABELAIS, DANS LES CHAMPS ELISÉES.

LUCIEN fit il y a quelque tems connaiffance avec Erafme, malgré fa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaiffer à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent enfemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faifais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande confolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prifes.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment affez qu'on leur

montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier ; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre tems & ceux du mien ; vous n'aviez à faire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théatre, & à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Aussi je ne riais guère, & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose, d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! de mon tems les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était

donc votre profeſſion dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine Hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle eſt cette profeſſion-là ?

ERASME.

C'eſt celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un ferment inviolable à être inutile au genre humain, à être abſurde & eſclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! comment avec tant d'eſprit aviez-vous pu embraſſer un état qui déshonore la nature humaine ? Paſſe encore pour vivre aux dépens d'autrui ; mais faire vœu de n'avoir pas le ſens commun & de perdre ſa liberté !

ERASME.

C'eſt qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens, ni amis, je me laiſſai ſéduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs ſemblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette eſpèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ ſix à ſept cent mille ?

LUCIEN.

Juſte ciel ! le monde eſt donc devenu bien ſot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! Horace l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *progeniem vitioſiorem.*

ERASME.

Ce qui me conſole, c'eſt que tous les hommes dans

le ſiècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie; il faudra bien qu'ils en deſcendent & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raiſon.

LUCIEN.

C'eſt de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre tems?

ERASME.

Tenez, en voici une liſte que je porte toujours avec moi; liſez.

LUCIEN.

Elle eſt bien longue.

( Lucien *lit & éclate de rire;* Rabelais *ſurvient.* )

RABELAIS.

Meſſieurs, quand on rit je ne ſuis pas de trop; de quoi s'agit-il?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah! je ſuis votre homme.

LUCIEN *à Eraſme.*

Quel eſt cet original?

ERASME.

C'eſt un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaiſant; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme Eraſme, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'Eraſme ; & voyant que la ſageſſe & la ſcience ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaiſant d'Eraſme était quelquefois perſécuté, je m'aviſai d'être plus fou que tous mes compatriotes enſemble ; je compoſai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand pontife, juſqu'à celle de docteur en théologie qui eſt la dernière de toutes, je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire juſqu'à ceux qui me mépriſent.

LUCIEN.

Qu'eſt-ce qu'un cardinal, Eraſme ?

ERASME.

C'eſt un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raiſonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fuſſent pas ſi fous que vous le dites.

ERASME.

Que Mr. Rabelais me permette de prendre la parole. Les Cardinaux avaient une autre eſpèce de folie, c'était celle de dominer ; & comme il eſt plus aiſé de ſubjuguer des ſots que des gens d'eſprit, ils voulurent aſſommer la raiſon qui commençait à lever la tête. Mr. Rabelais que vous voyez, imita le premier Brutus, qui contrefit l'inſenſé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des Tarquins.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites, me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon fiècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez, étaient donc les maîtres du monde entier, puifqu'ils commandaient aux fous ?

RABELAIS.

Non? il y avait un vieux fou au-deffus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appellait-il ?

RABELAIS.

Un papegaut. La folie de cet homme confiftait à fe dire infaillible & à fe croire le maître des rois; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin prefque toute l'Europe en fut perfuadée.

LUCIEN.

Ah! que vous l'emportez fur nous en démence! les fables de Jupiter, de Neptune & de Pluton, dont je me fuis tant moqué, étaient des chofes refpectables en comparaifon des fottifes dont votre monde a été infatué. Je ne faurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec fécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une confpiration. Car enfin, on ne fe moque pas de fes maîtres impunément: & j'ai été affez fage pour ne pas dire un feul mot des empereurs Romains. Quoi! votre nation adorait un papegaut! vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, & votre nation le fouffrait! elle était donc bien patiente?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un compofé d'ignorance, de fuperftition,

de bêtiſe, de cruauté & de plaiſanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient ſérieuſement contre les papegauts & les cardinaux. Le pays des Welches dont je ſuis natif, nagea dans le ſang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation ſe mettait à danſer, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce ſecret tout me fut permis. Les gens d'eſprit y entendirent fineſſe & m'en ſurent gré. Les gens groſſiers ne virent que les ordures & les ſavourèrent; tout le monde m'aima, loin de me perſécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? & vous, Eraſme, pourriez-vous auſſi me prêter vos facéties?

(*Ici Eraſme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux; & pendant qu'il lit, ces deux philoſophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Eraſme.*

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je ſuis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réſervé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes; mais à préſent nous penſons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains; je dis, voilà un malheureux qui s'eſt fatigué toute ſa vie à ſe tromper & qui ne gagne rien ici à ſortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'eſt-ce rien d'être détrompé?

ERASME.

C'eſt peu de choſe quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaiſir eſt de montrer le chemin à ſes amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à perſonne.

Eraſme & Rabelais raiſonnèrent aſſez long-tems. Lucien revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus*, & quelques pages de l'*Eloge de la folie.* Enſuite ayant rencontré le docteur Swift, ils allèrent tous quatre ſouper enſemble.

## GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JÉSUITE *prêchant aux Chinois.*

JE vous le dis, mes chers frères, notre ſeigneur veut faire de tous les hommes des vaſes d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vaſes; vous n'avez qu'à croire ſur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre eſprit, de votre cœur, de vos penſées, de vos ſentimens. JESUS-CHRIST eſt mort pour tous, comme on ſait; la grace eſt donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; ſi l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSÉNISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'Eſcobar & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le menſonge. Non, JESUS n'eſt mort que pour pluſieurs; la grace eſt donnée à peu; l'attrition eſt une ſottiſe; les forces des Chinois ſont nulles, & vos prières ſont des blaſphêmes; car Auguſtin & Paul.....

LE JÉSUITE.

Taiſez-vous, hérétique; ſortez, ennemi de ſaint Pierre. Mes frères, n'écoutez point ce novateur qui cite Auguſtin & Paul, & venez tous que je vous baptiſe.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiſer par la main d'un moliniſte, vous ſeriez damnés à tous les diables. Je vous baptiſerai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'eſt que la grace.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne ſoyez baptiſés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptiſé du tout; c'eſt ainſi que nous en uſons. Le baptême peut avoir ſon mérite; mais on peut très-bien s'en paſſer. Tout ce qui eſt néceſſaire, c'eſt d'être animé de l'eſprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra & vous en ſaurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monſtres viennent ici vous dévorer! mes chères brebis, ne ſavez-vous pas que l'égliſe anglicane eſt la ſeule égliſe pure? nos chapelains qui ſont venus boire du punch à Canton, ne vous l'ont-ils pas dit?

LE JÉSUITE.

Les anglicans ſont les déſerteurs; ils ont renoncé à notre pape, & le pape eſt infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape eſt un âne, comme l'a prononcé Luther. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des moliniſtes, & des janſéniſtes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens: prononcez ſeulement ces mots, *in*, *cum*, *ſub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci & le vôtre. Mais, dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pékin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez & que nous ferions le souper ensemble le matin; car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de Denis le petit.....

LE MUSULMAN.

Eh mort de Mahomet, voilà bien des discours! si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai: je vous donne huit jours pour vous y préparer; & si quelqu'un de vous autres après cela s'avise de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah! mes enfans! si vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez; mais si vous êtes assez impies pour manger du liévre, qui, comme vous savez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort, ou si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car.....

LES CHINOIS.

Ah! par Confucius & les cinq Kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'esprit? Mr. le géolier des petites-maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

L'ÉDUCATION

# L'ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

ERASTE fort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il eft jeune, bien fait, fpirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il eft tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas infenfible pour lui.

SOPHRONIE.

C'eft un troifième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que vous épouferez bientôt Erafte.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'époujerai jamais.

MELINDE.

Quoi! votre mère s'oppofe à un parti fi fortable?

SOPHRONIE.

Non, elle me laiſſe la liberté du choix, j'aime Eraſte, & je ne l'épouſerai pas.

MELINDE.

Et quelle raiſon pouvez-vous avoir de vous tyranniſer ainſi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyranniſée. Eraſte a de l'eſprit, mais il l'a impérieux & mordant; il a des graces, mais il en ferait bientôt uſage pour d'autres que pour moi; je ne veux pas être la rivale d'une de ces perſonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureuſement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faſte, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la ſolitude. J'ai une forte inclination pour Eraſte, mais j'ai étudié ſon caractère; il a trop contredit mon inclination; je veux être heureuſe, je ne le ſerais pas avec lui; j'épouſerai Ariſte que j'eſtime & que j'eſpère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raiſonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un préſent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire ſur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raiſon, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais deſtinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeuneſſe à des religieuſes, comme elles ont laiſſé le ſoin de leur première enfance

à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des collèges où les jeunes gens ſont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute ſa vie ; on enſevelit dans la ſtupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne ſortez guère de votre priſon que pour être promiſe à un inconnu qui vient vous épier à la grille, quel qu'il ſoit, vous le regardez comme un libérateur ; & fût-il un ſinge, vous vous croyez trop heureuſe ; vous vous donnez à lui ſans le connaître ; vous vivez avec lui ſans l'aimer ; c'eſt un marché qu'on a fait ſans vous, & bientôt après les deux parties ſe repentent.

Ma mère m'a cru digne de penſer de moi-même & de choiſir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réuſſir dans les ouvrages convenables à mon ſexe ; mais née pour vivre dans la ſociété, elle m'a fait inſtruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la ſociété ; elle a formé mon eſprit, en me faiſant craindre les écueils du bel eſprit ; elle m'a menée à tous les ſpectacles choiſis qui peuvent inſpirer le goût ſans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des paſſions que leurs charmes, où la bienſéance règne, où l'on apprend à penſer & à s'exprimer. La tragédie m'a paru ſouvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienſéances ; & j'oſe dire que ces inſtructions qu'on ne regarde que comme des amuſemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être penſant dont il fallait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuſte, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

## LES ANCIENS ET LES MODERNES,

## OU

## LA TOILETTE DE MAD. DE POMPADOUR.

MADAME DE POMPADOUR.

QUELLE eſt donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ſi noble, à la mine ſi fière, & en même-tems ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuſe?

TULLIA.

Je ſuis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, & non à la françaiſe: je ſuis venue je ne ſais d'où, pour voir votre pays, votre perſonne & votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! madame, faites-moi l'honneur de vous aſſeoir. Un fauteuil à madame Tullia.

TULLIA.

Qui? moi, madame, que je m'aſſeye ſur cette eſpèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous aſſeyez-vous donc, madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire ſur un bon canapé. En voilà un, ſur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aiſe.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaiſes ſont auſſi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah, ah, madame, vous n'avez point de bas, vos jambes ſont nues ; vraiment elles ſont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaiſſons point les bas, c'eſt une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne, madame, je crois que vous n'avez point de chemiſe.

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre tems.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel tems viviez-vous, madame ?

TULLIA.

Du tems de Sylla, de Pompée, de Céſar, de Caton, de Catilina, de Ciceron, dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce Ciceron qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris, on y jouait Catilina, & de tous les perſonnages de mon tems : je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à Catilina ; je fus bien ſurpriſe.

Mais, madame, il me ſemble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en eſt pleine. Nos miroirs n'étaient pas la ſixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, madame, ils ſont faits avec du ſable, & rien n'eſt ſi commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art, j'avoue que cet art nous manquait. Ah ! le joli tableau que vous avez là.

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'eſt point un tableau, c'eſt une eſtampe : cela n'eſt fait qu'avec du noir de fumée, on en tire cent copies en un jour, & ce ſecret éterniſe les tableaux que le tems conſume.

TULLIA.

Ce ſecret eſt admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT *qui aſſiſtait à la toilette, prit alors la parole, & dit à* Tullia *en tirant un livre de ſa poche*,

Vous ſerez bien plus étonnée, madame, quand vous ſaurez que ce livre n'eſt point écrit à la main, qu'il eſt imprimé à-peu-près comme ces eſtampes, & que cette invention éterniſe auſſi les ouvrages de l'eſprit.

*Le ſavant préſenta ſon livre à* Tullia, *c'était un recueil de vers pour madame la marquiſe :* Tullia *en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur*,

TULLIA.

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle choſe, & ſi elle peut immortaliſer de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui, madame, mais on ne les lit plus : j'en ſuis fâché pour monſieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaiſſons guère que ſon nom.

( *Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces.* Tullia *fut étonnée de voir en été de la crême & des groſeilles gelées. On lui dit que ces boiſſons figées avaient eté compoſées en ſix minutes par le moyen du ſalpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inſpirèrent d'abord quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui ſe trouva là lui répondit,* )

Les fruits dont ces boiſſons ſont compoſées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appellez *café;* & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous aſſure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

MR. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, eſt un continent nommé l'*Amérique*, preſque auſſi grand que l'Aſie, l'Europe & l'Afrique enſemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appellions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc poſſédé que la moitié? cela eſt humiliant.

LE SAVANT *piqué de ce que madame* Tullia *avait trouvé ſes vers mauvais, lui répliqua bruſquement :*

Vos Romains qui ſe vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à préſent au bout de l'Europe un empire qui eſt plus vaſte lui ſeul que l'empire romain : encore eſt-il gouverné par une femme qui a plus d'eſprit que vous, qui eſt plus belle que vous, & qui porte des chemiſes. Si elle liſait mes vers, je ſuis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

*Madame la marquiſe fit taire le ſavant, qui manquait de reſpect à une dame romaine, à la fille de* Ciceron. *Mr. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique ; & tirant ſa montre à laquelle pendait galamment une petite bouſſole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémiſphère. La ſurpriſe de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui diſait, & à chaque choſe qu'elle voyait ; elle s'écria enfin :*

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent ſur les anciens ; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je ſens que je vais rapporter de triſtes nouvelles à mon père.

*Voici ce que lui répondit* MR. LE DUC.

Conſolez-vous, madame, nul homme n'approche parmi nous de votre illuſtre père, pas même l'auteur de la *gazette eccléſiaſtique*, ou celui du *Journal chrétien*, nul homme n'approche de Céſar avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avaient précédé. Il ſe peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames ſublimes : mais ce ſont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en eſt pas de même des arts & des ſciences : le

tems & d heureux hafards les ont perfectionnés. Il nous eft plus aifé, par exemple, d'avoir des Sophocles & des Euripides que des perfonnages femblables à Mr. votre père, parce que nous avons des théatres, & que nous ne pouvous avoir de tribune aux harangues. Vous avez fifflé la tragédie de Catilina : quand vous verrez jouer Phèdre, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre dans Racine eft prodigieufement fupérieur au modèle que vous connaiffez dans Euripide. J'efpère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte fur votre Térence. J'aurai l'honneur, fi vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous ferez étonnée d'entendre chanter en parties. C'eft encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette, ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, regardez cette maifon qui eft à une lieue.

TULLIA.

Par les dieux immortels, cette maifon eft au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraiffait.

MR. LE DUC.

Eh bien, madame, c'eft avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'eft avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémifphère. Voyez-vous cet autre inftrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâffé ? c'eft cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité jufte de la pefanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens il eft venu un homme qui a découvert le premier reffort de la nature, la caufe de la pefanteur, & qui a démontré que les aftres pèfent fur la terre, & la terre fur les aftres. Il a parfilé la lumière du foleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-ce que parfiler, monſieur ?

MR. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les oraiſons de Ciceron. C'eſt éfiler une étoffe, la détiſſer fil-à-fil, & en ſéparer l'or : c'eſt ce que Newton a fait des rayons du ſoleil : les aſtres lui ont été ſoumis, & un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc & pair, vous me paraiſſez plus ſavant que ce ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

MR. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé : mais pour ma ſcience elle eſt très-commune : les jeunes gens en ſortant des écoles en ſavent plus que tous vos philoſophes de l'antiquité. C'eſt dommage ſeulement que nous ayons dans notre Europe ſubſtitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un ſi admirable uſage : mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont ſuccédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une ſuite continue de grands-hommes depuis mon père juſqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & pour qu'on parvînt à connaître ſi bien le ciel & la terre.

MR. LE DUC.

Point du tout, madame, nous ſommes des barba-

res, qui ſommes venus preſque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les ſciences. Nous avons vécu ſept à huit cents ans comme des ſauvages, & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une eſpèce d'hommes nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre humain que vous aviez éclairé & ſubjugué. Ce qui vous étonnera, c'eſt que dans les derniers ſiècles de cette barbarie, c'eſt parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raiſon, que la nature a ſuſcité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de ſecourir la vue affaiblie par l'âge; les autres ont pêtri du ſalpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des inſtrumens de guerre, avec leſquels nous aurions exterminé les Scipion, Alexandre & Céſar, & la phalange macédonienne, & toutes vos légions : ce n'eſt pas que nous ſoyons plus grands capitaines que les Scipions, les Alexandres & les Céſars, mais c'eſt que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politeſſe d'un grand ſeigneur, avec l'érudition d'un homme d'état; vous auriez été digne d'être ſénateur romain.

MR. LE DUC.

Ah! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été ttop dangereuſe pour moi.

TULLIA.

Conſultez vos beaux miroirs faits avec du ſable, & vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien, monſieur, vous diſiez donc le plus poliment du monde que vous en ſavez beaucoup plus que nous.

MR. LE DUC.

Je diſais, madame, que les derniers ſiècles ſont tou-

jours plus inſtruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait abſolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais paſſagères ; & dans ces orages on a été aſſez heureux pour conſerver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands hommes ; ainſi le feu ſacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière preſque univerſelle. Nous ſifflons les ſcolaſtiques barbares qui ont régné long-tems parmi nous, mais nous reſpectons Ciceron, & tous les anciens qui nous ont appris à penſer. Si nous avons d'autres loix de phyſique que celles de votre tems, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence, & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

*Toute la compagnie fut de l'avis de Mr. le duc. On alla enſuite à l'opéra de* Caſtor & Pollux. *Tullia fut très-contente des paroles & de la muſique*, quoiqu'on diſe. *Elle avoua qu'un tel ſpectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

## *LE CHAPON ET LA POULARDE.*

LE CHAPON.

EH mon DIEU, ma poule, te voilà bien triſte ; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite ſervante m'a priſe ſur ſes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cu, a ſaiſi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à ſon chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle; ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde, & moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, & qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée & le genre humain.

LA POULARDE.

Quoi! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes?

LE CHAPON.

Hélas! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien, quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger! Ah les monstres!

LE CHAPON.

C'est leur coutume; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâte dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction. Enfin, le jour de la fête

étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête, & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large piéce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il penſe ; on fait notre oraiſon funèbre ; l'un dit que nous ſentons la noiſette ; l'autre vante notre chair ſucculente ; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion ; & voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! Je ſuis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ſerai rôtie & mangée ! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé, diſaient que les hommes n'ont jamais de remords des choſes qu'ils ſont dans l'uſage de faire.

LA POULARDE.

La déteſtable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils ſe mettent encore à rire & à faire des contes plaiſans, comme ſi de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais ſachez pour votre conſolation (ſi c'en eſt une) que ces animaux qui ſont bipèdes comme nous, & qui ſont fort au-deſſous de nous, puiſqu'ils n'ont point de plumes, en ont uſé ainſi fort ſouvent avec leurs ſemblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs couſins & à leurs frères ; que même dans le pays où nous ſommes il y avait eu un nommé Débonnaire qui fit arracher les yeux à ſon neveu Bernard. Mais pour ce qui eſt de rôtir les hommes, rien n'a été plus com-

mun parmi cette eſpèce. Mes deux abbés diſaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il ſerait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtiſſait ?

LE CHAPON.

Je n'oſerais pas l'aſſurer ; mais je me ſouviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des Juifs, où les hommes ſe ſont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Paſſe pour cela. Il eſt juſte qu'une eſpèce ſi perverſe ſe dévore elle-même, & que la terre ſoit purgée de cette race. Mais moi qui ſuis paiſible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monſtres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décolée & rôtie ! Nous traite-t-on ainſi dans le reſte du monde ?

LE CHAPON.

Les deux abbés diſent que non. Ils aſſurent que dans un pays nommé l'Inde, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi ſainte, qui depuis des milliers de ſiècles leur défend de nous manger ; que même un nommé Pythagore ayant voyagé chez ces peuples juſtes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut ſuivie par tous ſes diſciples. Ces bons abbés liſaient Porphire le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand homme ! le divin homme que ce Porphire ! avec quelle ſageſſe, quelle force, quel reſpect tendre pour la divinité, il prouve que nous ſommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna

les mêmes organes, les mêmes ſentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui ſe développe dans nous juſqu'au point déterminé par les loix éternelles, & que ni les hommes ni nous ne paſſons jamais. En effet, ma chère poularde, ne ſerait-ce pas un outrage à la divinité, de dire que nous avons des ſens pour ne point ſentir, une cervelle pour ne point penſer? Cette imagination digne, à ce qu'ils diſaient, d'un fou nommé Deſcartes, ne ſerait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuſe de la barbarie?

Auſſi les plus grands philoſophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés ſi ſupérieures à celles de l'eſpèce humaine. Nous étions en ſûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les ſages ne tuent point les animaux, dit Porphire, il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ſes diſciples qui s'était fait chrétien par gourmandiſe.

LA POULARDE.

Eh bien, dreſſa-t-on des autels à ce grand homme qui enſeignait la vertu au genre humain, & qui ſauvait la vie au genre animal?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui déteſtent encore aujourd'hui ſa mémoire; ils diſent qu'il était impie, & que ſes vertus étaient fauſſes, attendu qu'il était payen.

LA POULARDE.

Que la gourmandiſe a d'affreux préjugés! J'entendais l'autre jour dans cette eſpèce de grange qui eſt près de notre poulailler, un homme qui parlait ſeul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point; il s'écriait *que*

DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux appellés* hommes; *que* DIEU *leur avait défendu de se nourrir de notre sang & de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis? Il est impossible quand ils nous ont coupé le cou qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines; ce sang se mêle nécessairement à notre chair; ils désobéissent donc visiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilège de tuer & de dévorer des gens avec qui DIEU a fait uu pacte? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point de pacte avec nous, ou c'est un crime de noùs tuer & de nous faire cuire; il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres nos éternels ennemis. Il y a long-tems qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'accord en rien. Ils ne font des loix que pour les violer, & ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges, cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, & n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il est défendu de nous manger deux jours de la semaine; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs, cette loi qui te paraît favorable, est très-barbare; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures, dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons; ils appellent cela *jeûner*, se *mortifier*. Enfin, je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus sanguinaire.

LA POULARDE.

Eh mon DIEU ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, ma mie, notre dernière heure eſt venue, recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui me mangera une indigeſtion qui le faſſe crever ! mais les petits ſe vengent des puiſſans par de vains ſouhaits, & les puiſſans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! on me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me ſerre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

## *PERICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.* (*a*)

PERICLÈS.

J'AI quelques queſtions à vous faire. Minos m'a dit que vous étiez Grec.

[*a*] Ce dialogue eſt de M. *Suard* ; on le laiſſe ici, parce qu'il a toujours fait partie de ce recueil, & qu'il eſt très-eſtimé.

LE GREC.

Minos vous a dit la vérité : j'étais le très-humble esclave de la sublime Porte.

PERICLÈS.

Que parlez-vous d'esclave ? un Grec esclave !

LE GREC.

Un Grec peut-il être autre chose ?

LE RUSSE.

Il a raison : Grec & esclave, c'est la même chose.

PERICLÈS.

Juste ciel ! que je plains mes pauvres compatriotes !

LE GREC.

Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez : pour moi j'étais assez content de ma situation : je cultivais un petit coin de terre que le pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner ; & pour cela je payais un tribut à sa hautesse.

PERICLÈS.

Un tribut ! voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec ! mais, dites-moi, en quoi consistait cette marque humiliante de servitude ?

LE GREC.

A abandonner une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils, & les plus belles de mes filles.

PERICLÈS.

Comment, lâche, tu livrais tes propres enfans à l'esclavage ! vit-on jamais les contemporains de Miltiade, d'Aristide & de Thémistocle ! ...

LE GREC.

Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils boſtangis, capigi-bachis, ou pachas à trois queues ?

PERICLÈS *au Ruſſe.*

Quels ſont ces titres ridicules & barbares dont le ſon vient déchirer mes oreilles ? je me ſuis ſans doute adreſſé à quelque groſſier Béotien, ou à un Spartiate imbécille. (au Grec.) Vous avez ſans doute entendu parler de Périclès ?

LE GREC.

De Périclès ! point du tout.... attendez.... n'eſt-ce pas le nom d'un ſolitaire fameux ?

PERICLÈS.

Qu'eſt-ce donc que ce ſolitaire ? était-ce la première perſonne de l'état ?

LE GREC.

Bon ! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état, ni l'état rien de commun avec eux.

PERICLÈS.

Par quel moyen ce ſolitaire eſt-il donc devenu fameux ? a-t-il, comme moi, livré des batailles & fait des conquêtes pour ſa patrie ? a-t-il érigé quelques grands monumens aux dieux, ou formé quelques établiſſemens utiles au public ? a-t-il protégé les arts & encouragé le mérite ?

LE GREC.

Non, l'homme dont je veux parler, ne ſavait ni lire, ni écrire; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première choſe qu'il faiſait dès le matin, était de ſe déchirer les épaules à coups de fouet : il offrait à DIEU ſes flagellations, ſes veilles, ſes jeûnes & ſon ignorance.

PERICLÈS.

Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne?

LE GREC.

Aſſurément: nous autres Grecs nous révérons ſa mémoire autant que celle d'aucun homme.

PERICLÈS.

O deſtinée! ... mais, dites-moi, ma mémoire n'eſt-elle pas toujours en vénération à Athènes? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence & le bon goût?

LE GREC.

C'eſt ce que je ne ſaurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle Sétines; c'eſt un petit miſérable village qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai oui dire, fut autrefois un village magnifique.

PERICLÈS.

Ainſi vous connaiſſez auſſi peu la fameuſe & ſuperbe ville d'Athènes, que les noms de Thémiſtocle & de Périclès? il faut que vous ayez vécu en quelque endroit ſouterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

LE RUSSE.

Point du tout, il vivait dans Athènes même.

PERICLÈS.

Comment? il vivait dans Athènes, & il ne me connaît point! il ne ſait pas même le nom de cette ville fameuſe!

LE RUSSE.

Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, & n'en ſavent pas plus que lui. Cette cité, jadis ſi opulente & ſi fière, n'eſt plus aujourd'hui qu'un pauvre & ſale bourg appellé Sétines.

PERICLÈS.

Puis-je croire ce que vous me dites-là ?

LE RUSSE.

Tel eſt l'effet des ravages du tems & des inondations des barbares, plus deſtructeurs encore que le tems.

PERICLÈS.

Je ſais très-bien que les ſucceſſeurs d'Alexandre ſubjuguèrent la Grèce ; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté ? je n'oſe pouſſer plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'eſclavage.

LE RUSSE.

Elle a depuis ce tems-là changé pluſieurs fois de maîtres. Pendant un certain période la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde, empire que ces deux puiſſances réunies n'ont pu conſerver; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a ſubi tour-à-tour le joug des Français, des Vénitiens & des Turcs.

PERICLÈS.

Voilà trois nations barbares qui me ſont abſolument inconnues.

LE RUSSE.

Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, ſans en excepter même les Egyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes vos connnaiſſances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaiſſaient guère que l'art de conquérir, & qu'aujourd'hui ils ne ſavent guère que celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens & ſurtout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, & les ont ſurpaſſé à beaucoup d'autres.

PERICLÈS.

Voilà une fort belle peinture; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français ?

LE RUSSE.

Point du tout, je ſuis Ruſſe.

PERICLÈS.

A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Eliſée : je n'ai pas plus entendu parler des Ruſſes que des Français, des Vénitiens & des Turcs. Cependant les connaiſſances que vous montrez, me font préſumer que votre nation eſt très-ancienne. Ne ſerait-elle pas un reſte des Egyptiens dont vous diſiez tout-à-l'heure de ſi belles choſes ?

LE RUSSE.

Non, je ne connais ce peuple que par vos hiſtoriens : pour notre nation, elle deſcend des Scythes & des Sarmates.

PERICLÈS.

Eſt-il poſſible qu'un deſcendant des Sarmates & des Scythes connaiſſe mieux l'état de l'ancienne Grèce, que ne le connaît un Grec moderne ?

LE RUSSE.

Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs & des Sarmates; un de nos ſouverains s'étant trouvé homme de génie, forma le deſſein de bannir l'ignorance de ſes états, & l'on y vit s'y élever rapidement les arts & les ſciences, des académies & des ſpectacles. Nous avons étudié l'hiſtoire de tous les peuples, & notre hiſtoire a mérité l'attention des autres peuples.

PERICLÈS.

J'avoue que pour produire ces ſortes de métamorphoſes, il ne faut dans un prince que la volonté & le courage ; mais il eſt plus vrai encore que j'ai perdu bien du tems : j'eſpérais avoir rendu mon nom immortel, & je vois qu'il eſt déjà oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE.

Je vous dirai, pour vous conſoler, qu'il eſt connu dans le mien, & c'eſt à quoi je ſuis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

PERICLÈS.

J'en conviens : cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me conſoler avec Oſiris, Minos, Lycurgue, Solon & tous ces légiſlateurs & fondateurs d'empires, dont les actions & les maximes ſont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la ſcience eſt un aſtre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand ſa lumière ſucceſſivement ſur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'inſtant où il ſe lève ſur un autre.

# *CU-SU ET KOU,*

OU

*Entretiens de Cu-su, difciple de* CONFUTZÉÉ, *avec le prince Kou, fils du roi de Low, tributaire de l'empereur Chinois* GNENVAN, 417 *ans avant notre ère vulgaire.*

*Traduit en latin par le père* FOUQUET, *ci-devant ex-jéfuite. Le manufcrit eft dans la bibliothèque du Vatican*, N°. 42759.

## PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel? ( Chang-ti. )

CU-SU.

Ce n'eft pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'eft autre chofe que l'air, & cet air eft compofé de toutes les exhalaifons de la terre. Ce ferait une folie bien abfurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ferais pourtant pas furpris. Il me femble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il eft vrai; mais vous êtes deftiné à gouverner, vous devez être fage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes.

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi-bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme ſottiſe; il n'y a point de ciel ; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel, c'eſt comme ſi nous diſions, il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute, il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel & la terre, nous diſons pieuſement une grande pauvreté. Car ſi nous entendons par le ciel l'eſpace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de ſoleils & fit tourner tant de mondes, il eſt beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de ſable.* Notre

globe eſt infiniment moins qu'un grain de ſable, en comparaiſon de ces millions de milliards d'univers par leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était deſcendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce ſont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles: nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres?

CU-SU.

Regardez cette étoile, elle eſt à quinze cent mille millions de lis de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet: ils font les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un deſſein marqué? ne voilà-t-il pas une loi admirable? or qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier? qui fait des loix, ſinon un légiſlateur? il y a donc un ouvrier, un légiſlateur éternel?

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier? & comment eſt-il fait?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaſte palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre, voilà un terrible édifice. Oui,

dit l'autre, tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige; mais je n'ai point d'idée de cet être-là; je vois qu'il eſt, mais je ne ſais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi, & ce qui me plaît en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſavoir ce que vous ignorez.

## SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême artiſan de toute la nature?

KOU.

Oui; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc partout? il exiſte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même?

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la divinité?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumière; eſt-il lumière cependant lui-même? ce n'eſt que du ſable & rien de plus; tout eſt en DIEU, ſans doute; ce qui anime tout doit être partout. DIEU n'eſt pas comme l'empereur de la Chine, qui habite ſon palais & qui envoie ſes ordres par des colao. Dès là qu'il exiſte, il

eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace & tous ſes ouvrages; & puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Etre ſuprême ?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Mais la ſecte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte, ni injuſte, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté, ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu, ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres ; eſt-il égal de nourrir ſon fils, ou de l'écraſer ſur la pierre? de ſecourir ſa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur.

KOU.

Vous me faites frémir : je déteſte la ſecte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juſte de l'injuſte ! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme fait

précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu? qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien & le mal? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner?

CU-SU.

Celles de Confutzée mon maître; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu; traites ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu? qu'y gagnerai-je? cette horloge quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point; elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi DIEU qui est en eux, leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux; non-seulement vous serez malheureux dans cette

vie, mais qui vous a dit que vous ne le feriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute feul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, fi je fuis sûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

## *TROISIÈME ENTRETIEN.*

KOU.

Vous me pouffez, Cu-fu. Pour que je puiffe être récompenfé ou puni quand je ne ferai plus, il faut qu'il fubfifte dans moi quelque chofe qui fente & qui penfe après moi. Or, comme avant ma naiffance, rien de moi n'avait ni fentiment ni penfée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhenfible de moi-même? le bourdonnement de cette abeille reftera-t-il quand l'abeille ne fera plus? la végétation de cette plante fubfifte-t-elle quand la plante eft déracinée? la végétation n'eft-elle pas un mot dont on fe fert pour fignifier la manière inexplicable dont l'Etre fuprême a voulu que la plante tirât les fucs de la terre? l'ame eft de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obfcurément les refforts de notre vie. Tous les animaux fe meuvent, & cette puiffance de fe mouvoir, on l'appelle *force active;* mais il n'y a pas un

être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions, cette mémoire, cette raison ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est DIEU. Qui fait la pensée de l'homme? c'est DIEU.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde, une impuissance & un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons *matière*; pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus, qui ferait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuelle-

ment à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe ſort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe? & ſi ce germe meurt, que deviendrait cette ame? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occaſion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde; & non-ſeulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'eſpèce humaine, mais il faut qu'il en faſſe autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des paſſions; & ſi une ame eſt néceſſaire pour former ces ſentimens, cette mémoire, ces idées, ces paſſions, il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans & pour les porcs, pour les hibous, pour les poiſſons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui ſerait obligé de faire continuellement des chevilles inviſibles pour perpétuer ſon ouvrage?

Voilà une très-petite partie des raiſons qui peuvent me faire douter de l'exiſtence de l'ame.

## CU-SU.

Vous raiſonnez de bonne foi; & ce ſentiment vertueux, quand même il ſerait erroné, ſerait agréable à l'Etre ſuprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que des doutes, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes; il eſt dur d'être anéanti; eſpérez de vivre. Vous ſavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſavez qu'elle n'a nul rapport

avec la matière, pourquoi donc vous ferait-il fi difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être diffous, ne peut être fujet à la mort? oferiez-vous dire qu'il eft impoffible que vous ayez une ame? non fans doute; & fi cela eft poffible, n'eft-il pas très-vraifemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejetter un fyftême fi beau & fi néceffaire au genre humain? & quelques difficultés vous rebuteront-elles?

KOU.

Je voudrais embraffer ce fyftême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne fuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je fuis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il eft partout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout, & s'il eft dans toutes les parties de mon être, comme il eft dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel befoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être fubalterne, quand je fuis animé par DIEU même? à quoi me fervirait cette ame? Ce n'eft pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons prefque toujours malgré nous; nous en avons quand nous fommes endormis; tout fe fait en nous fans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au fang & aux efprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaifir, ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a prefcrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'eft démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, fi DIEU même vous anime, ne fouillez jamais par des crimes ce DIEU qui eft en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenfe jamais. Dans l'un & dans l'autre fyftême vous avez une

volonté ; vous êtes libre ; c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez ; ſervez vous de ce pouvoir pour ſervir ce DIEU qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'eſt-il pas vrai que DIEU eſt la ſouveraine juſtice ?

KOU.

Sans doute ; & s'il était poſſible qu'il ceſsât de l'être, (ce qui eſt un blaſphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'eſt-il pas vrai que votre devoir ſera de récompenſer les actions vertueuſes, & de punir les criminelles quand vous ſerez ſur le trône ? Voudriez-vous que DIEU ne fît pas ce que vous-mêmes êtes tenu de faire ? Vous ſavez qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans cette vie des vertus malheureuſes, & des crimes impunis ; il eſt donc néceſſaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos ames, & de la juſtice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtême plus raiſonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain ?

KOU.

Pourquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles point embraſſé ce ſyſtême ? Vous ſavez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous (*a*) qui ont autrefois habité une partie de l'A-

(*a*) Ce ſont les Juifs des dix tribus qui dans leur diſperſion pénétrèrent juſqu'à la Chine ; ils y ſont appellés *Sinous*.

rabie pétrée ; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle : ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq kings ; j'en ai lu la traduction ; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides ; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir? DIEU vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'est donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompensé, ou puni, quand je ne serai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'est-à-dire, que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à DIEU, Ce n'est pas moi, j'ai perdu

la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne; penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme?

KOU.

Eh bien ſoit, je me rends; (*a*) je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai auſſi pour plaire à l'Etre ſuprême. Je penſais qu'il ſuffiſait que mon ame fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de DIEU m'embarraſſe.

(*a*) Eh bien! triſtes ennemis de la raiſon & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enſeigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front oſez-vous donc le calomnier? Hélas! ſi vos ames conſervent leur caractère pendant l'éternité, elles ſeront éternellement des ames bien ſottes & bien injuſtes. Non, les auteurs de cet ouvrage raiſonnable & utile ne vous diſent point que l'ame meurt avec le corps; ils vous diſent ſeulement que vous êtes des ignorans. N'en rougiſſez pas; tous les ſages ont avoué leur ignorance, aucun d'eux n'a été aſſez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gaſſendi*, en réſumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainſi. *Vous ſavez que vous penſez, mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous êtes, vous qui penſez. Vous reſſemblez à un aveugle qui ſentant la chaleur du ſoleil, croirait avoir une idée diſtincte de cet aſtre.* Liſez le reſte de cette admirable lettre à *Deſcartes*, liſez *Locke*; reliſez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il eſt impoſſible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raiſon qu'il eſt impoſſible que la créature connaiſſe les ſecrets reſſorts du Créateur; vous verrez que ſans connaître le principe de nos penſées, il faut tâcher de penſer avec juſteſſe, & avec juſtice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeſte, doux, bienfaiſant, indulgent; reſſembler à *Cu-ſu* & à *Kou*, & non pas à *Thomas* d'Aquin ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreuſes, ou à *Calvin*, ou à *Luther*, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieuſement de vous-mêmes.

## QUATRIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, fi refpecté de tous les empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre fuprême; vous lui facrifiez quatre fois l'année; vous êtes roi & pontife; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui fera en votre pouvoir; Y a-t-il là quelque chofe qui répugne ?

KOU.

Je fuis bien loin d'y trouver à redire; je fais que DIEU n'a nul befoin de nos facrifices, ni de nos prières, mais nous avons befoin de lui en faire; fon culte n'eft pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux furtout qu'elles ne foient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti eft une montagne graffe, & qu'il ne faut point regarder les montagnes graffes*, quand j'aurai fait enfuir le foleil, & fécher la lune : ce galimatias fera agréable à l'Etre fuprême, utile à mes fujets & à moi-même ?

Je ne peux furtout fouffrir la démence des fectes qui nous environnent : d'un côté je vois Laotzé que fa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut groffe quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à fa doctrine de l'anéantiffement & du dépouillement univerfel, qu'aux cheveux blancs avec lefquels il naquit, & à la vache noire fur laquelle il monta pour aller prêcher fa doctrine.

Le dieu Fo ne m'en impofe pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît furtout, c'eft que de telles rêveries font continuellement prêchées par les bonzes qui féduifent le peuple pour le gouverner ; ils fe rendent refpectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns fe privent toute leur vie des alimens les plus falutaires, comme fi on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime. Les autres fe mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils fe rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des cloux dans les cuiffes, comme fi leurs cuiffes étaient des planches ; le peuple les fuit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaît, ils vous difent froidement que cet édit ne fe trouve pas dans le commentaire du dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire fi extravagante & fi dangereufe ? Vous favez que la tolérance eft le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Afie : mais cette indulgence n'eft-elle pas bien funefte, quand elle expofe un empire à être bouleverfé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préferve de vouloir éteindre en vous cet efprit de tolérance, cette vertu fi refpectable, qui eft aux ames ce que la permiffion de manger eft aux corps ! la loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de fe nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer fes malades parce qu'ils n'auront pas obfervé la diète qu'il leur a prefcrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de fes fujets qui n'auront pas penfé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; & s'il eft fage, il lui fera très-aifé de déraciner les fuperftitions. Vous favez ce qui

arrriva à Daon, fixième roi de Caldée, il y a quelque quatre mille ans.

KOU.

Non, je n'en fais rien, vous me feriez plaifir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres Caldéens s'étaient avifés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé Oannès leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croiffant fur la queue. C'était par refpect pour cet Oannès qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande difpute entre les théologiens, pour favoir fi le brochet Oannès était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plufieurs fois aux mains. Voici comme le roi Daon s'y prit pour faire ceffer ce défordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partifans du brochet aux œufs qui affiftèrent à fon dîner, il fe fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croiffant fur la queue. Eft-ce là votre Dieu? dit-il aux docteurs, Oui, fire, lui répondirent-ils, car il a un croiffant fur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'eft pas là votre Dieu, puifqu'il eft laité: & le brochet fut mangé par le roi & par fes fatrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le dieu de leurs adverfaires.

On envoya chercher auffi-tôt les docteurs du parti contraire: on leur montra un dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croiffant fur la queue; ils affurèrent que c'était-là le dieu Oannès, & qu'il était laité; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les

deux partis étant également ſots, & n'ayant pas déjeûné, le bon roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner : ils en mangèrent goulument, ſoit œuvés, ſoit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi Daon ; & les citoyens depuis ce tems firent ſervir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la première occaſion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (ſans faire violence à perſonne) qu'on adore des Fo & des brochets.

Je ſais que dans le Pégu & dans le Tunquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font deſcendre la lune dans le décours, & qui prédiſent clairement l'avenir, c'eſt-à-dire, qui voient clairement ce qui n'eſt pas, car l'avenir n'eſt point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préſent & faire deſcendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des ſectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'eſprit humain que de petites nations penſent que la vérité n'eſt que pour elles, & que le vaſte empire de la Chine eſt livré à l'erreur ! L'Etre éternel ne ſerait-il que le dieu de l'iſle Formoſe ou de l'iſle Borneo ? Abandonnerait-il le reſte de l'univers ? Mon cher Cu-ſu, il eſt le père de tous les hommes ; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puiſſe lui rendre eſt d'être vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes temples, comme diſait le grand empereur Hiao.

## CINQUIÈME ENTRETIEN

CU-SU.

Puiſque vous aimez le vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi.

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éleverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont-là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un tems deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents

femmes, & des ſept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſurtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſavoir ſi le Chang-ti ſe plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs! Voilà une ſingulière façon de ſervir le genre humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain! Le bon petit Lama (*a*) nommé *Stelca iſant Erepi*, voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait*; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en ſon tems. Pour moi, je marierai tous les lamas & bonzes, & lameſſes & bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre; ils en feront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

### CU-SU.

Oh! le bon prince que nous aurons-là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des ſujets; car enfin, on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez ſans doute des amis.

(*a*) *Stelca iſant Erepi*, ſignifie en chinois, *l'abbé Caſtel de Saint Pierre.*

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertiſſent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me conſolent, & je les conſole ; l'amitié eſt le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chymiſte Erueil, & même que les ſachets du grand Harnoud. Je ſuis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'inſérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous-en bien, l'amitié eſt aſſez ſacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur ſoit libre ; & puis, ſi vous faiſiez de l'amitié un précepte, un myſtère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'expoſer à cette profanation.

Mais comment en uſerez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

KOU.

Aimer ſes ennemis ! Eh mon Dieu, rien n'eſt ſi commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous ?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentiſſage de la guerre ſous le prince de Décon, contre le prince du Vis-Brunk : dès qu'un (*a*) de nos

(a) C'eſt une choſe remar- | quable, qu'en retournant *Décon*

ennemis était bleſſé & tombait entre nos mains, nous avions ſoin de lui comme s'il eût été notre frère, nous avons ſouvent donné notre propre lit à nos ennemis bleſſés & priſonniers, & nous avons couché auprès d'eux ſur des peaux de tigres étendue à terre; nous les avons ſervis nous-mêmes : que voulez-vous de plus? que nous les aimions comme on aime ſa maîtreſſe?

### CU-SU.

Je ſuis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendiſſent. Car on m'aſſure qu'il y a des peuples aſſez impertinens pour oſer dire que nous ne connaiſſons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne ſont que des péchés ſplendides, que nous avons beſoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres!

## *SIXIÈME ENTRETIEN.*

### CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété,

& *Vis-Brunk*, qui ſont des noms chinois, on retrouve *Condé* & *Brunſwik*, tant les grands-hommes ſont célèbres dans toute la terre.

comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance, &c. grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans, c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, & j'en suis fâché.

KOU.

Quelle est-elle? nommez-la vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'est l'hospitalité, cette vertu si sociable, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans ma maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les loix divines & humaines, de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les sauvages dont je vous parle, ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame; & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée; qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

KOU.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet, qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre ; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu ; cela peut dégoûter de la politeſſe.

CU-SU.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y remédier en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ſes dangers, & c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint ! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire ; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſième.

*Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.*

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils oppoſer à une morale ſi pure ? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que Confutzée & les ſages des ſiècles antérieurs ont écrit ſur l'humilité ; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte ; il y peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez ?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie, doit s'avouer qu'il eſt plus ſavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un DIEU ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophètes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de DIEU ma religion. Je mépriſerai le dieu Fo & Laotzée & Vitſnou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécille & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un DIEU pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphême. Quoi ? la lumière du ſoleil éclaire tous les yeux, & la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle ſottiſe ! la divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O ſage Kou ! vous avez parlé comme un homme inſpiré par le Chang-ti même ; vous ſerez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

*L'INDIEN*

# L'INDIEN ET LE JAPONOIS.

## L'INDIEN.

Est-il vrai qu'autrefois les Japonois ne savaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

## LE JAPONOIS.

Hélas! rien n'est plus vrai. Figurez vous même que toutes les places de canusi (*a*) qui sont les grands cuisiniers de notre isle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que de petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle *des restes*. Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit, & même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand Lama pour une femme: mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire, furent nos canusi, autrement

(*a*) Les *Canusi* sont les anciens prêtres du Japon.

pauxcospie ; (*a*) c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaisante manie; il croyait avoir toujours raison; notre daïri & nos canusi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde, nos canusi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siècles. Nos canusi voulaient en vain avoir raison; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs, dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au-lieu de dîner? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

(*a*) *Pauxcospie*, anagramme d'*Episcopaux*.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a diſputé bien long-tems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, & c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONOIS.

Il y a premièrement les Breuxch, (*a*) qui ne vous donneront jamais de boudin & de lard; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guère avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non, il y a enſuite les piſpates, qui certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un tems conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres canuſi, nous aimons fort le bœuf & une certaine pâtiſſerie qu'on appelle en japonois *du pudding*. Au reſte, tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſavans que ceux des piſ-

( *a*) On voit aſſez que les *Breuxch* ſont les Hébreux, *& ſic de cæteris*.

pates. Perſonne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte des ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les livres des canuſi, qu'on appelle communément *pauxcoſpie.*

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des batiſtanes, ni des autres; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aie jamais vu s'enivrer & jurer. Ils ſont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même, n'ait été faite que pour ces gens-là; car en verité, comment un bon Japonois peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criſs large de quatre doigts, le tout en front de bandière? il s'expoſe lui-même à être égorgé & à recevoir des balles de plomb; ainſi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait ſon prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argille faites pour durer très-peu, & que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoue que ſi je n'étais pas canuſi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *dieſtes;* ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque prière à DIEU avant ou après le dîner,

& même fimplement avant le déjeûner, & que vous foyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de Terluh & de Vincal & de Memnon, &c.: il eft bon feulement que nos dieftes avouent que nos canufi font très-favans en cuifine, & que furtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paifiblement enfemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuifine dominante, la cuifine du roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher fes bons fujets de digérer.

L'INDIEN

Mais fi des entêtés veulent manger au nez du roi des fauciffes pour lefquelles le roi aura de l'averfion, s'ils s'affemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs fauciffes, s'ils infultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale, qui foient fufceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaifie, mais ils font exclus des charges. Les attroupemens font fouverainement défendus & punis fur le champ fans rémiffion; toutes les querelles à table font réprimées foigneufement, felon le précepte de notre grand cuifinier Japonois, qui a écrit dans la langue facré, *futi raho, cus ftac, natis in ufum lætitæ fciphis pugnare tracum eft:* ce qui veut dire; le

dîner eſt fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous; notre liberté eſt affermie ſous nos taicoſema; nos richeſſes augmentent; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur Recina, fils de ce poëte Indien Recina, (*a*) ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grace*, & non *les graces*,

> Le Japon où jadis brilla tant de lumière,
> N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions?

LE JAPONOIS.

Le Recina (*b*) dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumière? que ſi on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon pays n'ont appris que de nous à faire des jonques

(*a*) *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

[*b*] N. B. *Cet Indien* Recina *ſur la foi des rêveurs de ſon pays, a cru qu'on ne pouvait pas faire de bonnes ſauſſes que quand* Brama, *par une volonté toute particulière, enſeignait lui-même la ſauſſe à ſes favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuiſiniers auxquels il était impoſſible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que* Brama *leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité inconteſtable cette ſentence japonoiſe.*

God never acts by partial will, but by general Laws.

dans les proportions mathématiques? qu'ils nous doivent jufqu'aux chauffes appellées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes ? ferait-il poffible qu'ayant inventé tant de chofes admirables ou utiles, nous ne fuffions que des fous ? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres, fût le feul fage ? qu'il nous laiffe faire notre cuifine, & qu'il faffe, s'il veut, des vers plus poétiques.

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de fon pays, ceux de fon parti & les fiens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés !

## *TUCTAN ET KARPOS,*

*OU*

*Entretien du bacha* TUCTAN *& du jardinier* KARPOS.

TUCTAN.

EH bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils font bons... de quelle religion es-tu à préfent ?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite ifle de Samos appartenait aux Grecs, je me fouviens que l'on me faifait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou ;* on me faifait prier DIEU tout droit fur mes deux jambes,

les mains croisées ; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou* & du *Touyou*, m'a permis de manger du lait & m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au *Touyou* & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vos forces ; je ne sais plus trop ce que je suis ; j'aime DIEU de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN.

Pourquoi cela ? misérable !

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme : il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur

de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle, ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha ?

KARPOS.

Très-fidèle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton papa grec faiſait une conſpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou*, & du *Touyou*, d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occaſion ſi belle ?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéiſſance, & que je ſais que le Tou patrou n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe : mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'iſle & me chaſſaient, me ſerais-tu fidèle ?

KARPOS.

Eh comment alors pourrais-je vous être fidèle, puiſque vous ne ſeriez plus mon bacha ?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ferait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eſt-il pas vrai (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort, car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre ferment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien ? c'eſt comme ſi ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Oui à ma façon, ils ſont en petit nombre, mais ils me ſuffiſent, & ſi j'en avais davantage ils m'embarraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt par exemple d'être bon mari, bon père, bon voiſin, bon ſujet, & bon jardinier ; je ne vais pas au-delà, & j'eſpère que DIEU me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miſéricorde à moi qui ſuis le gouverneur de ton iſle ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſache ? eſt-ce à

moi à deviner comment DIEU en ufe aves les bachas? C'eft une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune forte. Tout ce que j'imagine, c'eft que fi vous êtes un auffi honnête bacha que je fuis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet! je fuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami, Allah vous ait en fa fainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon bacha.

## *LES DERNIERES PAROLES D'EPICTETE A SON FILS.*

EPICTETE.

JE vais mourir; j'attends de vous un fouvenir tendre, & non des larmes inutiles; je meurs content, puifque je vous laiffe vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enfeigné à l'être. Mais vous favez quel trouble m'agite. Une nouvelle fecte de la Paleftine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords! il n'appartient qu'aux fcélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame font pures. Je vous ai enfeigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle fecte annonce une nouvelle vertu que je ne connaiffais pas.

EPICTETE

Quelle eſt donc cette ſecte ?

LE FILS.

Elle eſt compoſée de ces Juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les eſpèces à Rome.

EPICTETE.

La vertu qu'ils enſeignent eſt apparemment de la fauſſe monnoie.

LE FILS.

Ils diſent qu'il eſt impoſſible d'être vertueux ſans s'être fait couper un peu de prépuce, ou ſans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils; il eſt vrai qu'ils ne ſont pas d'accord en cela; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau néceſſaire, comme Pindare qui la dit merveilleuſe; ceux-là s'en paſſent; mais tous diſent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTETE.

Comment de l'argent? Sans doute on doit ſecourir de ſon ſuperflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager ſon néceſſaire avec ſes amis. C'eſt notre loi, c'eſt notre morale. C'eſt ce que j'ai fait depuis qu'Epaphrodite m'affranchit, & c'eſt ce que je vous ai vu faire avec une ſatisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philoſophes dont je vous parle exigent bien autre choſe. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a juſqu'à la dernière obole.

EPICTETE.

S'il eſt ainſi, ce ſont des voleurs, & vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne ſont point des voleurs, ce ſont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent; car ils vous promettent la vie éternelle; & ſi en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez ſeulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir ſubitement.

EPICTETE.

Ce ſont donc des aſſaſſins, dont il faut au plutôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables, & qui tuent avec des paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grace par le fils. Un de leurs proſélytes qui put horriblement, mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parens nommé Ananiah ayant vendu ſa métairie pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé Barjone; mais qu'ayant gardé en ſecret de quoi acheter le néceſſaire pour ſon petit enfant, il fut puni de mort ſur le champ. Sa femme vint enſuite, Barjone la fit mourir de même en prononçant une ſeule parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la choſe était vraie, ils feraient les plus infames criminels de la terre. On vous a conté des hiſtoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne ſoyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, ſi on gagne la vie éternelle en

donnant tout ſon bien à Simon Barjone, il eſt clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Etre ſuprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre Simon Barjone. Le DIEU très-bon & très-grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les Catons, les Scipions, les Cicerons, les Paul Emile, les Camilles, le père des dieux & des hommes, n'a pas ſans doute remis ſon pouvoir entre les mains d'un Juif. Je ſavais que ces miſérables étaient au rang des plus ſuperſtitieux peuples de la Syrie, mais je ne ſavais pas qu'ils oſaſſent porter leur démence juſqu'à ſe dire les premiers miniſtres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*ici le bon homme Epictète ricane.*) Vous ricanez, mon père. Vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui diſaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des Juifs qui ſont ſans prépuce, & qu'on lave depuis les pieds juſqu'à la tête!

EPICTETE.

Et quels ſont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'eſt premièrement qu'un homme riche ne peut être

un homme de bien, & qu'il lui eſt plus difficile de gagner le royaume des cieux, ou le jardin, qu'à un chameau de paſſer par le trou d'une aiguille; moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume & ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les ſots, les pauvres d'eſprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'aſſemblée des gueux, doit être déteſté comme un receveur des impôts.

4°. Que ſi on ne hait pas ſon père, ſa mère & ſes frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un feſtin de noces, il faut forcer tous les paſſans à venir aux noces, & jeter dans un cu de baſſe-foſſe extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas! mon ſot enfant, j'étais tout-à-l'heure ſur le point de mourir de rire, & je ſens à préſent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles ſéduiſent le fils d'Epictète, ils en ſéduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables ſur la terre. Ces énergumènes ſont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caiſſe commune dont ils paient quelques grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des myſtères; ils exigent un ſecret inviolable; ils ont inſtitué des inſpirés qui décident de tous leurs intérêts, & qui ne ſouffrent pas que les gens de la ſecte plaident jamais devant les magiſtrats.

EPICTETE.

*Imperium in Imperio*. Mon fils, tout eſt perdu.

## UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D. L. F. R C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

Puis-je vous demander, monſieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de ſectes qui ſont ici reçues, & qui ſervent toutes a faire fleurir cette grande ville ? Etes-vous mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Aly ? ſuivez-vous les dogmes des anciens Parſis, ou de ces Sabéens ſi antérieurs aux Parſis, ou des brames qui ſe vantent d'une antiquité encore plus reculée ? feriez-vous Juif ? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins ?

L'HONNÊTE-HOMME.

J'adore DIEU ; je tâche d'être juſte : & je cherche à m'inſtruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs ſur le zenda-veſta, ſur le védam, ſur l'alcoran ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas aſſez de lumières pour bien juger des livres, & je ſens que j'en ai aſſez pour voir dans le grand livre de la nature, qu'il faut adorer & aimer ſon maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque choſe qui vous embarraſſe dans les livres juifs ?

L'HONNÊTE-

L'HONNÊTE-HOMME.

Oui; j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raiſon s'étonne.

1°. Il me ſemble difficile que Moïſe ait écrit dans un déſert le pentateuque qu'on lui attribue. Si ſon peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans, (quoiqu'il ſe trompe de deux cents) ce livre eût été probablement écrit en égyptien; & on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé ſur la pierre ou ſur le bois; on n'avait du tems de Moïſe d'autre manière d'écrire; c'était un art fort difficile qui demandait de longs préparatifs; il fallait polir le bois ou la pierre; il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un déſert, où ſelon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi ſe faire des habits & des ſouliers, & où DIEU fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années, pour leur conſerver leurs vêtemens & leurs chauſſures ſans dépériſſement. Il eſt ſi vrai qu'on n'écrivait que ſur la pierre, que l'auteur du livre de Joſué dit que le deuteronome fut écrit ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Joſué n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus verſés dans l'antiquité penſent que ces livres ont été écrits plus de ſept cents ans après Moïſe. Ils ſe fondent ſur ce qu'il y eſt parlé des rois, & qu'il n'y eut de rois que long-tems après Moïſe; ſur la poſition des villes, qui eſt fauſſe, ſi le livre fut écrit dans le déſert, & vraie s'il fut écrit à Jéruſalem; ſur les noms de villes ou de bourgades dont il eſt parlé, & qui ne furent fondées ou appellées du nom qu'on leur donne qu'après pluſieurs ſiècles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïſe, c'eſt que l'immortalité de l'ame, les

récompenſes & les peines après la mort, ſont entièrement inconnues dans l'énoncé de ſes loix. Il eſt étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ſes déjections, & qu'il ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il poſſible que Moïſe inſpiré de DIEU eût préféré nos derrières à nos eſprits, qu'il eût preſcrit la façon d'aller à la garderobe dans le camp iſraélite, & qu'il n'eût pas dit un ſeul mot de la vie éternelle? Zoroaſtre antérieur au légiſlateur Juif, dit: *Honorez, aimez vos parens, ſi vous voulez avoir la vie éternelle;* & le décalogue dit: (*a*) *Honore père & mère, ſi tu veux vivre long-tems ſur la terre.* Il ſemble que Zoroaſtre parle en homme divin, & Moïſe en homme terreſtre.

4°. Les événemens racontés dans le pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raiſon, & dans qui cette raiſon aveugle n'eſt pas éclairée par une grace particulière. Le premier chapitre de la genèſe eſt ſi au-deſſus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de ſurpriſe que Dieu vienne ſe promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden, que les ſources de quatre fleuves, éloignées prodigieuſement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le ſerpent parle à Eve, attendu qu'il eſt le plus ſubtil des animaux; & qu'une âneſſe qui ne paſſe pas pour ſi ſubtile, parle auſſi pluſieurs ſiècles après; que Dieu ait ſéparé la lumière des ténèbres, comme ſi les ténèbres étaient quelque choſe de réel; qu'il ait fait la lumière qui émane du ſoleil avant le ſoleil lui-même; qu'après avoir fait l'homme & la femme il ait enſuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte; qu'il ait condamné Adam à la mort, & toute ſa poſtérité à l'enfer pour une pomme, & qu'il ait mis un ſigne de ſauve-

(*a*) Voyez le Sadder.

garde à Cain qui avait aſſaſſiné ſon frère, & que ce Cain ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que, ſelon le texte, le genre hnmain était borné à la famille d'Adam; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre, que tous les animaux ſoient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui ſemblent toutes plus abſurdes que les métamorphoſes d'Ovide, on n'eſt pas moins ſurpris que DIEU délivre de la ſervitude en Egypte, ſix cent mille combattans de ſon peuple, ſans compter les vieillards, les enfans & les femmes; que ces ſix cent mille combattans, après les plus éclatans miracles égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au-lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où DIEU les conduit; qu'ils ſe trouvent entre Memphis & la mer Rouge; que DIEU leur ouvre cette mer & la leur fait paſſer à pied ſec pour les faire périr dans des déſerts affreux, au-lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promiſe; que ce peuple ſous la main & ſous les yeux de DIEU même, demande au frère de Moïſe un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or ſoit jeté en fonte en un ſeul jour, que Moïſe réduiſe cet or en poudre impalpable, & la faſſe avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple ſe laiſſent égorger par des lévites en punition d'avoir exigé ce veau d'or, & qu'Aaron qui l'a jeté en fonte, ſoit déclaré grand-prêtre pour récompenſe; qu'on ait brûlé deux cent cinquante hommes de l'autre, qui avaient diſputé l'encenſoir à Aaron; & que dans une autre occaſion Moïſe ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de ſon peuple.

5°. Si on s'en tient aux plus ſimples connaiſſances de la phyſique, & qu'on ne s'élève pas juſqu'au pouvoir divin, il ſera difficile de penſer qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait reſpecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophête parmi les idolâtres dans la perſonne de Balaam.

6°. On eſt encore plus ſurpris que dans un village du petit pays de Madian, le peuple Juif trouve 67500 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; & on friſſonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du ſeigneur, maſſacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les épouſes & les mères, & ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le ſoleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de tems aux Juifs de tuer les Amorréens déjà écraſés par une pluie de pierres tombées du ciel, le jourdain qui ouvre ſon lit comme la mer Rouge pour laiſſer paſſer ces Juifs qui pouvaient paſſer ſi aiſément à gué les murailles de Jérico qui tombent au ſon des trompettes; tant de prodiges de toute eſpèce exigent pour être crus le ſacrifice de la raiſon, & la foi la plus vive. Enfin, à quoi aboutiſſent tant de miracles opérés par DIEU même pendant des ſiècles en faveur de ſon peuple? à le rendre preſque toujours l'eſclave des nations.

8°. Toute l'hiſtoire de Samſon, & de ſes amours, & de ſes cheveux, & de ſon lion, & de ſes trois cents renards, ſemble plus faite pour amuſer l'imagination que pour édifier l'eſprit. Celles de Joſué & de Jephté ſemblent barbares.

9° L'hiſtoire des rois eſt un tiſſu de cruautés & d'aſſaſſinats qui fait ſaigner le cœur. Preſque tous les faits ſont incroyables. Le premier roi Juif Saül ne trouve chez ſon peuple que deux épées, & ſon ſucceſſeur David laiſſe plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres ſont écrits par DIEU même; vous ſavez que DIEU ne peut mentir. Donc ſi un ſeul fait eſt faux, tout le livre eſt une impoſture.

10°. Les prophêtes ne ſont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le ſens caché

& allégorique des prophéties. Il voit avec peine Jérémie se charger d'un bât & d'un collier, & qui se fait lier avec des cordes; Osée à qui DIEU commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, & d'en faire ensuite à une femme adultère: Isaïe qui marche tout nud dans la place publique; Ezéchiel qui se couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante sur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre son pain d'excrémens d'homme, & ensuite de bouze de vache: Oolla & Ooliba qui établissent un bordel, & à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne & le sperme d'un cheval. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays & de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé; & quand il voit Elisée faire dévorer quarante enfans par des ours pour l'avoir appellé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance & de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les tems; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés. Mais peut-être aussi, la préférence que vous avez donnée au nouveau testament sur l'ancien peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée. Car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie? & si elle était mauvaise, comment était-elle divine?

LE CALOYER.

L'ancien testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le nouveau testament ne fait pas naître

en vous les mêmes doutes & les mêmes ſcrupules que l'ancien.

L'HONNÊTE-HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais ſouffrez que je vous expoſe les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens Arméniens qui diſent qu'il n'eſt pas permis de manger du lièvre, avec des Grecs qui aſſurent que le St. Eſprit ne procède point du fils, avec des Neſtoriens qui nient que Marie ſoit mère de DIEU, avec quelques Latins qui ſe vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe penſent tout autrement que ceux d'Aſie & d'Afrique. Je ſais que dix ou douze ſectes en Europe s'anathématiſent les unes les autres ; les muſulmans qui m'entourent, regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens, que cependant ils tolèrent. Les Juifs ont également en exécration les chrétiens & les muſulmans ; les Guèbres les mépriſent tous ; & le peu qui reſte de Sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés : le brame ne peut ſouffrir ni ſabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni Juifs.

J'ai cent fois ſouhaité que JESUS-CHRIST, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces ſectes ſous ſes loix. Je me ſuis demandé pourquoi étant DIEU il n'a pas uſé des droits de la divinité ? pourquoi en venant nous délivrer du péché, il nous a laiſſé dans le péché ? pourquoi en venant éclairer tous les hommes, il a laiſſé preſque tous les hommes dans l'erreur ?

Je ſais que je ne ſuis rien ; je ſais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Etre des êtres ; mais il m'eſt permis comme à Job d'élever mes reſpectueuſes plaintes du ſein de ma misère.

Que voulez-vous que je penſe quand je vois deux généalogies de JESUS directement contraires l'une à

l'autre, & que ces généalogies, qui font fi différentes dans les noms & dans le nombre de fes ancêtres, ne font pourtant pas la fienne, mais celle de fon père Jofeph qui n'eft pas fon père ?

Je donne la torture à mon efprit pour comprendre comment un Dieu eft mort. Je lis les livres facrés & les profanes de ces tems-là ; un feul de ces livres facrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduifit des mages aux pieds de DIEU qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui femble devoir avoir été apperçu par la terre entière, & marqué dans les faftes de tous les états. Un évangélifte me dit qu'un roi nommé Hérode, à qui les Romains maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être roi des Juifs ; mais comment, & à qui, & fur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Eft-il poffible que ce roi qui n'avait pas perdu le fens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le maffacre un enfant obfcur ? Y a-t-il un exemple fur la terre d'une fureur fi abominable & fi infenfée ?

Je vois que les évangiles qui nous reftent fe contredifent prefque à chaque page. J'ouvre l'hiftoire de Jofeph, auteur prefque contemporain ; Jofeph parent de Mariamne facrifiée par Hérode, Jofeph ennemi naturel de ce prince ; il ne dit pas un mot de cette aventure ; il eft Juif, & il ne parle pas même de ce JESUS né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer, & de ce que je dois croire ! Je lis les écritures, & je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, fe foit jamais appellé DIEU, je vois même tout le contraire ; il dit que fon père eft plus grand que lui, que le père feul fait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots

de père & de fils ſe doivent-ils entendre chez un peuple, où par les fils de Bélial on voulait dire les méchans, & par les fils de DIEU on déſignait des hommes juſtes ? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS ; mais quel légiſlateur enſeigna jamais une mauvaiſe morale ? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'impoſture ne ſont-ils pas défendus ? le reſpect pour les parens, l'obéiſſance aux loix, la pratique de toutes les vertus expreſſément ordonnées ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU, atteſtés par l'univers. J'oſe dire avec cette naïveté douloureuſe qui craint de blaſphémer ; que des diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues avant le tems, &c. ne rempliſſent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit tranſporté par le diable ſur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui, j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poiſſons, par de l'argent mis en uſure, par un ſouper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux ; JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Eſt-ce ainſi que DIEU parle ?

Enfin, comment puis-je reconnaître DIEU dans un Juif de la populace, condamné au dernier ſupplice pour avoir mal parlé des magiſtrats à cette populace, & ſuant d'une ſueur de ſang, dans l'angoiſſe & dans la frayeur que lui inſpirait la mort ? Eſt-ce là Platon, eſt-ce là Socrate, ou Antonin, ou Epictète, ou Zaleucus, ou

Solon, ou Confucius ? Qui de tous ces ſages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la ſageſſe ? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées ?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de JESUS, vous avez dû ſentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en liſant : *Je ſuis venu apporter le glaive & non la paix : Je ſuis venu diviſer le fils & le père, la fille, la mère & les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont ſaiſi de douleur & d'effroi, & ſi je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accompliſſement dans les querelles qui ont diviſé les chrétiens dès les premiers tems, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de ſiècles, dans les aſſaſſinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié ſe ſont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre faire apporter à ſes pieds l'argent de ſes ſectateurs. Ananie & Saphire ont gardé quelque choſe pour eux du prix de leur champ ; ils ne l'ont pas dit ; & Pierre les punit en faiſant mourir ſubitement le mari & la femme. Hélas ! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui diſent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais ſa converſion. J'ai oſé penſer que ſi DIEU faiſait des miracles, ce ferait pour guérir les hommes, & non pour les tuer ; ce ferait pour les corriger, & non pour les perdre ; qu'il [illegible] un DIEU de miſéricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette hiſtoire, c'eſt que Pierre ayant fait mourir Ananie, & voyant venir Saphire ſa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas, Gardez-vous de réſerver pour vous quelques oboles ; ſi vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le ſort de votre mari : au contraire, il la fait tomber dans le

piége ; il me ſemble qu'il ſe réjouiſſe de frapper une ſeconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dreſſer les cheveux, & que je ne me ſuis conſolé que quand j'en ai vu l'impoſſibilité & le ridicule.

Puiſque vous me permettez de vous expliquer mes penſées, je continue, & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du chriſtianiſme dans l'hiſtoire de JESUS. Les quatre évangiles qui nous reſtent ſont en oppoſition ſur pluſieurs faits ; mais ils atteſtent uniformément que JESUS fut ſoumis à la loi de Moïſe, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. Tous ſes diſciples fréquentèrent la ſynagogue ; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente ; les chrétiens ne furent abſolument ſéparés des Juifs que long-tems après. Dans quel tems précis DIEU voulut-il donc qu'on ceſsât d'être Juif & qu'on fût chrétien ? Qui ne voit que le tems a tout fait, que tous les dogmes ſont venus les uns après les autres ?

Si JESUS avait voulu établir une égliſe chrétienne, n'en eût-il pas enſeigné les loix ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les ſept ſacremens dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit, je ſuis DIEU, engendré & non fait ; le St. Eſprit procède de mon père ſans être engendré ; j'ai deux volontés & une perſonne ; ma mère eſt mère de DIEU ? Au contraire, il dit à ſa mère, *femme qu'y a-t-il entre vous & moi* ? Il n'établit ni dogme, ni rit, ni hiérarchie ; ce n'eſt donc pas lui qui a fait ſa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens ſoutenir ces dogmes par des livres ſuppoſés ; ils imputent aux ſibilles des vers acroſtiches ſur le chriſtianiſme ; ils forgent des hiſtoires, des prodiges dont l'abſurdité eſt palpable. Telle eſt, par exemple, l'hiſtoire de la nouvelle ville de Jéruſalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues

de tour & de hauteur, qui se promenait sur l'horison pendant toute la nuit, & qui disparaissait au point du jour. Telle est la querelle de Pierre & de Simon le magicien devant Néron; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puériles on a forgés! que de faux martyrs, que de légendes ridicules! *Portenta Judaica rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de Luc sous le nom de bonne nouvelle, a-t-il eu le front de dire au chap. 21. que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées, sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles, sans qu'enfin JESUS vînt dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de JESUS venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres de Paul, est-il assez téméraire pour lui faire dire: *J'ai appris de* JESUS *que nous qui vivons nous sommes réservés pour son avénement: si-tôt que le signal aura été donné par la trompette, ceux qui sont morts en* JESUS *ressusciteront les premiers, puis nous autres qui sommes vivans, nous serons emportés avec eux dans l'air pour aller au-devant de* JESUS.

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie? Paul & les Juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de JESUS au son de la trompette? & où, s'il vous plaît, Paul avait-il appris de JESUS ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait servi de satellite & de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider saint Etienne? avait-il parlé à JESUS quand il fut ravi au troisième ciel? & qu'est-ce que ce troisième ciel? est-ce Mercure ou Mars? en vérité si on lisait avec atten-

tion, on ferait faifi d'horreur & de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais fi ce livre fait un tel effet fur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre ? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNÊTE-HOMME.

C'eft qu'on ne lifait pas. Eft-ce par la lecture qu'on perfuade à dix millions de payfans que trois font un, que DIEU eft dans un morceau de pâte, que cette pâte difparaît, & que c'eft DIEU lui-même qui eft fait fur le champ par un homme ? c'eft par la converfation, par la prédication, par les cabales ; c'eft en féduifant des femmes & des enfans, c'eft par des impoftures, par des récits miraculeux qu'on vient aifément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares, il était défendu de les communiquer aux catéchumènes ; on était initié fecrétement aux myftères des chrétiens comme à ceux de Cérès. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui perfuadaient que non-feulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien fupérieur à un empereur Romain.

Toute la terre alors était divifée en petites affociations égyptiennes, grecques, fyriennes, romaines, juives, &c. La fecte des chrétiens eut tous les avantages poffibles dans la populace. Il fuffifait de trois ou quatre têtes échauffées comme celle de Paul pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui fe mirent à fa tête. Prefque toutes les fectes fe font ainfi établies, excepté celle de Mahomet, la plus brillante de toutes, qui feule entre tant d'établiffemens humains, fembla être en naiffant fous la protection de DIEU, puifqu'elle ne dut fon exiftence qu'à des victoires.

Encore la religion mufulmane eft-elle après douze

cents ans ce qu'elle fut ſous ſon fondateur : on n'y a rien changé. Les loix écrites par Mahomet lui-même ſubſiſtent dans toute leur intégrité. Son alcoran eſt autant reſpecté en Perſe qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes ; on l'obſerve partout à la lettre, on n'eſt diviſé que ſur le droit de ſucceſſion entre Aly & Omar. Le chriſtianiſme au contraire eſt différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne ſavait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut Juif dans l'obſervance de tous les rites juifs, circoncis, ſacrifiant ſuivant la loi moſaïque, mangeant l'agneau paſcal avec des laitues, s'abſtenant de manger du porc, de l'ixion & du grifon, comme auſſi du liévre, parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu, ſelon la loi moſaïque. Vous autres au contraire, vous oſez croire que le liévre a le pied fendu, & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment, vous faites rôtir un ixion & un grifon quand vous en trouvez, vous n'êtes point circoncis, vous ne ſacrifiez point, aucune de vos fêtes ne fut inſtitué par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui ?

LE CALOYER.

J'avoue que je ſerais un impoſteur bien effronté ſi j'oſais vous ſoutenir que le chriſtianiſme d'aujourd'hui reſſemble à celui des premiers ſiècles, & celui de ces premiers ſiècles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez auſſi que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNÊTE-HOMME.

DIEU varier ! DIEU changer ! cette idée me paraît un blaſphême. Quoi ! le ſoleil de DIEU eſt toujours le même, & ſa religion ſerait une ſuite de viciſſitudes ! quoi vous la feriez reſſembler à ces gouvernemens miſérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux &

contradictoires ? il aurait donné un édit à Adam, un autre à Seth, un troisième à Noé, un quatrième à Abraham, un cinquième à Moïse, un sixième à JESUS, & de nouveaux édits encore à chaque concile; & tout aurait changé depuis la défense de manger du fruit de l'arbre de science du bien & du mal, jusqu'a la bulle *Unigenitus* du jésuite le Tellier! croyez-moi, tremblez d'outrager DIEU en l'accusant de tant d'inconstance, de faiblesse, de contradiction, de ridicule & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de DIEU, puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNÊTE-HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale. Mais que les chrétiens l'ont corrompue! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, & gravée au cœur de tous les hommes.

Si JESUS a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même*, la loi des chrétiens a été, *déteste ton prochain comme toi-même*. Athanasiens, persécutez les eusébiens, & soyez persécutés; cyrilliens, écrasez les enfans des nestoriens contre les murs; guelfes & gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années pour savoir si JESUS a ordonné au prétendu successeur de Simon Barjone, de détrôner les empereurs & les rois, & si Constantin a cédé l'empire au pape Silvestre. Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en DIEU à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris si on laisse le ciboire ouvert. Poltrot,

Baltazard Gerard, Jacques Clément, Châtel, Guignard, Ravaillac, aiguiſez vos ſacrés poignards, chargez vos ſaints piſtolets; Europe, nage dans le ſang, tandis que le vicaire de DIEU Alexandre VI ſouillé de meurtres & d'empoiſonnemens, dort dans les bras de ſa fille Lucrèce, que Léon X nage dans les plaiſirs, que Paul III enrichit ſon bâtard des dépouilles des nations, que Jules III fait ſon porte-ſinge cardinal, (dignité plus convenable encore au ſinge qu'au porteur,) tandis que, Pie IV fait étrangler le cardinal Caraffe, que Pie V fait gémir les Romains ſous les rapines de ſon bâtard Buon-Compagno, que Clément VIII donne le fouet au grand Henri IV ſur les feſſes des cardinaux d'Oſſat & du Perron. Mêlez partout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages: & puis envoyez frères Trigaut & frère Bouvet prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

### LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité contre laquelle on ſe débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez auſſi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigriſſent, & que les bonnes loix ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes loix des miracles qui ſont la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

### L'HONNÊTE-HOMME.

Des miracles? juſte ciel! & quelle religion n'a pas ſes miracles? tout eſt prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodotes & les Tite-Lives, par cent auteurs reſpectés des nations, & vous croyez à des aventures de la Paleſtine, racontées, dit-on, par Jean & par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs & les

Romains, dans des livres faits ſans doute long-tems après la deſtruction de Jéruſalem, comme il eſt prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page? Par exemple, il eſt dit dans l'évangile de St. Matthieu que le ſang de Zacharie fils de Barac, maſſacré entre le temple & l'autel, retombera ſur les Juifs. Or on voit dans l'hiſtoire de Flavien Joſeph que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple & l'autel pendant le ſiége de Jéruſalem par Titus. Donc cet évangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les Juifs? Quoi? Il aurait reſſuſcité des morts, & il n'en eû recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier ſupplice? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître ſa divinité. Songez-vous bien ce que c'eſt que d'accuſer DIEU de s'être fait homme inutilement, & d'avoir reſſuſcité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre eſclaves, & des miracles de JESUS, pour faire mourir JESUS en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, & une fureur bien criminelle à l'enſeigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne ſoient fondées; & je ſens que vous raiſonnez de bonne foi; mais enfin convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÊTE-HOMME.

Sans doute; l'ame demande cette nourriture: mais pourquoi la changer en poiſon? pourquoi étouffer la ſimple vérité dans un amas d'indignes menſonges? pourquoi ſoutenir ces menſonges par le fer & par les flammes? Quelle horreur infernale! Ah, ſi votre religion était de DIEU, la ſoutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il beſoin de dire: crois, ou je te

te tue? La religion entre l'homme & DIEU eſt l'adoration & la vertu, c'eſt entre le prince & les ſujets une affaire de police; ce n'eſt que trop ſouvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons DIEU ſincérement, ſimplement, & ne trompons perſonne. Oui, il faut une religion, mais il la faut pure, raiſonnable, univerſelle, elle doit être comme le ſoleil qui eſt pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite province privilégiée. Il eſt abſurde, odieux, abominable d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeux, & qu'il plonge preſque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers: il n'y a donc qu'une religion. Et quelle eſt-elle? vous le ſavez, c'eſt d'adorer DIEU & d'être juſte.

LE CALOYÉR.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'eſt établie?

L'HONNÊTE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte ſe fait ſuivre par quelques perſonnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente, le fanatiſme commence, la fourberie achève. Un homme puiſſant vient, il voit une foule qui s'eſt mis une ſelle ſur le dos & un mords à la bouche, il monte ſur elle & la conduit. Quand une fois la religion nouvelle eſt reçue dans l'état, le gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle s'eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecrètes; on les défend. Les premiers apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les diables: on défend les diables. Les apôtres ſe faiſaient apporter l'argent des proſélytes: celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent, eſt puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; & ſur ce prétexte ils bravaient les loix. Le gouvernement maintient que ſuivre les loix c'eſt obéir à DIEU.

Enfin la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÉTE-HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paiſiblement le créateur de tous les mondes, le DIEU de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la juſtice ?

LE CALOYER.

Non, vous riſqueriez trop, l'Europe eſt diviſée en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNÊTE-HOMME.

Des factions quand il s'agit de la vérité univerſelle, quand il s'agit de DIEU.

LE CALOYER.

Tel eſt le malheur des hommes. On eſt obligé de faire comme eux, ou de les fuir : je vous demande la préférence pour l'égliſe grecque.

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle eſt eſclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous ſoumettre à l'égliſe romaine ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche ſimoniaque, qui achète ſa honteuſe dignité d'un grand-viſir, ni d'un prêtre qui s'eſt cru pendant ſept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le ſuis, de vous propoſer la religion proteſtante.

L'HONNÊTE-HOMME.

C'eſt peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, ſi j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment ? pouvez-vous ſuppoſer que St. Pierre ne ſoit pas plus ancien que Luther, Zuingle, Œcolampade, Calvin, & les réformateurs d'Angleterre, de Dannemarck, Suède, &c. ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Il me ſemble que la religion proteſtante n'eſt inventée ni par Luther, ni par Zuingle; il me ſemble qu'elle ſe rapproche plus de ſa ſource que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui ſe trouve expreſſément dans l'évangile des chrétiens, tandis que les Romains ont chargé le culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le légiſlateur des chrétiens n'inſtitua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquiſition pour ſoutenir ſes loix, ne maintint point ſon autorité par le fer des bourreaux. Les proteſtans réprouvent toutes ces nouveautés ſcandaleuſes & funeſtes ; ils ſont partout

ſoumis aux magiſtrats, & l'égliſe romaine lutte depuis huit cents ans contre les magiſtrats. Si les proteſtans ſe trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conſéquences ; & puiſqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il ſemble que vous choiſiſſiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix ſelon les règles de la prudence humaine ; mais ce n'eſt point aux hommes que je dois m'adreſſer, c'eſt à DIEU ſeul ; il parle à tous les cœurs, nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conſcience qu'il a donnée à tous les hommes eſt leur loi univerſelle. Les hommes ſentent d'un pole à l'autre qu'on doit être juſte, honorer ſon père & ſa mère, aider ſes ſemblables, tenir ſes promeſſes ; ces loix ſont de DIEU, les ſimagrées ſont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens ; DIEU permet les uns & les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenſer, pourvu que cette adoration ne ſoit ni ſuperſtitieuſe envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'eſt-ce pas en effet offenſer DIEU, que de penſer qu'il choiſiſſe une petite nation chargée de crimes pour ſa favorite, afin de damner toutes les autres ? que l'aſſaſſin d'Urie ſoit ſon bien-aimé, & que le pieux Antonin lui ſoit en horreur ? n'eſt-ce pas la plus grande abſurdité de penſer que l'Etre ſuprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du liévre, ou un turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui

ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est-là ce qui est horrible. Les anciens Parsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer : cet enfer est sur la terre, & ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous; & graces au ciel, je vous ai dit que les Turcs sous qui je vis en paix ne persécutent personne.

L'HONNÊTE-HOMME.

Ah! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs!

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches & de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfaisance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les cœurs. Mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Eternel, & que l'ânesse de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNÊTE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête-homme.

LE CALOYER.

Je fers DIEU felon l'ufage de mon couvent.

L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi felon ma confcience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes & les talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je fuis, je penfe comme vous.

L'HONNÊTE-HOMME.

Mon Dieu, béniffez ce bon caloyer.

LE CALOYER.

Mon Dieu, béniffez cet honnête-homme.

# DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR.

Par Mr. l'Abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'exiſtence de Dieu?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du ſoleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je vois des effets admirables. DIEU me garde de reſſembler à ce fou qui diſait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maiſon ne prouve point un architecte, & qu'on ne pouvait démontrer l'exiſtence de DIEU que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle eſt votre religion?

L'ADORATEUR.

C'eſt non-ſeulement celle de *Socrate* qui ſe moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les phariſiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites, qui possèdent trois cents lieues de pays en long & en large au Paraguai ? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins à qui JESUS a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la messe ?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que JESUS n'a jamais dit la messe, & qu'il mangeait gras le vendredi & même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple & naturelle de JESUS, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs & contre les superstitions ; mais on lui impute des choses qu'un sage n'a pu ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de Mars sur un figuier, & le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer

l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un ſage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un ſage ne ſe transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un ſage n'eſt pas tranſporté par le diable. Un ſage quand il dit que DIEU eſt ſon père, entend ſans doute que DIEU eſt le père de tous les hommes. Le ſens dans lequel on a voulu l'entendre, eſt impie & blaſphématoire.

Il paraît que les paroles & les actions de ce ſage ont été très-mal recueillies, que parmi pluſieurs hiſtoires de ſa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choiſi-les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des ſots. Chaque écrivain ſe piquait de rendre cette hiſtoire merveilleuſe, chaque petite ſociété chrétienne avait ſon évangile particulier. C'eſt la raiſon démonſtrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent preſque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaiſante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle; voilà une plaiſante ſageſſe que des folies qui ſe combattent.

Il eſt donc démontré que des fanatiques ont ſéduit d'abord des hommes ſimples, qui en ont enſuite ſéduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri ſur les premiers. L'hiſtoire véritable de JESUS n'était probablement que celle d'un homme juſte qui avait repris les vices des phariſiens & que les phariſiens firent mourir. On en fit enſuite un prophête, & au bout de trois cents ans on en fit un Dieu, voilà la marche de l'eſprit humain.

Il eſt reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuſes pour ſoutenir leur ſecte naiſſante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fauſſes prédictions, de fauſſes hiſtoires, de faux miracles. Le fanatiſme s'étendit de tous côtés; & enfin dès qu'il a été

dominant, il n'a ſoutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'impoſture & par la démence. Chaque ſiècle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrétiens lui eſt toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que ſon royaume n'eſt pas de ce monde, ceux qui prétendent être les ſucceſſeurs de ſes premiers diſciples, ont été autant qu'ils l'ont pu les tyrans du monde, & ont marché ſur la tête des rois. Si JESUS a vécu pauvre, ſes étrangers ſucceſſeurs ont ravi nos biens & le prix de nos ſueurs.

Conſidérez les fêtes que JESUS obſerva, elles étaient toutes juives, & nous faiſons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non, & nous lui donnons deux natures. JESUS a-t-il dit que Marie était mère de Dieu? non, & nous la faiſons mère de Dieu. JESUS a-t-il dit qu'il était trin & conſubſtantiel? non, & nous l'avons fait conſubſtantiel & trin. Montrez-moi un ſeul rit que vous ayez obſervé préciſément comme lui; dites-moi un ſeul de vos dogmes qui ſoit préciſément le ſien, je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, monſieur, en parlant ainſi vous n'êtes pas chrétien?

L'ADORATEUR.

Je ſuis chrétien comme l'était JESUS, dont on a changé la doctrine céleſte en doctrine infernale. S'il s'eſt contenté d'être juſte, on en a fait un inſenſé, qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux au grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que penſez-vous de Paul meurtrier d'Etienne, perſécuteur des premiers Galiléens, depuis Galiléen lui-

même & perſécuté ? pourquoi rompit-il avec Gamaliel ſon maître ? eſt-ce, comme le diſent quelques Juifs, parce que Gamaliel lui refuſa ſa fille en mariage ? parce qu'il avait les jambes torſes, la tête chauve & les ſourcils joints, ainſi qu'il eſt rapporté dans les actes de ſainte Técle ſa favorite ? a-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a miſes ſous ſon nom ?

## L'ADORATEUR.

Il eſt aſſez reconnu que Paul n'eſt point l'auteur de l'épître aux Hébreux, dans laquelle il eſt dit: *Jeſus eſt autant élevé au-deſſus des anges que le nom qu'il a reçu eſt plus excellent que le leur.*

Et dans un autre endroit, il eſt dit *que* DIEU *l'a rendu pour quelque tems inférieur aux anges.*

Et dans ſes autres épîtres, il parle preſque toujours de JESUS comme d'un ſimple homme chéri de DIEU, élevé en gloire.

Tantôt il dit *que les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiſer, pourvu qu'elles aient la tête couverte, car une femme ſans voile déshonore ſa tête.*

Tantôt il dit *que les femmes ne doivent point parler dans l'égliſe.*

Il ſe brouille avec Pierre, parce que *Pierre ne judaïſe pas avec les étrangers, & qu'enſuite Pierre judaïſe avec les Juifs.* Mais ce même Paul va judaïſer lui-même pendant huit jours dans le temple de Jéruſalem, & y amène des étrangers pour faire croire aux Juifs qu'il n'eſt pas chrétien. Il eſt accuſé d'avoir ſouillé le temple, le grand-prêtre lui donne un ſoufflet, il eſt traduit devant le tribun Romain. Que fait-il pour ſe tirer d'affaire ? il fait deux menſonges impudens au tribun & au ſanhédrin; il leur dit, je ſuis phariſien & fils de phariſien, quand il était chrétien; il leur dit, *on me perſécute, parce que je crois à la réſurrection des morts.* Il n'en avait point

été queſtion; & par ce menſonge trop aiſé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre enſemble & diviſer les juges du ſanhédrin, dont la moitié croyait la réſurrection & l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous avoue, un ſingulier apôtre; c'eſt pourtant le même homme qui oſe dire *qu'il a été ravi au troiſième ciel, & qu'il y a entendu des paroles qu'il n'eſt pas permis de rapporter.*

Le voyage d'Aſtolphe dans la lune eſt plus vraiſemblable, puiſque le chemin eſt plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquelles il écrit qu'il a été ravi au troiſième ciel? C'eſt pour établir ſon autorité parmi eux, c'eſt pour ſatisfaire ſon ambition d'être chef de parti, c'eſt pour donner du poids à ces paroles inſolentes & tyranniques, *ſi je viens encore une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché, ni à tous les autres.*

Il eſt aiſé de voir dans le galimatias de Paul qu'il conſerve toujours ſon premier eſprit perſécuteur; eſprit affreux qui n'a fait que trop de proſélites. Je ſais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'eſt la paſſion des hommes de vouloir s'élever au-deſſus de ſes ſemblables, & de vouloir les opprimer. C'eſt la paſſion des tyrans, Quoi! Paul Juif, faiſeur de tentes, tu oſes écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'ont pas péché! Néron, Attila, le pape Alexandre VI ont-ils jamais proféré de ſi abominables paroles? ſi Paul écrivit ainſi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des fauſſaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'eſt ainſi que la plupart des ſectes populaires commencent. Un impoſteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les impoſteurs qui lui ſuccèdent, habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop raiſon ; mais après m'avoir dit ce que vous penſez de ce fanatique, moitié juif, moitié chrétien, nommé Paul, que penſez-vous des anciens juifs ?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens ſenſés de toutes les nations en penſent, & ce que les Juifs raiſonnables en penſent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le DIEU de toute la nature ait abandonné & proſcrit le reſte des hommes pour ſe faire roi d'une miſérable petite nation ? vous ne croyez pas qu'un ſerpent ait parlé à une femme ? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaiſſance du bien & du mal ? que DIEU ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en préſenter, pour leur faire connaître ce bien & ce mal, connaiſſance abſolument néceſſaire à l'eſpèce humaine ? vous ne croyez pas qu'il ait conduit ſon peuple chéri dans des déſerts, & qu'il ait été obligé de leur conſerver pendant quarante ans leurs vieilles ſandales & leurs vieilles robes ? vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de Pharaon, pour faire paſſer la mer à pied ſec à ſes enfans chéris en larrons & en lâches, & pour les tirer miſérablement de l'Egypte, au-lieu de leur donner cette fertile Egypte ?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à ſon peuple de maſſacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple preſque toujours eſclave des nations ? vous ne croyez pas que l'âneſſe de Balaam ait parlé ? vous ne croyez pas que Samſon ait attaché enſemble trois cents

renards par la queue ? vous ne croyez pas que les habitans de Sodome aient voulu violer deux anges ? vous ne croyez pas. . . . . . . ?

L'ADORATEUR.

Non ſans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'eſprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainſi que toutes les autres nations, mais des fables beaucoup plus ſottes, plus abſurdes, parce qu'ils étaient les plus groſſiers des Aſiatiques, comme les Thébains étaient les plus groſſiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était abſurde & abominable. Mais enfin JESUS que vous aimez, était Juif ; il accomplit toujours la loi juive, il en obſerva toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'eſt encore une fois une grande contradiction, qu'il ait été Juif & que ſes diſciples ne le ſoient pas. Je n'adopte de lui que ſa morale quand elle ne ſe contredit point. Je ne peux ſouffrir qu'on lui faſſe dire ; *je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive :* ces paroles ſont affreuſes. Un homme ſage encore un coup n'a pu dire que le royaume des cieux eſt ſemblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par l'uſure ; ces paroles ſont ridicules. J'adopte cette ſentence, *aimez* DIEU *& votre prochain*, c'eſt la loi éternelle de tous les hommes, c'eſt la mienne, c'eſt ainſi que je ſuis ami de JESUS, c'eſt ainſi que je ſuis chrétien. S'il a été un adorateur de DIEU, ennemi des mauvais prêtres, perſécuté par des fripons, je m'unis à lui, je ſuis ſon frère.

## LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que JESUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JESUS.

## L'ADORATEUR.

Eh bien donc je ſuis de la religion de tous les hommes, de celle de Socrate, de Platon, d'Ariſtide, de Ciceron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, d'Epictète, de JESUS.

Je dirai avec Epictète, *c'eſt* DIEU *qui m'a créé,* DIEU *eſt au-dedans de moi, je le porte partout, pourquoi le ſouillerai-je par des penſées obſcènes, par des actions baſſes, par d'infames deſirs? je réunis en moi des qualités dont chacune m'impoſe un devoir; homme; citoyen du monde, enfant de* DIEU, *frère de tous les hommes, fils, mari, père, tous ces noms me diſent, n'en déshonore aucun.*

*Mon devoir eſt de louer* DIEU *de tout, de le remercier de tout, de ne ceſſer de le bénir qu'en ceſſant de vivre.*

Cent maximes de cette eſpèce valent bien le ſermon de la montagne, & cette belle maxime, *bienheureux les pauvres d'eſprit.* Enfin j'adorerai DIEU & non les fourberies des hommes. Je ſervirai DIEU & non un concile de Calcédoine ou un concile *in trullo.* Je déteſterai l'infame ſuperſtition, & je ſerai ſincérement attaché à la vraie religion juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

# L' A, B, C,

## OU

## *DIALOGUES ENTRE* A, B, C,

Traduits de l'anglais par M. HUET.

### PREMIER DIALOGUE

*Sur* HOBBES, GROTIUS, & MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lu Grotius, Hobbes & Montesquieu : que pensez-vous de ces trois hommes célèbres ?

B.

Grotius m'a souvent ennuyé ; mais il est très-savant ; il semble aimer la raison & la vertu ; mais la raison & la vertu touchent peu quand elles ennuient : il me paraît de plus qu'il est quelquefois un très-mauvais raisonneur : Montesquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. Hobbes est bien dur ainsi que son style ; mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité. En un mot, Grotius est un franc pédant, Hobbes un triste philosophe, & Montesquieu un bel esprit humain.

C.

Je ſuis aſſez de cet avis. La vie eſt trop courte, & on a trop de choſes à faire pour apprendre de Grotius, que ſelon Tertullien *la cruauté, la fraude & l'injuſtice ſont les compagnes de la guerre.* Que Carnéade *défendait le faux comme le vrai*, qu'Horace a dit dans une ſatyre, *la nature ne peut diſcerner le juſte de l'injuſte;* (*a*) Que ſelon Plutarque *les enfans ont de la compaſſion;* Que *Chriſippe* a dit, *l'origine du droit eſt dans Jupiter.* Que ſi l'on en croit Florentin, *la nature a mis entre les hommes une eſpèce de parenté.* Que *Carnéade* a dit, *que l'utilité eſt la mère de la juſtice.*

(*a*) N. B. *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum.*

Ce cruel vers ſe trouve dans la troiſième ſatyre. *Horace* veut prouver contre les ſtoïciens, que tous les délits ne ſont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine ſoit proportionnée à la faute.

*Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.*

C'eſt la raiſon, la loi naturelle qui enſeigne cette juſtice; la nature connaît donc le juſte & l'injuſte. Il eſt bien évident que la nature enſeigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger ſon enfant que de le tuer; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil, qu'il eſt plus juſte de ſecourir ſon père que de le laiſſer dévorer par une bête féroce, & plus juſte de remplir ſa promeſſe que de la violer.

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemples, *nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum*, la nature ne peut diſcerner le juſte de l'injuſte; il y a, dis-je, un autre vers qui ſemble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injuſti fateare neceſſe eſt.*

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injuſtice.

La nature avait donc diſcerné le juſte & l'injuſte avant qu'il y eût des loix. Pourquoi ſerait-il d'un autre avis que *Ciceron*, & que tous les moraliſtes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens; qui ſe moque des pauvres vieilles, d'accord; qui flatte plus lâchement *Octave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obſcurs, il eſt vrai; qu'il change ſouvent d'opinion,

J'avoue que Grotius me fait grand plaiſir quand il dit dès ſon premier chapitre du premier livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je penſe avec lui qu'*Alexandre* & *Ariſtote* ne ſont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du ſabbat à ne rien faire. De braves théologiens ſe ſont élevés contre lui avec leur abſurdité ordinaire; mais moi, qui, DIEU merci, ne ſuis point théologien, je trouve Grotius un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne ſait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enſeigné la circonciſion aux autres peuples. Il eſt aſſez reconnu aujourd'hui, que la petite horde judaïque avait pris toutes ſes ridicules coutumes, des peuples puiſſans dont elle était environnée; mais que fait la circonciſion au droit de la guerre & de la paix.

A.

Vous avez raiſon, les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur a payée. Citer les penſées des vieux auteurs qui ont dit

j'en ſuis fâché; mais je ſoupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura poteſt juſto ſecernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le ſens des mots *&* plus honnête comme plus grammatical, *& natura poteſt &c.*

Si la nature ne diſcernait pas le juſte & l'injuſte, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions, les ſtoïciens ſembleraient avoir raiſon de ſoutenir que tous les délits contre la ſociété ſont égaux. Ce qui eſt fort étrange, c'eſt que *St. Jacques* ſemble tomber dans l'excès des ſtoïciens, en diſant dans ſon épître: *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, eſt coupable de l'avoir violée en tout.* St. Auguſtin, dans une lettre à *St. Jerôme*, relance un peu l'apôtre *St. Jacques*, & enſuite il l'excuſe, en diſant que le coupable d'une tranſgreſſion eſt coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Auguſtin*! comment un homme qui s'eſt enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuſes perpétuellement des mots, O ſophiſte Africain! *Horace* avait l'eſprit plus juſte & plus fin que toi.

le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe très-groſſiérement dans ſon livre de *la vérité du chriſtianiſme* en copiant les auteurs chrétiens, qui ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs avaient enſeigné le monde; tandis que la petite nation juive n'avait jamais elle-même eu cette prétention inſolente, tandis que renfermée dans les rochers de la Paleſtine, & dans ſon ignorance, elle n'avait pas ſeulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ſes voiſins admettaient.

C'eſt ainſi qu'il prouve le chriſtianiſme, par Hiſtape & par les ſibilles; & l'aventure de la baleine qui avala Jonas, par un paſſage de Licofron. Le pédantiſme & la juſteſſe de l'eſprit ſont incompatibles.

A.

Monteſquieu n'eſt pas pédant: que penſez-vous de ſon *Eſprit des Loix*?

B.

Il m'a fait un grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres Perſannes*: le chap. XXVII. du liv. XIX. eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de Paul Véronèſe, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de coſtume. Celui de l'inquiſition & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de Calot. Partout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finance odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules; ainſi tout ce qui n'eſt ni moine, ni financier, ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, & ſurtout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrinthe ſans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier qu'un homme qui écrit ſur les loix, diſe dans ſa préface,

*qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage ;* & il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt Michel Montaigne légiſlateur ; auſſi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en contiennent que deux. Il ſemble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec ſon lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorſqu'après avoir cité les loix grecques & romaines, il parle ſérieuſement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formoſe, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop ſouvent le faux avec le vrai, en phyſique, en morale, en hiſtoire ; il vous dit d'après Puffendorf, que du tems du roi Charles IX, il y avait vingt millions d'hommes en France. (*a*) Puffendorf parlait fort au haſard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour ſoupçonner ſeulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naiſſances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alſace, ni la Franche-Comté, ni le Rouſſillon, ni l'Artois, ni le Cambréſis, ni une partie de la Flandre ; & aujourd'hui qu'elle poſsède toutes ces provinces, il eſt prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur aſſure, ſur la foi de Chardin, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus, qui ſoit navigable en Perſe. Chardin n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I. vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume ;* mais ſans compter l'Euphrate, le Tigre, & l'Indus, toutes les provinces

(*a*) NB. On va même juſqu'à ſuppoſer vingt-neuf millions.

frontières font arrofées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; le Zinde-rud traverfe Ifpahan, l'Agi fe joint au Kur, &c. Et puis quel rapport l'*Efprit des loix* peut-il avoir avec les fleuves de la Perfe?

Les raifons qu'il apporte de l'établiffement des grands empires en Afie, & de la multitude des petites puiffances en Europe, femblent auffi fauffes que ce qu'il dit des rivières de la Perfe. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu fubfifter* : la puiffance romaine y a pourtant fubfifté plus de cinq cents ans; & *la caufe*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires*, *c'eft qu'il y a de grandes plaines*. Il n'a pas fongé que la Perfe eft entrecoupée de montagnes; il ne s'eft pas fouvenu du Caucafe, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raifons des chofes qui n'exiftent point, ni en donner de fauffes, des chofes qui exiftent.

Sa prétendue influence des climats fur la religion eft prife de Chardin, & n'en eft pas plus vraie; la religion mahométane née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Afie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Mifie, de l'Afrique feptentrionale, de la Servie, de la Bofnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce; elle a régné en Efpagne, & il s'en eft fallu bien peu, qu'elle ne foit allée jufqu'à Rome. La religion chrétienne eft née dans le terrain pierreux de Jérufalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon eft prefque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne fe nourrit que de cochons, comme dans la Weftphalie : on ne finirait pas fi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eft encore révoltant pour un lecteur un peu

inſtruit ; c'eſt que preſque partout les citations ſont fauſſes ; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que dans le teſtament attribué au cardinal de Richelieu, il eſt dit, (*a*) *que ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en ſervir, tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable teſtament fauſſement attribué au cardinal de Richelieu, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV. « On peut dire hardiment que » de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle qui » eſt la plus aiſée en ſes affaires eſt préférable à l'autre, » étant certain qu'il faut qu'un pauvre magiſtrat ait » l'ame d'une trempe bien forte, ſi elle ne ſe laiſſe » quelquefois amollir par la conſidération de ſes inté- » rêts. Auſſi l'expérience nous apprend que les riches » ſont moins ſujets à concuſſion que les autres, & que » la pauvreté contraint un pauvre officier à être fort » ſoigneux du revenu du ſac. »

Monteſquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs Grecs que les Français. Il leur fait ſouvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs, (*b*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'oſe dire.* Il n'héſite pas à prendre Plutarque même pour ſon garant : il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler pluſieurs interlocuteurs ; il y a un Protogène qui déclame contre les femmes ; mais Daphneus prend leur parti ; Plutarque décide pour Daphneus : il fait un trés-bel éloge de l'amour céleſte & de l'amour conjugal ; il

(*a*) Livre III. chap. VI, (*b*) Livre VII. chap. X.

finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, & celle d'Eponime femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des piéces de théatre.

Enfin, il est clair que Montesquieu dans l'*Esprit des loix*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque refute pour une loi que Plutarque recommande.

(*a*) *Les cadis ont soutenu que le grand seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment lorsqu'il borne par là son autorité.*

Ricaut cité en cet endroit, dit seulement, pag. 18 de l'édition d'Amsterdam de 1671 : *Il y a même de ces gens-là qui soutiennent que le grand seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité.*

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut que pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand Turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conscience : il se peut que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit, qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles, ni aux hérétiques; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

(*a*) Livre III chàp. IX.

L'auteur de l'*Esprit des loix* donne cette prétendue decision des cadis, comme une preuve du despotisme du sultan : il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux loix, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des loix. Nous sommes voisins des Turcs, nous ne les connaissons pas. Le comte de Marsigli, qui a vécu si longtems au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais Sale en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux ; & les conclusions que l'on en tire tous les jours contr'eux, sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des loix citer que des loix reconnues.

(*a*) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs.* Je ne sais pas ce que Montesquieu entend par bas commerce ; mais je sais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, & que le père du démagogue Démosthène était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

*J'ai oui souvent déplorer*, dit-il, (*b*) *l'aveuglement du conseil de* François I, *qui rebuta* Christophe Colomb *qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que François I n'était pas né lorsque Colomb découvrit les isles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un*

(*a*) Livre IV. chap. VIII. (*b*) Livre IV. chap XIX.

*décret pareil*, dit-il, (*a*) *ferait femblable à celui que feraient les états de Hollande, s'ils défendaient la confommation de la cannelle.* Il ne fonge pas que les Efpagnols n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très-raifonnable en Efpagne, eût été très-ridicule en Hollande.

(*b*) *Si un roi donnait fa voix dans les jugemens criminels, il perdrait le plus bel attribut de fa fouveraineté, qui eft celui de faire grace. Il ferait infenfé qu'il fît & défît fes jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne faurait fi un homme ferait abfous, ou s'il recevrait fa grace.*

Tout cela eft évidemment erroné. Qui empêcherait le fouverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges? comment eft-on en contradiction avec foi-même en jugeant felon la loi, & en pardonnant felon fa clémence? En quoi les idées feraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grace après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'Alençon, pair de France, en 1457, le parlement confulté par le roi pour favoir s'il avait le droit d'affifter au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par fes regiftres que non-feulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était néceffaire qu'ils y affiftaffent en qualité de premiers pairs.

Cet ufage s'eft confervé en Angleterre. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place dans ces occafions un grand ftuard qui les repréfente. L'empereur peut affifter au jugement d'un prince de l'Empire. Il eft beaucoup mieux fans doute qu'un fouverain n'affifte point aux

(*a*) Livre IV. chap. XIX. (*b*) Livre VI. chap. V.

jugemens criminels. Les hommes ſont trop faibles & trop lâches ; l'haleine ſeule du prince ferait trop pencher la balance.

(*a*) *Les Anglais pour favoriſer leur liberté, ont ôté toutes les puiſſances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire eſt d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puiſſance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que ſapper la puiſſance eccléſiaſtique qui doit être une ſociété priante, édifiante, exhortante, & non pas puiſſante.

*Le dépôt des loix ne peut être dans les mains de la nobleſſe. L'ignorance naturelle à la nobleſſe, ſon inattention, ſon mépris pour le gouvernement civil exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.*

Cependant le dépôt des loix de l'Empire eſt à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes. Ce dépôt eſt en Angleterre dans la chambre haute ; en Suède dans le ſénat compoſé de nobles ; & en dernier lieu l'impératrice Catherine II, dans ſon nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au ſénat compoſé des grands de l'Empire.

Ne faut-il pas diſtinguer entre les loix politiques & les loix de la juſtice diſtributive ? Les loix politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'état ? Les loix du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont beſoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer ; & quand elles ſont mauvaiſes, comme il arrive fort ſouvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puiſſance ſuprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*b*) Tunquin tous

(*a*) Livre II. chap. IV. (*b*) Livre XV. ch. XVIII.

les magiſtrats, & les principaux officiers militaires ſont eunuques, & que chez les lamas (*a*) la loi permet aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Quand ces fables ſeraient vraies, qu'en réſulterait-il ? nos magiſtrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatrièmes, ou en cinquièmes, auprès de meſdames les conſeillères ?

Pourquoi perdre ſon tems à ſe tromper ſur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Eſiongaber en Afrique, & ſur les chimériques voyages depuis la mer Rouge juſqu'à celle de Bayonne, & ſur les richeſſes encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digreſſions erronées, & l'*Eſprit des loix ?*

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la juriſprudence de l'ancien code romain, par quelles loix Charlemagne gouverna ſon empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleverſa; par quel art & par quelle audace Grégoire VII & ſes ſucceſſeurs écraſèrent les loix des royaumes, & des grands fiefs ſous l'anneau du pécheur, & par quelles ſecouſſes on eſt parvenu à détruire la légiſlation papale; j'eſpérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la juſtice preſque partout depuis les Othons, & celle des tribunaux appellés *parlemens* ou *audiences*, ou *ban du roi*, ou *échiquier ;* je deſirais de connaître l'hiſtoire des loix ſous leſquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvellées; je n'ai malheureuſement rencontré ſouvent que de l'eſprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raiſon les Gaulois aſſervis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre ſous les loix romaines quand ils furent de nouveau ſubjugués & dépouillés par une horde de Francs ? Quelles furent

(*a*) Livre XVI. chap. V.

bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eût-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne ? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par Charlemagne en Westphalie, tribunal de sang appellé le *conseil Veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat. Quoi ! Montesquieu me parle des loix de Bantam, & il ne connaît pas les loix de Charlemagne, & il le prend pour un bon législateur.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe ; le fil est cassé presque à chaque article ; j'ai été trompé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des loix ; il sautille plus qu'il ne marche ; il amuse plus qu'il n'éclaire ; il satyrise quelquefois plus qu'il ne juge ; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux, est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes qui méritent les remerciemens du genre humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au-lieu que la plupart des écrivains de son pays, à commencer par le grand Bossuet, ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres : il présente à la

nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre ; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encore combien je suis affligé qu'un livre qui pouvait être si utile, soit fondé sur une distinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *est le principe des républiques*, *l'honneur l'est des monarchies*. On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul ; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol.

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien voir lui-même sans y penser ; *la nature de l'honneur*, dit-il au chap. VII du liv. III, *est de demander des préférences, des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la chose même, on demandait dans la république romaine, la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe ; ce sont-là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux ; c'est la division des gouvernemens en républicain, en monarchique & en despotique.

Il a plu à nos auteurs, (je ne sais trop pourquoi) d'appeller *despotiques* les souverains de l'Asie & de l'Afrique : on entendait autrefois par despote un petit prince d'Europe vassal du Turc & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné, gouvernant d'autres esclaves. Ce mot despote, dans son origine avait signifié chez les

Grecs, *maître de maiſon*, *père de famille.* Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand Turc, au pape, à l'empereur de la Chine. Monteſquieu, au commencement du ſecond livre, définit ainſi le gouvernement deſpotique. *Un ſeul homme ſans loi & ſans règle certaine, faiſant tout par ſa volonté & par ſon caprice.*

Or il eſt très-faux qu'un tel gouvernement exiſte, & il me paraît très-faux qu'il puiſſe exiſter. L'alcoran & les commentaires approuvés ſont les loix des muſulmans : tous les monarques de cette religion jurent ſur l'alcoran d'obſerver ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenſes : & quand les ſultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins ſolemnellement dépoſés.

Je n'ai jamais été à la Chine; mais j'ai vu plus de vingt perſonnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays : je ſais beaucoup plus certainement que Rollin ne ſavait l'hiſtoire ancienne ; je ſais, dis-je, par le rapport unanime de nos miſſionnaires de ſectes différentes, que la Chine eſt gouvernée par les loix & non par une volonté arbitraire. Je ſais qu'il y a dans Pékin ſix tribunaux ſuprêmes, auxquels reſſortiſſent quarante-quatre autres tribunaux. Je ſais que les remontrances faites à l'empereur par ces ſix tribunaux ſuprêmes, ont force de loi; je ſais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, ſans avoir envoyé ſon procès à un tribunal ſuprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Eſt-ce-là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? l'empereur y eſt plus révéré que le pape ne l'eſt à Rome; mais, pour être reſpecté, faut-il régner ſans le frein des loix ? une preuve que ce ſont les loix qui règnent à la Chine, c'eſt que le pays eſt plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre ſainte religion, & nous n'y avons pas réuſſi. Nous

aurions pu prendre ſes loix en échange; mais nous ne ſavons peut-être pas faire un tel commerce.

Il eſt bien sûr que l'évêque de Rome eſt plus deſpotique que l'empereur de la Chine; car il eſt infaillible, & l'empereur Chinois ne l'eſt pas: cependant cet évêque eſt encore aſſujetti à des loix.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'état, que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des loix que les Français ſeuls connaiſſent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là ſoient les plus grands commerçans de l'univers, puiſqu'ils vendent & achètent juſqu'au droit de juger les hommes! comment diable! ſi j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fourniſſeur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi ſeptième le maître abſolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens! on m'appellerait *monſieur* dans le protocole de mes collègues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fuſſent-ils des Châtillon & des Montmorenci, & je ſerais tuteur des rois pour mon argent! c'eſt un excellent marché. J'aurais de plus le plaiſir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient, par celui que Jean-Jacques Rouſſeau veut faire beau-père du dauphin. C'eſt un grand droit (*a*).

B.

Il eſt vrai que Monteſquieu a la faibleſſe de dire que la vénalité des charges (*b*) *eſt bonne dans une monar-*

(*a*) Voyez *Emile* tom. IV. pag. 178. (*b*) Liv. V. ch. XIX.

*chie.* Que voulez-vous, il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à l'eſprit le plus philoſophique de ne pas payer ſon tribut à l'amour propre. Si un épicier parlait de légiſlation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muſcade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Eſprit des loix*. J'aime les gens qui penſent & qui me font penſer. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font deſirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé & conſtruit irréguliérement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je paſſerais volontiers quelques heures dans ces appartemens; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius; ils ſont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique: mais vous; comment trouvez-vous la maiſon que Hobbes a bâtie en Angleterre.

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une priſon, car il n'y loge guère que des criminels & des eſclaves. Il dit que l'homme eſt né ennemi de l'homme, que le fondement de la ſociété eſt l'aſſemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité ſeule fait les loix, que *la vérité* (*a*) ne s'en mêle pas; il ne diſtingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout: il y a bien quelque choſe de vrai dans quelques-unes de ces idées; mais

(*a*) Le mot de *vérité* eſt là employé aſſez mal-à-propos par *Hobbes*; il fallait dire *juſtice*.

mais ſes erreurs m'ont ſi fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de ſa ville quand je lis ſon *de Cive*, ni être mangé par ſa groſſe bête de Léviathan.

B.

Vous me paraiſſez, meſſieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis Ariſtote juſqu'à Locke, & nous nous moquons du reſte.

C.

Je voudrais bien ſavoir quel eſt le réſultat de toutes vos lectures & de vos réflexions?

A.

Très-peu de choſe.

B.

N'importe, eſſayons de nous rendre compte de ce peu que nous ſavons, ſans verbiage, ſans pédantiſme, ſans un ſot aſſerviſſement aux tyrans des eſprits & au vulgaire tyranniſé, enfin avec toute la bonne foi de la raiſon.

## SECOND ENTRETIEN.

*Sur l'ame.*

A.

COMMENÇONS. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent & où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'eſt bien dit, quoique cela n'importe guère. Quelque ſoit l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt, qu'elle ſoit juſte; mais, j'aime toujours à traiter cette matière qui plaiſait tant à Ciceron. Qu'en penſez-vous, Mr. A? l'ame eſt immortelle?

A.

Mais Mr. C, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte: & c'eſt de quoi je n'ai aucune connaiſſance, ſinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. Lucrèce diſait il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ ſit natura animaï*. On ignore la nature de l'ame; il pouvait dire, on ignore ſon exiſtence: j'ai lu deux ou trois cents diſſertations ſur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous, comme ſaint Auguſtin avec ſaint Jérôme. Auguſtin lui dit tout net qu'il ne ſait rien de ce qui concerne l'ame. Ciceron, meilleur philoſophe qu'Auguſtin, avait dit ſouvent la même choſe avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en ſavent davantage ſans doute; mais moi, je n'en ſais rien, & à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve auſſi avancé que le premier jour.

C.

C'eſt que vous radoteź. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a ſa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'eſt préciſément parce que je ne ſais rien de tout

ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une ame, quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'appelle *cours du vent*. Une rose végète, mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose qui soit la végétation: cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait; l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez: les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux: on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouie: on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité, fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels: on prétendait qu'une idée était un être; il fallait consulter les idées, les archétipes qui subsistaient je ne sais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appella *philosophie*. Aristote réduisit cette chimère en méthode; delà ces entités, ces quiddités, ces eccéites & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'apperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant; que ses idées sont l'animal pensant; que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place; qu'en un mot, tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien? nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en ſais rien du tout par moi-même. Je crois ſeulement que DIEU nous accorde cinq ſens & la penſée, & il ſe pourrait bien faire que nous fuſſions dans DIEU, comme diſent Aratus & St. Paul, & que nous viſſions les choſes en DIEU, comme dit Mallebranche.

C.

A ce compte j'aurais donc des penſées ſans avoir une ame: cela ſerait fort plaiſant.

A.

Pas ſi plaiſant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du ſentiment?

B.

Aſſurément, & c'eſt renoncer au ſens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *ſenſibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appellez du nom vague & inexplicable *ame*?

B.

Non, ſans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent, parce que c'eſt leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment, parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choſes, que, quand j'aurai une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera ni trop humide, ni trop

ſec, j'aurai des penſées, & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête ?

A.

Je n'en ſais rien encore une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans dans un tems où l'on n'oſait encore penſer dans ſa patrie : *la difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer, mais de ſavoir comment un être quel qu'il ſoit, peut avoir la penſée.* Je ſuis de l'avis de ce philoſophe, & je vous dirai en bravant les ſots perſécuteurs, que j'ignore abſolument tous les premiers principes des choſes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous auſſi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raiſonnons-nous ? Comment ſaurons-nous ce qui eſt juſte ou injuſte, ſi nous ne ſavons pas ſeulement ce que c'eſt qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaiſſons rien du principe de la penſée ; mais nous connaiſſons très-bien notre intérêt. Il nous eſt ſenſible que notre intérêt eſt que nous ſoyons juſtes envers les autres, & que les autres le ſoient envers nous ; enfin que tous puiſſent être ſur ce tas de boue le moins malheureux que faire ſe pourra pendant le peu de tems qui nous eſt donné par l'Etre des êtres pour végéter, ſentir & penſer.

## TROISIÈME ENTRETIEN.

*Si l'homme est né méchant, & enfant du diable.*

B

VOUS êtes Anglais, Mr. A; vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les loix, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté & propriété.* Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative:* je ne connais de loix que celles qui me protègent; & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y sait ce qu'il a, ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la société?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, & sans l'enchaînement des loix éternelles, éternellement exécutées; l'archevêque de Canterbury, par exemple, n'est pas plus de droit divin, que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à

DIEU de defcendre fur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que fon bénéfice eft de droit divin ; mais jufques-là je croirai fon droit très-humain.

B.

Ainfi, tout eft convention chez les hommes ; c'eft Hobbes tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens fenfés. Tout eft convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une fans doute, c'eft l'intérêt & la raifon.

B.

L'homme eft donc né en effet dans un état de guerre, puifque notre intérêt combat prefque toujours l'intérêt de nos voifins, & que nous faifons fervir notre raifon à foutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a long-tems que nous ne ferions plus (DIEU merci). Il nous ferait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du ferpent de Cadmus ; ils fe battirent & il n'en refta pas un. L'homme étant né pour tuer fon voifin & pour en être tué, accomplirait néceffairement fa deftinée comme les vautours accompliffent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en fuçant le fang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des bramanes, on le dit de plufieurs peuplades des ifles de l'Améri-

que, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons quakres, commencent à composer dans la Pensilvanie une nation considérable, & ils ont toute guerre en horreur. Les Lappons, les Samoyèdes n'ont jamais tué personne en front de bandière. La guerre n'est donc pas l'essence du genre humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain par un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable est notre maître, comme vous savez, & un très-méchant maître; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous, quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable; c'est le plus sot blasphême qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faisant attention, j'avoue que le genre humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens le

crient, dans l'efpérance de le gouverner; ils reffemblent à ces chirurgiens qui fuppofent que toutes les dames de la cour font attaquées de cette maladie honteufe qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent; il y a des maladies, fans doute; mais tout l'univers n'eft pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes; mais ils font rares. Aucun pape, depuis plus de deux cents ans, n'a reffemblé au pape Alexandre VI, aucun roi de l'Europe n'a bien imité le Chriftiern II de Dannemarck, & le Louis XI de France. On n'a vu qu'un feul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans fa poche. La St. Barthelemi eft bien horrible, quoiqu'en dife l'abbé de Caveirac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la mufique de Rameau, ou de Zaïre, ou de l'opéra comique, ou des tableaux expofés au fallon, ou de Ramponeau, ou du finge de Nicolé, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cents ans tout jufte: les fupplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuard, des Charles I ne fe renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques font comme ces grandes peftes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danfe, on fait l'amour fur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; & comme l'a dit un homme qui a paffé fa vie à fentir, à raifonner & à plaifanter, *fi tout n'eft pas bien, tout eft paffable.*

Il y a telle province comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venife a vu plus de quatre fiècles s'écouler fans la moindre fédition dans fon enceinte, fans une feule affemblée tumultueufe: il y a mille villages en Europe où il ne s'eft pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion eft un

peu paſſée ; les agriculteurs n'ont pas le tems de ſe dérober à leurs travaux ; leurs femmes & leurs filles les aident, elles couſent ; elles filent, elles pêtriſſent, elles enfournent (non pas comme l'archevêque la Caſa) (*a*); tous ces bonnes gens ſont trop occupés pour ſonger à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur eſt néceſſaire, ils font un léger repas que l'appétit aſſaiſonne, & cèdent au beſoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes ſi ridiculement conſacrés à pſalmodier d'une voix rauque & diſcordante du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raiſon dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

B,

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il exiſte un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion & d'une queue de ſerpent, qu'il eſt accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous deſcendus du ciel, tous enfermés dans une fournaiſe souterraine ; que JESUS-CHRIST deſcendit dans cette fournaiſe pour enchaîner tous ces animaux ; que depuis ce tems-là ils ſortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame ; qu'ils ſont nos ſouverains abſolus, & qu'ils nous inſpirent toute leur perverſité diabolique ? De quelle ſource a pu venir une opinion auſſi extravagante, un conte auſſi abſurde ?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

(*a*) Voyez les *Capitoli* de monſignor *la Caſa* archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous ſavez aſſez qu'avant Hippocrate, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies : d'où venait l'épilepſie, le haut-mal, par exemple ? des dieux malfaiſans, des mauvais génies ; auſſi l'appellait-on le *mal ſacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il fallait un miracle pour en guérir ; on faiſait des pélérinages ; on ſe faiſait toucher par les prêtres ; cette ſuperſtition a fait le tour du monde ; elle eſt encore en vogue parmi la canaille ; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la ſainte-chapelle & à St. Maur, pouſſer des hurlemens & faire des contorſions la nuit du jeudi-ſaint au vendredi ; & notre ex-roi Jacques II, comme perſonne ſacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une poſſeſſion du mauvais génie. Le mélancolique Oreſte paſſa pour être poſſédé de Mégère, & on l'envoya voler une ſtatue pour obtenir ſa guériſon. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette ſuperſtition des Egyptiens : les prêtres & les prêtreſſes d'Iſis allaient par le monde diſant la bonne aventure, & délivraient pour de l'argent les ſots qui étaient ſous l'empire de Typhon. Ils faiſaient leurs exorciſmes avec des tambours de baſque & des caſtagnettes ; le miſérable peuple Juif nouvellement établi dans ſes rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les ſuperſtitions de ſes voiſins : & dans l'excès de ſa brute ignorance, il y ajouta des ſuperſtitions nouvelles. Lorſque cette petite horde fut eſclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de Satan, Aſmodée, Memnon, Belzébuth, tous ſerviteurs du mauvais principe Arimane. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts ſubites. Leurs livres ſaints qu'ils compo-

sèrent depuis, quand ils eurent l'alphabeth caldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange Raphaël deſcend exprès de l'empirée pour faire payer une ſomme d'argent par le Juif Gabel au Juif Tobie, il mène le petit Tobie chez Raguel, dont la fille avait déjà épouſé ſept maris, à qui le diable Aſmodée avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs; ils admirent une quantité prodigieuſe de diables dans un enfer, dont les loix du pentateuque n'avaient jamais dit un ſeul mot : preſque tous leurs malades furent poſſédés du diable. Ils eurent, au-lieu de médecins, des exorciſtes en titre d'office, qui chaſſaient les eſprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorſions.

Les méchans paſsèrent pour poſſédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers ſont toujours appellés *enfans de Bélial* dans les écrits Juifs.

Les chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-Juifs, adoptèrent les poſſeſſions du démon, & ſe vantèrent de chaſſer le diable. Ce fou de Tertullien pouſſe la manie, juſqu'à dire que tout chrétien contraint avec le ſigne de la croix, Junon, Minerve, Cérès, Diane, à confeſſer qu'elles ſont les diableſſes. La légende rapporte qu'un âne chaſſait les diables de Senlis en traçant une croix ſur le ſable avec ſon ſabot par le commandement de ſaint Rieule.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naiſſent endiablés & damnés, étrange idée ſans doute, idée exécrable, outrage affreux à la divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres ſenſibles & raiſonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les ſupplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partiſans du prince Charles-Edouard, avait été chargé d'établir un dogme; voilà

celui qu'il aurait choiſi, encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin: car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de ſang-froid un ſyſtême où tant de milliers d'enfans à la mammelle ſont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie ſon père. Vos diſcours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous poſsède & que vous ne voulez pas en convenir; mais je ſerais curieux de ſavoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles

A.

Par une équivoque, comme la puiſſance papiſtique eſt fondée ſur un jeu de mots; *tu es Pierre & ſur cette pierre j'établirai mon égliſe.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à Eve & à ſon mari de manger de l'arbre de la ſcience qu'il avait planté dans ſon jardin; il leur dit, *le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, Adam vécut encore neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort, c'eſt la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'eſt point dit qu'Adam ſoit damné, ce ſont donc ſes enfans qui le ſeront; & comment cela? c'eſt que DIEU condamne le ſerpent qui avait ſéduit Eve à marcher ſur le ventre, (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait ſur ſes pieds.) Et la race d'Adam eſt condamnée à être mordue au talon par le ſerpent. Or le ſerpent, c'eſt viſiblement le diable; & le talon qu'il mord, c'eſt notre ame. *L'homme écraſera la tête des ſerpens tant qu'il pourra;* il eſt clair qu'il

faut entendre par-là le meſſie qui a triomphé du diable. Mais, comment a-t-il écraſé la tête du vieux ſerpent? en lui livrant tous les enfans qui ne ſont pas baptiſés. C'eſt-là le myſtère. Et comment les enfans ſont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? c'eſt encore là le myſtère.

C.

Je vous arrête là. N'eſt-ce pas pour Caïn que nous ſommes damnés & non pas pour Adam? car nous avons la mine de deſcendre de Caïn, ſi je ne me trompe, attendu qu'Abel mourut ſans être marié; & il me paraît qu'il eſt plus raiſonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn; car il eſt dit que DIEU le protégea & lui mit un ſigne, de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât; il eſt dit même qu'il fonda une ville dans le tems qu'il était encore preſque ſeul ſur la terre avec ſon père & ſa mère, ſa ſœur dont il fit ſa femme, & avec un fils nommé Enoc. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la ſcience du gouvernement*, par un ſénéchal de Forcalquier nommé Réal, qui fait dériver les loix, de la ville bâtie par notre père Caïn.

Mais quoiqu'il en ſoit, il eſt indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts ſans être circoncis. Les ſaducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les phariſiens qui croyaient la métempſycoſe, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & baptiſé étant

adulte selon la coutume de plusieurs Juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame ; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les bracmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS en un mot circoncis & baptisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers pères de l'église n'avança cette cruelle chimère : & vous savez d'ailleurs, qu'Adam, Eve, Abel & Caïn n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'est l'Africain Augustin, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de saint Paul, pour en inférer dans ses lettres à Evode & à Jérôme, que DIEU précipite du sein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revue de ses ouvrages, chap. XLV. *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans mêmes sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en* JESUS.

Il est vrai que la nature soulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette sentence barbare : cependant il la prononce, il ne se rétracte point, lui qui changea si souvent d'opinion. L'église faisait valoir ce systême terrible pour rendre son baptême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce systême. La plupart des théologiens n'osent plus l'admettre; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai que le

prêtre, en baptiſant ces petites créatures, leur demande ſi elles renoncent au diable; & le parrain qui répond pour elles, eſt aſſez bon pour dire oui.

C.

Je ſuis content de tout ce que vous avez dit; je penſe que la nature de l'homme n'eſt pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme eſt toujours porté au mal?

A.

Il eſt porté à ſon bien-être, lequel n'eſt un mal que quand il opprime ſes frères. DIEU lui a donné l'amour propre qui lui eſt utile, la bienveillance qui eſt utile à ſon prochain, la colère qui eſt dangereuſe, la compaſſion qui la déſarme, la ſimpatie avec pluſieurs de ſes compagnons, l'antipatie envers d'autres, beaucoup de beſoins & beaucoup d'induſtrie, l'inſtinct, la raiſon & les paſſions, voilà l'homme. Quand vous ferez des dieux, eſſayez de faire un homme ſur un meilleur modèle.

## QUATRIÈME ENTRETIEN.

*De la loi naturelle & de la curioſité.*

B.

NOUS ſommes bien convaincus que l'homme n'eſt point un être abſolument déteſtable; mais venons au fait; qu'appellez-vous juſte & injuſte?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

C.

L'univers eſt compoſé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudiſſait aux larcins, pour leſquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait ſe commettre de larcin à Sparte, lorſque tout y était commun. Ce que vous appellez *vol*, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouſer ſa ſœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouſer ſa ſœur de père; car malgré le lévitique, la jeune Thamar dit à ſon frère Ammon, mon frère ne me faites pas de ſottiſes; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refuſera pas.

A

Loix de convention que tout cela, uſages arbitraires, modes qui paſſent. L'eſſentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il ſoit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer ſa promeſſe, de mentir pour nuire, de calomnier, d'aſſaſſiner, d'empoiſonner, d'être ingrat envers ſon bienfaicteur, de battre ſon père & ſa mère quand ils vous préſentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en ſon tems: j'ai tranſcrit ce morceau qui me paraît ſingulier.

« Le premier, qui ayant enclos un terrain s'aviſa
» de dire, ceci eſt à moi, & trouva des gens aſſez
» ſimples pour le croire, fut le vrai fondateur de la
» ſociété civile. Que de crimes, de guerres, de meur-

» tres, que de misères & d'horreurs n'eût point épar-
» gné au genre humain celui qui, arrachant les pieux,
» ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables ;
» gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes
» perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous,
» & que la terre n'est à personne. »

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux : car au-lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter ; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui encore une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent, que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un

vaiſſeau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les paſſagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. Lucrèce en donne la raiſon.

*Quibus ipſe malis careas quia cernere ſuave eſt.*

On voit avec plaiſir les maux qu'on ne ſent pas.

A.

Lucrèce ne ſait ce qu'il dit ; & il y eſt fort ſujet malgré ſes belles deſcriptions. On court à un tel ſpectacle par curioſité. La curioſité eſt un ſentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des ſpectateurs qui ne fît les derniers efforts, s'il le pouvait, pour ſauver ceux qui ſe noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'eſt purement par eſprit de curioſité, comme lorſqu'elles mettent en piéces les jupes de leurs poupées. C'eſt cette paſſion ſeule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empreſſement de voir des miſérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me ſouviens, qu'étant à Paris lorſqu'on fit ſouffrir à Damiens une mort des plus recherchées & des plus affreuſes qu'on puiſſe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient ſur la place furent louées chérement par les dames ; aucune d'elles aſſurément ne faiſait la réflexion conſolante qu'on ne le tenaillerait point aux mammelles, qu'on ne verſerait point du plomb fondu & de la poix réſine bouillante dans ſes plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués & ſanglans. Un des bourreaux jugea plus ſainement que Lucrèce, car lorſqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la choſe de plus près, & qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer*,

*monſieur*, dit-il, *c'eſt un amateur.* C'eſt-à-dire, c'eſt un curieux; ce n'eſt pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eſt pas par un retour ſur ſoi même, pour goûter le plaiſir de n'être pas écartelé : c'eſt uniquement par curioſité, comme on va voir des expériences de phyſique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour ſon avantage; mais tant de gens ſont portés à ſe procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance eſt une paſſion ſi violente, il y en a des exemples ſi funeſtes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de ſang, que lorſque je m'en retrace l'horrible tableau, je ſuis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme eſt très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juſte & de l'injuſte. Un Attila que St. Léon courtiſe, un Phocas que St. Grégoire flatte avec la plus lâche baſſeſſe, un Alexandre VI ſouillé de tant d'inceſtes, de tant d'homicides, de tant d'empoiſonnemens, avec lequel le faible Louis XII qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un Cromwell dont le cardinal Mazarin recherche la protection, & pour qui il chaſſe de France les héritiers de Charles I, couſins-germains de Louis XIV, &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne ſais plus où j'en ſuis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouiſſions aujourd'hui d'un beau ſoleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Liſbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome ſur la terre affermie? Si Attila fut un brigand & le cardinal Mazarin un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des miniſtres honnêtes-

gens ? & l'idée de la juſtice ne ſubſiſte-t-elle pas toujours ? C'eſt ſur elle que ſont fondées toutes les loix ; les Grecs les appellaient *filles du ciel* ; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je ſuis prêt de me rétracter auſſi ; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes ſont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais ſans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus ſauvages aux prétendus civiliſés, voyons quel eſt le mords qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne ſaurais ſouffrir qu'on me bride ſans me conſulter ; que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour ſavoir au moins qui me montera ſur le dos.

C.

Nous ſommes à-peu-près de la même écurie.

## CINQUIÈME ENTRETIEN.

*Des manières de perdre & de garder ſa liberté, & de la théocratie.*

B.

MONSIEUR A, vous me paraiſſez un Anglais très-profond ; comment imaginez-vous que ſe ſoient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, deſpotique, tyrannique, oligar-

chique, ariſtocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui ſont mêlés de tous les précédens.

C.

Oui, chacun fait ſon roman, parce que nous n'avons point d'hiſtoire véritable. Dites-nous, monſieur A, quel eſt votre roman ?

A.

Puiſque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voiſines compoſées chacune d'environ une centaine de familles, ſont ſéparées par un ruiſſeau, & cultivent un aſſez bon terrain : car ſi elles ſe ſont fixées en cet endroit, c'eſt que la terre y eſt fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impoſſible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades ſont ſéparées par un ruiſſeau, il me paraît encore impoſſible qu'elles n'aient pas été ennemies ; car il y aura eu néceſſairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruiſſeau ſe feront ſûrement moqués de ceux qui ſont au nord ; & cela ne ſe pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens ſe feront battus à coups de poing, de gaules & de pierres à pluſieurs repriſes. Les choſes étant égales juſques-là de part & d'autre, celui qui paſſe pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ſes compagnons : ſi vous voulez me ſuivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'aſſurance qu'il obtient leurs ſuffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que

n'en a la peuplade oppoſée. Vous ne vous êtes battus juſqu'à préſent qu'en plein jour, leur dit-il; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du ſeptentrion; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en eſtropie pluſieurs (comme firent noblement Ulyſſe & Reſus), enlève les filles & le reſte du bétail, après quoi, la bourgade victorieuſe ſe querelle néceſſairement pour le partage des dépouilles. Il eſt naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choiſi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de ſurprendre, de voler & de tuer ſes voiſins a imprimé la terreur dans le midi, & le reſpect dans le nord.

Ce nouveau chef paſſe dans le pays pour un grand homme, on s'accoutume à lui obéir, & lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il eſt vrai que le grand art de ſurprendre, tuer & voler eſt un héroïſme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de ſtratagême de guerre dans Frontin comparable à celui des enfans de Jacob, qui venaient en effet du nord, & qui ſurprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi C'eſt un rare exemple de ſaine politique & de ſublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de Dina, fille du patriarche Jacob, laquelle ayant ſix ans tout au plus, était déjà nubile; & les deux amans ayant couché enſemble, les enfans de Jacob propoſèrent au roi de Sichem, au prince ſon fils & à tous les Sichemites de ſe faire circoncire pour ne faire enſemble qu'un ſeul peuple; & ſi-tôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce ſe furent mis au lit, deux patriarches, Siméon & Lévi, ſurprirent eux ſeuls tous les Sichemites

& les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre ſyſtême : car c'étaient les ſurpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les aſſaſſins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du déſert, par exemple, furent preſque toujours des voleurs républicains ; mais les Perſans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans diſcuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête, que la guerre offenſive a fait les premiers rois, & que la guerre défenſive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que Déjoces, (s'il a exiſté,) ou Coſrou nommé Cyrus, ou Romulus aſſaſſin de ſon frère, ou Clovis autre aſſaſſin, Genſeric, Attila ſe font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des iſles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conſervent leur liberté, comme les Suiſſes, les Griſons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conſerver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent long-tems libres dans un pays hériſſé de montagnes ; les Romains dans leurs ſept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent enſuite à pluſieurs peuples en les ſurprenant, en les tuant & en les volant comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint partout au plus fort & au plus habile.

A meſure que les eſprits ſe ſont rafinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans leſquelles on

a varié les fonds, les desseins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y äit jamais eu une théocratie?

A.

Cela est si vrai que la théocratie est encore partout, & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de DIEU même.

B.

Mais ces loix sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine, peut très-bien ne pas comprendre que DIEU soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Egyptiens & aux Juifs, de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laisser à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le liévre en palestine, en permettant le liévre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions,

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous saigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant Moïſe & les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler DIEU.

A.

Je penſe qu'il était un compoſé de fanatiſme & de fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas, elle faſcine, & le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en ſonge ſon père & ſa mère mourir, ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve eſt accompli, le voilà perſuadé qu'un DIEU lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & fripon, (deux choſes très-communes) il ſe met à prédire au nom de ce DIEU. Il voit que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier eſt bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère goutte de vin leur appartiennent.

*The prieſts eat roaſt beef, and the people ſtare.*

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque eſt la dupe du marché : les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépoſsède au nom de DIEU. Samuel détrône Saül, Grégoire VII détrône l'empereur Henri IV, & le prive de la ſépulture. Ce ſyſtême diabolico-théocratique dure juſqu'à ce qu'il ſe trouve des princes aſſez

bien élevés, & qui aient assez d'esprit & de courage pour rogner les ongles aux Samuel & aux Grégoire. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques magistrats éclairés & un commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magistrat fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque est encore plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine. Et les moines restent puissans jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse.

*Hominum mores tibi nosse volenti*
*Sufficit una domus.*

## SIXIÈME ENTRETIEN.

*Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.*

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan d'un gouvernement populaire, *Commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi, mes enfans sont

à moi ; mes domeſtiques quand je les paie ſont à moi ; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils ? tous ceux qui ont des poſſeſſions dans le même territoire, ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix ſous leſquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'eſt un plaiſir pour moi, que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voiſin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent au-deſſus de leur métier, & connaiſſent mieux l'intérêt public que le plus inſolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artiſan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter ; aucun n'eſt dans le cas de ce chapelier qui préſentait ſa requête à un duc & pair pour être payé de ſes fournitures : eſt-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, ſur votre partie ? Je vous demande pardon, monſeigneur, j'ai reçu un ſoufflet de monſeigneur votre intendant.

Il eſt bien doux de n'être point expoſé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cauſe, & juſqu'à l'exiſtence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, eſt la vraie vie, la vie nouvelle de l'homme ; toute autre eſt un indigne artifice, une comédie mauvaiſe, où l'un joue le perſonnage de maître, l'autre d'eſclave, celui-là de paraſite, & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair : perſonne ne peut avoir perdu ſa liberté que pour n'avoir pas ſu la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre ; c'eſt, quand les ſots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont

été ſubjugués par les forts. On parle de je ne ſais quels vaincus, à qui je ne ſais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles roſſes à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'état ariſtocratique, & deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'ariſtocratie ; le peuple n'eſt pas digne de gouverner. Je ne ſaurais ſouffrir que mon perruquier ſoit légiſlateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation, qui ſoient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Veniſe eſt le meilleur, cette ariſtocratie eſt le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble Vénitien ou comte de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeuſement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un ſeigneur riche, Mr. C, & j'approuve fort votre façon de penſer. Je vois que vous feriez pour le gouvernement des Turcs, ſi vous étiez empereur de Conſtantinople. Pour moi, quoique je ne ſois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma conſtitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'eſt pas récuſable, c'eſt celui d'un Français, qui, dans un poëme conſacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainſi de notre gouvernement.

Aux murs de Weſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi.
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.

C.

Dangereux à lui-même! Vous avez donc de très-grands abus chez vous?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine, eſt d'être puiſſant & heureux avec des abus énormes; & c'eſt à quoi nous ſommes parvenus. Il eſt dangereux de trop manger; mais je veux que ma table ſoit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaiſir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre depuis l'empereur Chinois Hiao, & depuis la horde Hébraïque juſqu'aux dernières diſſentions de Raguſe & de Genève?

A.

Dieu m'en préſerve! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Aſſez de gens qui n'ont pu gouverner une ſervante & un valet, ſe ſont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdiſſions notre tems à lire enſemble le livre de Boſſuet évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'écriture ſainte?* Plaiſante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut ſanguinaire ſans être guerrier, uſurier ſans être

commerçant, brigand ſans pouvoir conſerver ſes rapines, preſque toujours eſclave & preſque toujours révolté, vendu au marché par Titus & par Adrien, comme on vend l'animal que ces Juifs appellaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Boſſuet la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'aſſaſſinat; à commencer par leur David, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, aſſaſſina Urie dès qu'il fut le maître, & ce ſage Salomon qui commença par aſſaſſiner Adonias ſon propre frère au pied de l'autel. Je ſuis las de cet abſurde pédantiſme qui conſacre l'hiſtoire d'un tel peuple à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Je ne ſuis pas moins las de tous les livres dans leſquels on répète les fables d'Hérodote & de ſes ſemblables ſur les anciennes monarchies de l'Aſie, & ſur les républiques qui ont diſparu.

Qu'ils nous rediſent qu'une Didon, ſœur prétendue de Pigmalion, (qui ne ſont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immenſe où elle fonda Carthage: que ces hiſtoriens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'Apollon accomplis, & de l'anneau de Gigès & des oreilles de Smerdis, & du cheval de Darius qui fit ſon maître roi de Perſe; qu'on s'étende ſur les loix de Charondas, qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes; il faut mettre toutes ces hiſtoires avec la louve de Romulus & de Remus, le cheval de Troye, & la baleine de Jonas.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſtoire ancienne; & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'inſ-

truire par les fautes de ſon pays, & par celles de ſes voiſins, la leçon ſera longue; mais auſſi, voyons toutes les belles inſtitutions par leſquelles les nations modernes ſe ſignalent, cette leçon ſera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle?

A.

Que plus les loix de convention ſe rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie eſt ſupportable.

C.

Voyons donc.

## SEPTIÈME ENTRETIEN.

*Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.*

C.

SERIEZ-VOUS aſſez hardi, pour me ſoutenir que vous autres Anglais, vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pourries, l'emportent ſur le coliſée? les ſavetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, ſont-ils ſupérieurs aux héros de Sophocle? vos orateurs ſont-ils oublier Ciceron & Démoſthène? & enfin, Londres eſt-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en eſt de même du reſte de l'Europe.

B.

B.

Ah! exceptez-en, je vous prie, la Grèce, qui obéit au grand Turc, & la malheureuſe partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte auſſi ; mais ſongez que Paris qui n'eſt que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amſterdam n'était qu'un marais, Madrid un déſert ; & de la rive droite du Rhin juſqu'au golfe de Bothnie, tout était ſauvage ; les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la diſette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de choſe qu'il y ait aujourd'hui des philoſophes ſur le trône à Berlin, en Suède, en Dannemarck, en Pologne, en Ruſſie, & que les découvertes de notre grand Newton ſoient devenues le catéchiſme de la nobleſſe de Moſcou & de Pétersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eſt pas de même ſur les bords du Danube & du Manſanarès ; la lumière eſt venue du nord ; car vous êtes gens du nord par rapport à moi qui ſuis né ſous le quarante-cinquième degré ; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on ſoit plus heureux dans tous ces pays-là, qu'on ne l'était quand Céſar deſcendit dans votre iſle, où il vous trouva à moitié nuds ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maiſons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes loix & de la liberté, valent mieux que la diſette, l'anarchie & l'eſclavage. Ceux qui ſont mécontens de Londres, n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront

comme nous vivions à Londres du tems de Céfar : ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poiſſon féché au foleil, & pour une cabane de paille. La vie fauvage a fes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient fous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni l'impôt de trois fchellings par livre fur fon champ & fur fon pré, & d'un fchelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'eſt point altérée dans les iſles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et fi je vous difais que ce font les fauvages qui corrompent la nature, & que c'eſt nous qui la fuivons.

C.

Vous m'étonnez, quoi ! c'eſt fuivre la nature que de facrer un archevêque de Cantorbéri ? d'appeller un Allemand tranfplanté chez vous, *votre majeſté?* de ne pouvoir époufer qu'une feule femme ? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? fans compter bien d'autres tranfgreſſions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eſt-il pas vrai que l'inſtinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enfeignent à chercher en tout notre bien-être & à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'eſt-il pas vrai que fi deux vieux cardinaux fe rencontraient à jeun & mourans de faim fous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter fur l'arbre pour

cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux mangageats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de ſecours à la ſociété, ſeront donc ceux qui ſuivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui eſt un grand don de DIEU,) ceux qui propoſeront des loix, ce qui eſt infiniment plus aiſé, ſeront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts ſeront cultivés & les propriétés plus aſſurées, plus la loi naturelle aura été en effet obſervée. Donc, lorſque nous convenons de payer trois ſchellings en commun par livre ſterling, pour jouir plus sûrement de dix-ſept autres ſchellings; quand nous convenons de choiſir un Allemand pour être ſous le nom de *roi*, le conſervateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes, le chef de la république; quand nous n'épouſons qu'une ſeule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maiſon; quand nous tolérons, (parce que nous ſommes riches,) qu'un archevêque de Cantorbéri ait douze mille piéces de revenu pour ſoulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il ſait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c. nous faiſons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le ſauvage iſolé & brute, (s'il y a de tels animaux ſur la terre, ce dont je doute fort,) que fait-il du matin au ſoir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même & à tous les hommes.

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas ſon nid, une poule qui ne pon-

drait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui eſt leur inſtinct. Les hommes inſociables corrompent l'inſtinct de la nature humaine.

C.

Ainſi, l'homme déguiſé ſous la laine des moutons, ou ſous l'excrément des vers-à-ſoie, inventant la poudre à canon pour ſe détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'eſt-là l'homme naturel ; & le Braſilien tout nud eſt l'homme artificiel.

A.

Non ; mais le Braſilien eſt un animal qui n'a pas encore atteint le complément de ſon eſpèce. C'eſt un oiſeau qui n'a ſes plumes que fort tard, une chenille enfermée dans ſa fêve, qui ne ſera papillon que dans quelques ſiècles. Il aura peut-être un jour des Newtons & des Lockes, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine ; ſuppoſé que les organes du Braſilien ſoient aſſez forts & aſſez ſouples pour arriver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Braſilien & les ſentimens d'un Topinambou ? je ne ſuis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on eſt, & non l'état où l'on ne peut être.

## HUITIÈME ENTRETIEN.

### *Des ſerfs de corps.*

B.

IL me paraît que l'Europe eſt aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceſſaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la ſûreté des magaſins, des fripons qui gagnent aux trois

dez l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela eſt de convention comme vous voyez; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis; nous les voyons toujours agir, ſans bien démêler ce qu'elles font; elles ont l'air de courir au haſard, elles jugent peût-être ainſi de nous; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère, c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paie l'orviétan beaucoup trop cher. Monteſquieu m'a fort réjoui dans ſon chapitre des nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre? je l'ai acheté, il m'appartient; quel tort lui fais-je? il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéit; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons-nous mieux nos ſoldats? N'ont-ils

pas perdu abſolument leur liberté comme ce nègre ? la ſeule différence entre le nègre & le guerrier, c'eſt que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cents écus au moins, & un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eſt confiné, l'un & l'autre ſont battus pour la moindre faute. Le ſalaire eſt à-peu-près le même ; & le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, & de la paſſer avec ſa négreſſe & ſes négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a ſon tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécille ; mais ne dites pas que je ſuis un coquin.

Il me ſemble que Grotius, ( liv. II. chap. V. ) approuve fort l'eſclavage ; il trouve même la condition d'un eſclave beaucoup plus avantageuſe que celle d'un homme de journée qui n'eſt pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais Monteſquieu regarde la ſervitude comme une eſpèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des eſclaves, & un Français qui n'en veut point ; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je ſuppoſe que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Eſpagnols. Un Eſpagnol m'a bleſſé, je ſuis prêt à le tuer ; il me dit, brave Anglais, ne me tue pas, & je te ſervirai. J'accepte la propoſition, je lui fais ce plaiſir, je le nourris d'ail & d'oignons ; il me lit les ſoirs Dom Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il

vous plait? si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire? il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur Justinien.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes?

B.

Il est vrai qu'il le dit, (*a*) & qu'il cite le capitaine Jean Perri dans l'état présent de la Russie; mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire. (*b*) Voici ses propres mots, *le czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son golup; mais seulement raab qui signifie* sujet. *Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il est encore aujourd'hui esclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes, sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des serfs de glèbe de main-morte dans son territoire. Telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique, enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

(*a*) Liv. XV. chap. VI. (*b*) Pag. 228.

A.

Par ma foi si des évêques & des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St. Pierre* sera signée par le grand Turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

## NEUVIÈME ENTRETIEN.

### *Des esprits serfs.*

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, & que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare ; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain

envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaiſſance que de mon cheval, à qui je ſuis obligé de donner de l'avoine ſi je veux qu'il me ſerve. Je ſuis avec mon cheval à-peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture; car il ſerait abſurde qu'il lui eût fait préſent de la faim & d'un eſtomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et ſi votre eſclave vous eſt inutile?

A.

Je lui donnerai ſa liberté ſans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'eſclavage de l'eſprit, comment le trouvez-vous?

A.

Qu'appellez-vous eſclavage de l'eſprit?

B.

J'entends cet uſage où l'on eſt de plier l'eſprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes pêtriſſent la tête des leurs, d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des ſottiſes dont nous nous moquons nous-mêmes, de leur faire croire ces ſottiſes, dès qu'ils peuvent commencer à croire, de prendre ainſi tous les ſoins poſſibles pour rendre une nation idiote, puſillanime & barbare, d'inſtituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penſer, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans ſa maiſon d'écritoire que pour lui, & faire d'Agnès une imbécille afin de jouir d'elle.

A

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conſpiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon iſle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il eſt bon que tout le monde ne diſe pas ce qu'il penſe. On ne doit inſulter ni par écrit, ni dans ſes diſcours, les puiſſances & les loix à l'abri deſquelles on jouit de ſa fortune, de ſa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non ſans doute, & il faut punir le ſéditieux téméraire : mais parce que les hommes peuvent abuſer de l'écriture, faut-il leur en interdire l'uſage ? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher ? on dit des ſottiſes & des injures, faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il penſe à ſes riſques & à ſes périls, c'eſt la ſeule manière de parler à ſa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous ſiffle ; ſi ſéditieuſement, elle vous punit ; ſi ſagement & noblement ; elle vous aime & vous récompenſe. La liberté de parler aux hommes avec la plume eſt établie en Angleterre comme en Pologne, elle l'eſt dans les Provinces-Unies ; elle l'eſt enfin dans la Suède qui nous imite : elle doit l'être dans la Suiſſe, ſans quoi la Suiſſe n'eſt pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes ſans celle d'expliquer ſa penſée.

C.

Et ſi vous étiez né dans Rome moderne ?

A.

J'aurais dreſſé un autel à Ciceron & à Tacite, gens

de Rome l'ancienne. Je ſerais monté ſur cet autel, & le chapeau de Brutus ſur la tête & ſon poignard à la main, j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

C.

Et vous auriez fini comme lui ?

A.

Peut-être : mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inſpira l'eſclavage des Romains dans mon dernier voyage : je frémiſſais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frêté un vaiſſeau pour aller deſſiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec : j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquiſiteurs dans les pays où l'homme eſt aſſervi par ces monſtres. Mon héros eſt l'amiral Black. Envoyé par Cromwell pour ſigner un traité avec Jean de Bragance roi de Portugal, ce prince s'excuſa de conclure, parce que le grand inquiſiteur ne voulait pas ſouffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laiſſez-moi faire, lui dit Black, il viendra ſigner le traité ſur mon bord. Le palais de ce moine était ſur le Tage vis-à-vis de notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquiſiteur vient lui demander pardon & ſigne le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquiſiteurs, de tyranniſer les ames & de brûler les corps ; comme les Perſans, & enſuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de ſacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme ; & comme tous les hommes parleraient s'ils oſaient. Voulez-vous que je vous diſe quel eſt le plus grand défaut du genre humain ?

C.

Vous me ferez plaiſir ; j'aime à connaître mon eſpèce.

A.

Ce défaut eſt d'être ſot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier ſon du tambour, & qui avancent fiérement quand ils ſont diſciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

## DIXIÈME ENTRETIEN.

*Sur la religion.*

C.

PUISQUE vous croyez que le partage du brave homme eſt d'expliquer bravement ſes penſées, vous voulez donc qu'on puiſſe tout imprimer ſur le gouvernement & ſur la religion ?

A.

Qui garde le ſilence ſur ces deux objets, qui n'oſe regarder fixement ces deux poles de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſu écrire, nous

aurions été opprimés par Jacques II & par fon chancelier Jeffreys ; & mylord de Kenterbury nous ferait donner le fouet à la porte de fa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la feconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de fon pays !

B.

Eh vous n'y penfez pas, Mr. C, fi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'ecrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur ; ils firent l'évangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabé, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc ; ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de JESUS à un roitelet d'Edeffe, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénèque, & les prophéties des fibylles en acroftiches, & le fymbole des douze apôtres, & le teftament des douze patriarches, & le livre d'Enoch, & cinq ou fix apocalypfes, & de fauffes conftitutions apoftoliques, &c. &c. Que n'écrivent-ils point ? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue ?

C.

DIEU me préferve de profcrire cette liberté précieufe : mais j'y veux du ménagement comme dans la converfation des honnêtes gens ; chacun y dit fon avis, mais perfonne n'infulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas auffi qu'on infulte la fociété, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays eft divine, (car c'eft de quoi chaque nation fe pique) cent mille volumes lancés contr'elle, ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailes d'ai-

rain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contr'elle, comme vous ſavez, comment des caractères noirs tracés ſur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais ſi des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui poſsèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & ſimple, ſi par haſard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix ſacrées, des myſtères impertinens à la morale divine des Zoroaſtre & des Confutzée, le genre humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoieraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amaſſées ?

B.

Vous me paraiſſez bien ſavant ; quels ſont donc ces préceptes de Zoroaſtre & de Confutzée ?

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Il dit, *fais ce que tu veux qu'on te faſſe ; oublie les injures, & ne te ſouviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une ſeule loi de Zoroaſtre, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui eſt juſtement le contraire du fameux probabiliſme des jéſuites. *Quand tu ſeras en doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi de la faire.*

Nul moraliſte, nul philoſophe, nul légiſlateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte ſur cette maxime. Si après cela des docteurs perſans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU, & à la doctrine de la vertu, des chimères fantaſtiques, des apparitions, des viſions, des prédictions, des prodiges, des poſſeſſions, des ſcapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de Zoroaſtre & de Confutzée ; s'ils ont prétendu être inſtruits de tous les

ſecrets de famille de ces deux grands hommes ; s'ils ont diſputé trois cents ans pour ſavoir comment Confutzée avait été fait ou engendré ; s'ils ont inſtitué des pratiques ſuperſtitieuſes qui faiſaient paſſer dans leurs poches l'argent des ames dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur temporelle ſur la ſottiſe de ces ames peu ſpirituelles ; ſi enfin ils ont armé des fanatiques pour ſoutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il eſt indubitable qu'il a fallu réprimer ces impoſteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine, contre les déteſtables abus de la religion ſophiſtique, a été le bienfaicteur de ſa patrie.

C.

Souvent ces bienfaicteurs ont été mal récompenſés. Ils ont été cuits ou empoiſonnés, ou ils ſont morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la légiſlation. Il n'y a plus de guerres religieuſes depuis que les gouvernemens ont été aſſez ſages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais, pour l'honneur de la raiſon, qu'on l'abolît au-lieu de la réprimer ; il eſt trop honteux d'avoir fait une ſcience de cette grave folie. Je connais bien à quoi ſert un curé qui tient regiſtre des naiſſances & des morts, qui ramaſſe des aumônes pour les pauvres, qui conſole les malades, qui met la paix dans les familles ; mais à quoi ſont bons des théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la ſociété, quand on aura bien ſu qu'un ange eſt infini, *Secundum quid*, que Scipion & Caton ſont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence eſſentielle entre catégorématique, & ſincatégorématique ?

N'admirez-vous pas un Thomas d'Aquin qui décide

que les *parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'appétit intellectuel?* Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cent mille hommes les étudient!

Les théologiens ont long-tems recherché, si DIEU peut être citrouille & scarabé, si quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garderobe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands hommes; c'est surquoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois, que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au-dessus des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait? Un fou après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots & sa marotte en cérémonie, il se pavane, il décide; & c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richesses? Thomas & Bonaventure ont des autels, & ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot & la scie sont inconnus?

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laissons que les rossignols; conservons l'utile & l'agréable, c'est-là tout l'homme; mais pour

pour tout ce qui eſt dégoûtant & venimeux, je conſens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du ſouverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. Nous ne ſommes heureux que depuis que nous ſommes libres & tolérans.

C.

Je liſais l'autre jour un poëme français ſur la grace, poëme didactique, & un peu ſoporatif, attendu qu'il eſt monotone. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de DIEU eſt refuſée; (quoique votre monarque ſe diſe roi par la grace DIEU tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainſi en vers aſſez plats.

Cette iſle de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions....
Oui, nous ſommes, ſeigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!
La France eſt aujourd'hui ton royaume fidèle.

A.

Voilà un plaiſant original avec ſa pépinière & ſes rayons *clairs!* un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un ménuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres; en quoi, s'il vous plaît, la France eſt-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle?* Eſt-ce

dans le tems qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de jésuites, & scellée à Rome par un collège de cardinaux, a divisé toute la France, & fait plus de prisonniers & d'exilés qu'elle n'avait de soldats ? O le royaume fidèle !

Que l'église anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'église gallicane ; pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous, *ce tems jadis où brillait tant de lumière.* Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des Italiens, & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie ? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles ? ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter ; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres sterling à Rome toutes les années, & que les anglicans qui payaient autrefois de denier de *St. Pierre* étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très-bien dit ; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion ; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années : mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers ! Il est tems que des

hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du St. Office.

La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles & quelquefois les états. Elle seule fait les athées; car le grand nombre des petits théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, *la science de* DIEU; or les polissons qui ont profané cette science, ont donné de DIEU des idées absurdes, & de-là ils concluent que la divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fiévre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidens de la chymie, parce que des chymistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens, disent: Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en DIEU; pourquoi y croirions-nous?

Mes amis, une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la divinité. Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé. Voilà à-peu-près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau; & j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

# ONZIÈME ENTRETIEN.

## *Du droit de la guerre.*

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près ; & les hommes font bien infenfés d'aimer mieux aller à la chaffe, ou jouer au piquet, que de s'inftruire fur des objets fi importans. Notre premier deffein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre ?

B.

Vous m'embarraffez ; mais enfin de *Groot*, ou *Grotius* en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs Grecs ou Latins, & même des auteurs Juifs.

A.

Croyez-vous que le prince Eugène & le duc de *Marlborough* l'euffent étudié quand ils vinrent chaffer les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix, je le connais affez ; c'eft de tenir fa parole, & de laiffer tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre, je ne fais ce que c'eft. Le code du meurtre me femble une étrange imagination. J'efpère que bientôt on nous donnera la jurifprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur fi an-

cienne, fi univerfelle de la guerre, avec des idées du jufte & de l'injufte? avec cette bienveillance pour nos femblables que nous prétendons être nés avec nous? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête?

B.

N'allons pas fi vîte. Ce crime qui confifte à commettre un fi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eft pas fi univerfel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames & les primitifs nommés *quakres* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui font au-delà du Gange verfent très-rarement le fang; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidafpe furent bien furpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plufieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Efpagnols vinrent les attaquer l'évangile à la main.

Il n'eft point dit que les Cananéens euffent jamais fait la guerre à perfonne, lorfqu'une horde de Juifs parut tout-d'un-coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes fur les corps de leurs maris, & les enfans fur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes?

A.

Comme les médecins rendent raifon de la pefte, des deux véroles & de la rage. Ce font des maladies attachées à la conftitution de nos organes. On n'eft pas toujours attaqué de la rage & de la pefte; il fuffit fouvent qu'un miniftre d'état enragé ait mordu un autre miniftre pour que la rage fe communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'eſt emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix, & la pitié que la nature a miſe dans nos cœurs comme un contrepoiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt d'uſer envers eux de miſéricorde, afin qu'ils ſervent ſans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je ſais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait ſentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations ſubjuguées. A cela je n'ai autre choſe à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, compoſée par un Français qui penſe profondément.

La loi de l'univers eſt malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : ſi je ſuis ſage je le nourris bien, je le careſſe & je le monte ; ſi je ſuis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'eſt pas conſolant : car enfin nous avons preſque tous été ſubjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois ; & enſuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion eſt entre les mains des Turcs : une poignée de Francs a ſoumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour-à-tour ſubjugué l'Eſpagne. Enfin, de la Chine à Cadix, preſque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui ſoit venu

l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire ; c'eſt-à-dire après la rapine ; & ces loix, ils les ont faites préciſément pour ſoutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, ſi quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ſes loix ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à ſa deſcente dans ma patrie ; s'il me tuait je n'aurais rien à repliquer : s'il me ſubjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien ſervir.

B.

Voilà de triſtes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens ?

A.

J'en ſuis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les rois, tous les miniſtres penſent comme moi ; & c'eſt pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un prince licencie ſes troupes, qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, & qu'il paſſe ſon tems à lire Grotius, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon royaume.

C.

Ce ſera une grande injuſtice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, ſinon de ſe mettre en état d'être auſſi injuſte que ſes voiſins. Alors l'ambition eſt contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne ſe déchirent que lorſqu'ils ont à diſputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains, ces grands légiſlateurs!

A.

Ils faiſaient des loix, vous dis-je, comme les Algériens aſſujettiſſaient leurs eſclaves à la règle; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en eſclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand Céſar, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reſte apprenne à être plus ſouple; enſuite quand toute la nation eſt bien apprivoiſée, viennent les loix & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéatres; on élève des aqueducs, on conſtruit des bains publics, & les peuples ſubjugués danſent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on obſerve. Par exemple, on fait une trève de quelques jours pour enterrer ſes morts. On ſtipule qu'on ne ſe battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville aſſiégée; on lui permet de racheter ſes cloches. On n'éventre point les femmes groſſes quand on prend poſſeſſion d'une place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un officier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains; & s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce font-là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute reciproquement! La guerre ne les a pas dictées; elles fe font entendre malgré la guerre; & fans cela les trois quarts du globe ne feraient qu'un défert couvert d'offemens.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entr'eux un accord qui leur laiffe à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau?* Si une horde de théologiens allant faire brûler en cérémonie quelques raifonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à fon tour; s'ils font grace qu'on la leur faffe, direz-vous que c'eft-là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en eft de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'eft le befoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je, eft une maladie affreufe qui faifit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez donc point de guerre jufte?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette efpèce; cela me paraît contradictoire & impoffible.

B.

Quoi! lorfque le pape Alexandre VI & fon infame fils Borgia pillaient la Romagne, égorgeaient, empoifonnaient tous les feigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monftres.

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monftres qui faifaient la guerre? Ceux qui fe défendaient la foutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenfives ; la défenfive n'eft autre chofe que la réfiftance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes fe difputent un héritage, leur droit eft litigieux, leurs raifons font également plaufibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre eft jufte des deux côtés.

A.

C'eft vous qui vous moquez. Il eft impoffible phyfiquement que l'un des deux n'ait pas tort ; & il eft abfurde & barbare que des nations périffent, parce que l'un de ces deux princes a mal raifonné. Qu'ils fe battent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier foit immolé à leurs intérêts, voilà où eft l'horreur. Par exemple, l'archiduc Charles difpute le trône d'Efpagne au duc d'Anjou, & avant que le procès foit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande fi la chofe eft jufte ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation fur laquelle on voulait régner. La nation Efpagnole difait : Nous voulons le duc d'Anjou ; le roi fon grand-père l'a nommé héritier par fon teftament, nous y avons foufcrit, nous l'avons reconnu pour notre roi ;

nous l'avons fupplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'oppofer à la loi des vivans & des morts eft vifiblement injufte.

B.

Fort bien. Mais fi la nation fe partage ?

A.

Alors, comme je vous le difais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle font malades de la rage. Ses horribles fymptômes durent douze ans jufqu'à ce que les enragés épuifés n'en pouvant plus, foient forcés de s'accorder. Le hafard, le mêlange de bons & de mauvais fuccès, les intrigues, la laffitude ont éteint cet incendie, que d'autres hafards, d'autres intrigues, la cupidité, la jaloufie, l'efpérance avaient allumée. La guerre eft comme le mont Véfuve ; fes éruptions engloutiffent des villes, & fes embrafemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces defcendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux, enfuite elles fe retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funefte condition que celle des hommes !

A.

Celle des perdrix eft pire ; les renards, les oifeaux de proie les dévorent, les chaffeurs les tuent, les cuifiniers les rôtiffent, & cependant il y en a toujours. La nature conferve les efpèces, & fe foucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur ; c'eſt la deſtinée. Vos moraliſtes font très-bien de crier toujours, « Miſérables » mortels, ſoyez juſtes & bienfaiſans, cultivez la terre » & ne l'enſanglantez pas. Princes, n'allez pas dé- » vaſter l'héritage d'autrui, de peur qu'on ne vous tue » dans le vôtre ; reſtez chez vous, pauvres gentillâtres, » rétabliſſez votre maſure ; tirez de vos fonds le double » de ce que vous en tiriez ; entourez vos champs de » haies vives ; plantez des meuriers ; que vos ſœurs » vous faſſent des bas de ſoie ; améliorez vos vignes ; » & ſi des peuples voiſins veulent venir boire votre » vin malgré vous, défendez-vous avec courage ; mais » n'allez pas vendre votre ſang à des princes qui ne » vous connaiſſent pas, qui ne jetteront jamais ſur vous » un coup d'œil, & qui vous traitent comme des » chiens de chaſſe qu'on mène contre le ſanglier, & » qu'on laiſſe enſuite mourir dans un chenil. »

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houſards.

Pour les autres moraliſtes à gages que l'on nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais ſeulement oſé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits ſenſuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématiſent l'amour, & au ſortir de la chaire où ils ont crié, geſticulé & ſué, ils ſe font eſſuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonent à prouver des myſtères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils ſe gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifeſtes, tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévaſtation,

la deſtruction. Au contraire ces bons prêtres béniſſent en cérémonie les étendarts du meurtre : & leurs confrères chantent pour de l'argent des chanſons juives, quand la terre a été inondée de ſang.

Je ne me ſouviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant Bourdaloue, le premier qui ait mis les apparences de la raiſon dans ſes ſermons ; je ne me ſouviens point, dis-je, d'avoir lu une ſeule page contre la guerre.

L'élégant & doux Maſſillon en béniſſant les drapeaux du régiment de Catinat, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. « Ce deſir, » dit-il, de voir vos ſervices récompenſés, s'il eſt mo- » déré, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes » d'iniquité pour parvenir à vos fins, n'a rien dont la » morale chrétienne puiſſe être bleſſée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de Catinat. » O mon DIEU, faites le précé- » der toujours de la victoire & de la mort ; répandez » ſur ſes ennemis les eſprits de terreur & de vertige. » J'ignore ſi la victoire peut précéder un régiment, & ſi DIEU répand des eſprits de vertige ; mais je ſais que les prédicateurs autrichiens en diſaient autant aux cuiraſſiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs pſeaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine ſur ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mammelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs pour prix de leurs pſeaumes, furent toujours vaincus & eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage,

depuis un *Aaron* qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes, jufqu'au prédicant Jurieu prophête d'Amfterdam. Les négocians de cette ville auffi fenfés que ce pauvre garçon était fou, le laiffaient dire, & vendaient leur gérofle & leur cannelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous faifons point tuer au hafard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appellés *conquérans.*

## DOUZIÈME ENTRETIEN.

### *Du code de la perfidie.*

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous ?

A.

Comment par St. George ! je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchifme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

B.

Je le trouve partout. La première chofe que fait Moïfe avec fon faint peuple, n'eft-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, facrifier dans le défert ? Cette perfidie n'eft à la vérité accompagnée que d'un larcin ; celles qui font jointes au meurtre font bien plus admirables. Les perfidies d'Aod, de Judith, font très-renommées. Celle du patriarche Jacob envers fon beau-père & fon frère,

ne ſont que des tours de maître Gonin, puiſqu'il n'aſſaſſina ni ſon frère, ni ſon beau-père. Mais vive la perfidie de David qui s'étant aſſocié quatre cents coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Akis, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient ſous la ſauvegarde de ce roitelet; & lui faiſait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet Saül. Vive ſurtout ſa perfidie envers le bon homme Uriah! Vive celle du ſage Salomon inſpiré de DIEU, qui fit maſſacrer ſon frère Adonias, après avoir juré de lui conſerver la vie!

Nous avons encore des perfidies très-renommées de Clovis, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup ſervir à perfectioner la morale. J'eſtime ſurtout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un Rinomer, roi du Mans. (ſuppoſé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans.) Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fauſſe monnoie. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour ratrapper ſa monnoie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes, & fondé des monaſtères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre humain: car où en chercherait-il ſi ce n'eſt dans les oints du ſeigneur?

A.

Il m'importe fort peu que Clovis & ſes pareils aient été oints; mais je vous avoue que je ſouhaiterais pour l'édification du genre humain qu'on jetât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guère que les annales des crimes; & ſoit que ces monſtres

aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scélératesse.

Je me souviens d'avoir lu autrefois l'histoire du grand schisme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puisque la papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long & si vaste de tous les crimes, puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux. On y est maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de Télémaque s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du Télémaque concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman au livre XX, Adraste roi des Dauniens ravit la femme d'un nommé Dioscore. Ce Dioscore se refugie chez les princes grecs, & n'écoutant que sa vengeance, il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. Télémaque inspiré par Minerve, leur persuade de ne point écouter Dioscore, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi Adraste. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux Télémaque?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment Minerve, c'était Tisiphone qui l'inspirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le fasse mourir dans les tourmens, & qu'Adraste ressemble en tout à David qui jouissait de la femme en faisant mourir le mari! L'onc-

tueux

tueux auteur du Télémaque n'y penſait pas. Ce n'eſt point là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la propoſition de Dioſcore, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à ſon ennemi. Dioſcore était fort vindicatif à ce que je vois, mais Télémaque était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ſerais bien embarraſſé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de Louis XI le très-chrétien ou de Ferdinand le catholique, &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponner pour le bien de l'état ?

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſières qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais, nous n'avons jamais attrappé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinzième & du ſeizième ſiècles.

Le vrai politique eſt celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne ſait que filer la carte, & qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorſqu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant pour qu'on ne puiſſe le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur eſt rare, & que l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filous punis que d'illuſtres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ ſuprema lex eſto ?*

A.

Parbleu, allez demander cela à des caſuiſtes. Si quelqu'un faiſait cette propoſition dans la chambre des communes, j'opinerais (DIEU me pardonne) pour l'empoiſonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier ſerait innocent dans trois cents ſénateurs, & même dans trois cent mille ? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

## TREIZIÈME ENTRETIEN.

### *Des loix fondamentales.*

B.

J'ENTENDS toujours parler de loix fondamentales ; mais y en a-t-il ?

A.

Oui, il y a celle d'être juſte ; & jamais fondement ne fut plus ſouvent ébranlé.

C.

Je lisais il n'y a pas long-tems un de ces mauvais livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris nommé Louis d'Orléans qui plaidait beaucoup contre Henri IV pardevant la ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurisconsulte s'exprime sur les loix fondamentales du royaume de France : « la loi fondamentale des Hébreux » était que les lépreux ne pouvaient régner. Henri IV » est hérétique, donc il est lépreux, donc il ne peut » être roi de France par la loi fondamentale de l'église. » La loi veut qu'un roi de France soit chrétien comme » mâle. Qui ne tient la foi catholique, apostolique & » romaine, n'est point chrétien & ne croit point en » DIEU. Il ne peut pas plus être roi de France que le » plus grand faquin du monde, &c. »

Il est très-vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU, mais cela n'est pas absolumenc si vrai dans le reste de la terre; il y faut mettre quelque petite restriction ; & il me semble qu'à tout prendre, maître Louis d'Orléans avocat au parlement de Paris, ne raisonnait pas tout-à-fait aussi-bien que Ciceron & Démosthène.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du Saint Empire Romain, s'il prenait un jour fantaisie aux électeurs de choisir un césar protestant dans la superbe ville de Francfort sur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à sept, parce qu'il y

a ſept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait ſept branches.

N'eſt-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine royal eſt inaliénable? & cependant n'eſt-il pas preſque tout aliéné? Vous m'avouerez que tous ces fondemens-là ſont bâtis ſur du ſable mouvant. Les loix qu'on appelle *loix fondamentales* ne ſont comme toutes les autres que des loix de convention, d'anciens uſages, d'anciens préjugés qui changent ſelon les tems. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les loix fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France & d'Eſpagne demeuraſſent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres. Mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas? Quand François I manqua de parole à Charles-Quint ſon vainqueur, quand il viola fort à propos le ſerment de lui rendre la Bourgogne, il ſe fit repréſenter par ſes gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables; mais ſi Charles-Quint était venu lui faire des repréſentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-comté dont la loi fondamentale était d'être libre ſous la maiſon d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime & eſſentielle à la couronne de France. Les Suiſſes ont tenu eſſentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui eſſentiellement à la liberté.

C'eſt cette liberté qui eſt la loi fondamentale de toutes les nations, c'eſt la ſeule loi contre laquelle rien ne peut preſcrire, parce que c'eſt celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape: Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait ſur une lieue de pays; enſuite elle fut d'élire deux conſuls, puis des tribuns; puis notre loi fondamentale fut d'être

mangés par un empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim fous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui eft d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & fortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen.

C.

Il faut bien efpérer que la chofe arrivera quelque jour. Ce fera un beau fpectacle pour nos petits enfans.

A.

Plût à DIEU que les grands-pères en euffent la joie ! c'eft de toutes les révolutions la plus aifée à faire, & cependant perfonne n'y penfe.

B.

C'eft que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes eft d'être fots & poltrons. Les rats Romains n'en favent pas encore affez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettrons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne foit point vexé par un tyran fubalterne ; qu'on ne puiffe emprifonner un citoyen fans lui faire incontinent fon procès devant fes juges naturels qui décident entre lui & fon perfécuteur ; qu'on ne prenne à perfonne fon pré & fa vigne, fous prétexte du bien public, fans le dédommager amplement ; que les prêtres enfeignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples, au-lieu de vouloir dominer fur eux, en l'en-

graiſſant de leur ſubſtance. Que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre humain eſt prêt à ſigner tout cela.

## QUATORZIÈME ENTRETIEN.

*Que tout état doit être indépendant.*

B.

APRÈS avoir parlé du droit de tuer & d'empoiſonner en tems de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix.

Premièrement, comment les états, ſoit républicains, ſoit monarchiques, ſe gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, ſans dépendre en rien d'aucune puiſſance étrangère, à moins que ces états ne ſoient compoſés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vaſſale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous ſouvenez d'un certain drôle nommé Pandolphe, qui fit mettre votre roi Jean à genoux devant lui, & qui en reçut foi & hommage-lige au nom de l'évêque de Rome Innocent III, vice-Dieu, ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, le 15 Mai, veille de l'Aſcenſion 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en ſouvenons, pour traiter ce ſerviteur inſolent comme il le mérite.

B.

Eh mon DIEU, Mr. C, ne faiſons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de ſon humble & ſainte puiſſance. Le vice-Dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à ſon principal domeſtique *Pipinus*, comme le dit votre Eginhard lui-même, ſi les écrits de cet Eginhard n'ont pas été falſifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le ſoupçonne.

Le vice-Dieu Sylveſtre donna la Hongrie au duc Etienne, en l'an 1001, pour faire plaiſir à ſa femme Gizele qui avait beaucoup de viſions.

Le vice-Dieu Innocent IV, en 1247, donna le royaume de Norwège à un bâtard nommé Haquin, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'exiſtant pas alors en Norwège, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux ſiècles entiers, les rois de Caſtille, d'Arragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-Dieu ? On ſait combien d'empereurs ont été dépoſés, ou forcés de demander pardon, ou aſſaſſinés, ou empoiſonnés en vertu d'une bulle : non-ſeulement vous dis-je, le ſerviteur de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine ſans exception, mais elle en a retenu le domaine ſuprême & le domaine utile ; il n'en eſt aucun ſur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute eſpèce.

Il eſt encore aujourd'hui ſuzerain du royaume de Naples, on lui en fait un hommage-lige depuis ſept cents ans. Le roi de Naples, ce deſcendant de tant de ſouverains, lui paie encore un tribut. Le roi de Naples eſt aujourd'hui en Europe le ſeul roi vaſſal ; & de qui, juſte ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas long-tems.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois & les barons ne savaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le savait : cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres, ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs ?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner. Mais lorsqu'enfin les barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière ; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs, au-lieu d'hommage ; l'autre moitié qui lui baise encore les pieds, lui lie les mains ; du moins c'est ainsi que j'ai lu dans une histoire, qui quoique contemporaine, est vraie & philosophique. Je suis sûr que si demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être l'homme-lige du pape, d'être le serviteur des serviteurs de DIEU, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux

mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en eſt en droit; car ce n'eſt pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers Normands, pour colorer leurs uſurpations & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte égliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de Hugues Capet en ligne droite, & non de ces Normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne paiera plus d'annates à Rome, on n'y achetera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa niéce; je vous réponds que les tribunaux de France appellés *parlemens*, enrégiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connaît pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans, de chaſſer les jéſuites de tant d'états catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome & l'autre au Paraguai: il couvrait de ſes bras mille provinces, & portait ſa tête dans le ciel. J'ai paſſé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſouffler ſur tous les autres moines, ils diſparaîtront ſur la face de la terre.

A.

Ce n'eſt pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes; mais j'ai tant d'averſion pour le froc, que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe font ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie. Je veux que chaque état ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-tems

aveugles, enfuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation ? à cinq ou fix oculiftes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui ; mais le mal eft qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empreffés à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

## QUINZIÈME ENTRETIEN.

*De la meilleure légiflation.*

A.

De tous les états, quel eft celui qui vous paraît d'avoir les meilleures loix, la jurifprudence la plus conforme au bien général & au bien des particuliers ?

A.

C'eft mon pays fans contredit. La preuve en eft que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureufe conftitution*, & que dans prefque tous les autres royaumes on en fouhaite une autre. Notre jurifprudence criminelle eft équitable & n'eft point barbare : nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible & de fauver un coupable robufte, a fini avec notre infame chancelier Jeffreys, qui employait avec joie cet ufage infernal fous le roi Jacques II.

Chaque accusé eſt jugé par ſes pairs ; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'accord ſur le fait : c'eſt la loi ſeule qui le condamne ſur le crime avéré & non ſur la ſentence arbitraire des juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme ſur une croix de ſaint André, lui caſſer les bras & les cuiſſes, & le mettre en cet état ſur une roue de carroſſe, nous paraît une barbarie qui offenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arrache encore le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraie le ſpectateur ſans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refuſe point comme ailleurs un conſeil à l'accuſé : on ne met point un témoin qui a porté trop légérement ſon témoignage dans la néceſſité de mentir en le puniſſant s'il ſe rétracte. On ne fait point dépoſer les témoins en ſecret, ce ſerait en faire des délateurs. La procédure eſt publique. Les procès ſecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même ſupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté auſſi ſotte qu'abominable eſt indigne de nous.

Dans le civil, c'eſt encore la ſeule loi qui juge ; il n'eſt pas permis de l'interpréter ; ce ſerait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui ſe préſente, alors on ſe pourvoit *à la cour d'équité* pardevant le chancelier & ſes aſſeſſeurs ; & s'il s'agit d'une choſe importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'eſt-à-dire, dans les états de la nation aſſemblés.

Les plaideurs ne ſollicitent jamais leurs juges ; ce ſerait leur dire, je veux vous ſéduire. Un juge qui recevrait une viſite d'un plaideur ſerait déshonoré ; ils ne recher-

chent point cet honneur ridicule qui flatte la vanité d'un bourgeois. Auſſi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de magiſtrat comme une métairie ; ſi des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils reſſemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le diſent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre, tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conſeiller au banc du roi, qu'on nomme *parlement*, & de préſident, qu'on nomme *à mortier* ; preſque toutes les places & les dignités ſe vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France eſt tiré ſouvent du corps des conſeillers d'état ; mais pour être conſeiller d'état, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'eſt point le prix des ſervices, c'eſt le prix de la ſomme que les parens d'un jeune homme ont dépoſée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous ſommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire, ſinon les graces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paie.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre iſle auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation ?

Nous avons, il eſt vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent : ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, & ſe

difputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles, mais nous béniffons toujours cette heureufe conftitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eft un bel ouvrage; mais il eft fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le caffons point.

B.

Confervez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiffiez détruire. L'homme eft né libre : le meilleur gouvernement eft celui qui conferve le plus qu'il eft poffible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi, arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne fe battent pas !

## SEIZIÈME ENTRETIEN.

### *Des abus.*

C.

On dit que le monde n'eft gouverné que par des abus. Cela eft-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié ufages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & infortune, de même que fur la mer on trouve un partage affez égal de tempêtes & de beau

tems pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter & la ſecte des manichéens.

A.

Pardieu ſi Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde, que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appellait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement.*

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la conſtitution de ce monde?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore, ſans avoir ſeulement l'idée de manger?

C.

Ah! pardonnez-moi, nous nous faiſions autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre; que de ces vingt-deux ans, ſi vous retranchez le tems perdu du ſommeil & le tems que nous perdons dans la veille, il reſte à peine quinze ans clair & net; que ſur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence, & que ſi vous retranchez encore les tourmens du corps & les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reſte pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas ſix mois pour les autres. N'eſt-ce pas là un abus intolérable?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature ſoit autrement faite qu'elle ne l'eſt ?

B.

Je le deſirerais du moins.

A.

C'eſt un ſecret sûr pour abréger encore votre vie.

C.

Laiſſons-là les pas de clerc qu'a fait la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr ſouvent & pour donner la mort à leur mère, la ſource de la vie empoiſonnée par un venin qui s'eſt gliſſé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la vérole qui décime le genre humain, la peſte toujours ſubſiſtante en Afrique, les poiſons dont la terre eſt couverte & qui viennent d'eux-mêmes ſi aiſément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liſte ferait longue dans la ſociété perfectionnée. Car ſans compter l'art d'aſſaſſiner réguliérement le genre humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui sèment le bled & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les tréſors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou ſix cents perſonnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'Ancre, un maréchal de Marillac, un duc de Sommerſet, une Marie Stuart; l'uſage de préparer un homme à la mort par des tortures, pour connaître ſes aſſociés quand il ne peut avoir eu d'aſſociés; les bûchers allumés, les poi-

gnards aiguifés, les échaffauts dreffés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée fans ceffe à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-tems qu'Efdras, fi je voulais faire écrire nos abus fous ma dictée.

A.

Tout cela eft vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles font abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes font-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'Alexandre VI, de la St. Barthelemi & de Cromwel.

C.

C'eft qu'on commence à penfer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la fuperftition excita les orages, & la philofophie les appaife.

## DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

*Sur des chofes curieufes.*

B.

A Propos, M. A, & croyez-vous le monde bien ancien?

A.

Monfieur B, ma fantaifie eft qu'il eft éternel.

B.

B.

Cela peut fe foutenir par voie d'hypothèfe. Tous les anciens philofophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organifée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèfes font fort amufantes ; elles font fans conféquence. Ce font des fonges que la bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la bible.

A.

Sans doute, & nous penfons tous trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien, jufqu'au déluge univerfel fait avec de l'eau créée exprès, il fe paffa 1656 ans felon la vulgate, 2309 ans felon le texte famaritain; & 2262 ans felon la traduction miraculeufe que nous appellons *des Septante*. Mais j'ai toujours été étonné qu'Adam & Eve notre père & notre mère, Abel, Caïn, Seth, n'aient été connus de perfonne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas fecret, jufqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avifaffent fous le premier & le fecond des Ptolomées, de traduire fort mal en grec leurs rapfodies abfolument inconnues jufques-là au refte de la terre.

Il eft plaifant que nos titres de famille ne foient demeurés en dépôt que dans une feule branche de notre maifon, & encore chez la plus méprifée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Perfans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'Adam ni d'Eve.

B.

Il y a bien pis : c'eft que Sanchoniaton qui vivait inconteftablement avant le tems où l'on place Moïfe, &

qui a fait une genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet Adam, ni de cette Eve. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi, jugez-vous, Mr. B, que Sanchoniaton vivait avant l'époque de Moïse?

B.

C'est que s'il avait été du tems de Moïse, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui florissait très-long-tems avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-tems; les livres juifs l'avouent en plusieurs endroits. il est dit expressément que Caleb s'empara de la ville des lettres (*a*) nommée *Cariat-Sepher*, c'est-à-dire, *ville des livres*, appellée depuis *Dabir*. Certainement Sanchoniaton aurait parlé de Moïse, s'il avait été son contemporain ou son puîné. Il n'est pas naturel qu'il eût omis dans son histoire les mirifiques aventures de Mosé ou Moïse, comme les dix plaies d'Egypte & les eaux de la mer suspendues à droite & à gauche, pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces petits faits obscurs & journaliers qu'un grave historien passe sous silence. Sanchoniaton ne dit mot de ces prodiges de Gargantua: donc il n'en savait rien; donc il était antérieur à Moïse, ainsi que Job qui n'en parle pas. Eusèbe son abréviateur qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

(*a*) Juges, chap. I. v. 11.

A.

Cette raiſon eſt ſans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une coſmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour ſignifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'Adonaï des Sidoniens, le nom de Jehova ou Hiao des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs ſuperſtitions nouvelles, leur uſure conſacrée, ſont les ſeules choſes qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces poliſſons chez qui les noms de *géométrie* & d'*aſtronomie* furent toujours abſolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent eſclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'eſt-là qu'ils connurent les noms des anges, & même le nom d'Iſraël, comme ce transfuge Juif Flavien Joſeph l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une genèſe antérieure à celle des Juifs, & toute différente?

A.

Cela eſt inconteſtable. Voyez le shaſta & le védam des Indiens, les cinq kings des Chinois, le zend des premiers Perſans, le Thaut ou Mercure triſmegiſte des Egyptiens; Adam leur eſt auſſi inconnu que le ſont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'Adam! Cela eſt bien triſte. Tous nos almanachs comptent depuis Adam.

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *Etrennes mignones* ne ſont pas mes archives.

B.

Si bien donc que Mr. A eſt pré-adamite ?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et ſurquoi fondez-vous votre belle hypothèſe d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne ſais ſi nous avons raiſonné juſqu'ici bien ou mal ; mais je ſais que nous avons raiſonné, & que nous ſommes tous les trois des êtres intelligens. Or, des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de Newton & des crottes de mulet. L'intelligence de Newton venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable, donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle ſoit. Cet argument eſt vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de léviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler ; & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des loix de la

mathématique la plus profonde. Comment Platon qui ne connaissait pas une de ces loix, le chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant Platon qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeller DIEU l'*éternel géomètre*; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères grecs furent sans contredit platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied-à-pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde: Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste; & voyons combien nous avons de probabilités

pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre haſards dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe, ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que ſept cent vingt haſards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept vingts jets, le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſecondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des haſards ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, juſqu'au nombre qu'on appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eſt par le ſeul mouvement ; donc il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Voilà le raiſonnement de ces meſſieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C ; cette ſuppoſition me paraît prodigieuſement ridicule pour deux raiſons ; la première, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne ſauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cauſe intelligente formatrice

animе l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis de l'infini, on eſt bien pauvre.

Encore une fois, Spinoſa lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abyme où Spinoſa n'a pas oſé deſcendre? ſentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme la racine du cube de ſa diſtance, eſt à la racine cube des diſtances des autres au centre commun? Mes amis, ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les aſtres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. Spinoſa n'en diſait point : il eſt plus aiſé de dire des injures que des raiſons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec Virgile :

*Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.*

Je ne ſuis pas de ces gens qui diſent que les aſtres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penſée, ſont l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *ſpléen*; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raiſon.

B.

Allons au fait ſans nous fâcher. Comment en admettant un DIEU, pouvez-vous ſoutenir par hypothèſe, que le monde eſt éternel?

A.

Comme je ſoutiens par voie de thèſe que les rayons du ſoleil ſont auſſi anciens que cet aſtre.

C.

Voilà une plaifante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des finges, & nous, nous ferions des émanations de la divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle faute cinquante fois fa hauteur. Elle ne s'eft pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces exiftent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien ; puifqu'elles exiftent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raifon pour qu'elles n'aient pas toujours exifté. Car fi elles font inutiles, elles ne doivent jamais être ; & dès qu'une efpèce a l'exiftence, il eft impoffible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Eternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? Ce ne ferait pas la peine d'être géomètre & architecte pour paffer une éternité fans combiner & fans bâtir. Son effence eft de produire, puifqu'il a produit ; il exifte néceffairement : donc tout ce qui eft en lui eft effentiellement néceffaire. On ne peut dépouiller un être de fon effence, car alors il cefferait d'être. DIEU eft agiffant, donc il a toujours agi, donc le monde eft une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière font partis néceffairement de l'aftre lumineux de toute éternité ; & toutes les combinaifons font parties de l'Etre combinateur de toute éternité. L'homme, le ferpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon ont toujours exifté, parce qu'ils étaient poffibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puiſſance formatrice, le grand Etre a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainſi. Sans cela il n'eût point été l'être néceſſairement formateur, vous en feriez un ouvrier impuiſſant ou pareſſeux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de ſon ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes ſeraient impoſſibles ?

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y aurait une cauſe éternelle, néceſſaire, agiſſante par ſon eſſence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cauſe qui n'a point d'effet, me ſemble auſſi abſurde qu'un effet ſans cauſe.

C.

Mais bien des gens pourtant diſent que cette cauſe éternelle a choiſi ce monde entre tous les mondes poſſibles.

A.

Ils ne paraiſſent point poſſibles s'ils n'exiſtent pas. Ces meſſieurs-là auraient auſſi-bien fait de dire que DIEU a choiſi entre les mondes impoſſibles. Certainement l'éternel artiſan aurait arrangé ces poſſibles dans l'eſpace. Il y a de la place de reſte. Pourquoi, par exemple, l'intelligence univerſelle, éternelle, néceſſaire, qui préſide à ce monde, aurait-elle rejetté dans ſon idée une terre ſans végétaux empoiſonnés, ſans vérole, ſans ſcorbut, ſans peſte & ſans inquiſition ? Il eſt très-poſſible qu'une telle terre exiſte : elle devait paraître au grand Démiourgos meilleure que la nôtre : cependant

nous avons la pire. Dire que cette bonne terre eſt poſſible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'eſt dire aſſurément qu'il n'a eu ni raiſon, ni bonté, ni puiſſance. Or c'eſt ce qu'on ne peut dire; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'eſt apparemment qu'il était impoſſible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'exiſte pas? elle eſt probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du taureau.

A.

En ce cas nous ſommes d'accord; l'intelligence ſuprême a fait tout ce qu'il lui était poſſible de faire; & je perſiſte dans mon idée que tout ce qui n'eſt pas ne peut être.

C.

Ainſi l'eſpace ſerait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-deſſus des autres, & nous avons néceſſairement un des plus méchants lots! Cette imagination eſt belle; mais elle n'eſt pas conſolante.

B.

Enfin, vous penſez donc que de la puiſſance éternelle formatrice, de l'intelligence univerſelle, en un mot du grand Etre, eſt ſorti néceſſairement de toute éternité tout ce qui exiſte.

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres

entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pu & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vuide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous bien sûr de votre ſyſtême.

A.

Moi ! je ne ſuis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, une puiſſance formatrice, un DIEU. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain : après demain je la nie : & je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vus, m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'Epicure vit toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes ? que Deſcartes fut perſuadé de ſa matière ſtriée ? croyez-moi, Leibnitz riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. Téliamed riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite Irlandais Néedham qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtêmes, il faut toujours ſe réſerver le droit de rire le lendemain de ſes idées de la veille.

C.

Je ſuis très-aiſe d'avoir trouvé un vieux philoſophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit ſérieuſement eu DIEU. Cela eſt très-édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, & je crois beaucoup plus que les univerſités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là ſont aſſez ſerrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ ſix mille ans : & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître ſans domeſtiques, de roi ſans ſujets, de père ſans enfans, ni de cauſe ſans effet.

C.

D'accord, nous en ſommes convenus. Mais là, mettez la main ſur la conſcience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur & puniſſeur qui diſtribue des prix & des peines à des créatures qui ſont émanées de lui, & qui néceſſairement ſont dans ſes mains comme l'argille ſous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes ? Je ne fais rien de ſi injuſte. Or l'éternelle & ſuprême intelligence doit être juſte ; l'éternel amour doit chérir ſes enfans, leur épargner les coups de pied, & ne les pas chaſſer de la maiſon pour les avoir fait naître lui-même néceſſairement avec de vilaines jambes.

A.

Je ſais tout ce qu'on a dit ſur cette matière abſtruſe, & je ne m'en ſoucie guère. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croient en DIEU ; & je m'imagine que j'en ferai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, & cela me ſuffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées ? En un mot toutes les nations policées ont admis des dieux récompenſeurs & puniſſeurs, & je ſuis citoyen du monde.

B.

C'eſt fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en ſais rien par moi-même; mais encore une fois il ne faut point ébranler une opinion ſi utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reſte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel ſi vous le voulez abſolument, quoique je tienne bien fort à ce ſyſtême. Que nous importe après tout que ce monde ſoit éternel ou qu'il ſoit d'avant-hier ? Vivons-y doucement, adorons DIEU, ſoyons juſtes & bienfaiſans, voilà l'eſſentiel; voilà la concluſion de toute diſpute. Que les barbares intolérans ſoient l'exécration du genre humain, & que chacun penſe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand Etre.

# LES ADORATEURS,

## OU

# LES LOUANGES DE DIEU.

### LE PREMIER ADORATEUR.

MEs compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que les Sères, les antiques habitans du Catay adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettres n'a jamais révoquées en doute, & qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans insensés, qui mesurent le reste de la terre & les tems antiques par la petite mesure de leur province, sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange policés avant les Sères reconnaissaient dans des tems encore plus reculés, sous le nom de *Birmah* père de *Brama* & de toutes choses, & qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Etre nommé *Oromase* chez les anciens Perses. Adorons ce Démiourgos que Platon célébra chez les Grecs, ce DIEU *très-bon & très-grand*, *optimum maximum*, qui n'était point appellé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des loix aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, & tout exista mais il le dit avant les tems; il est l'Etre nécessaire;

donc il fut toujours. Il eſt l'Etre agiſſant, donc il a toujours agi : ſans quoi il n'aurait été dans une éternité paſſée que l'Etre inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours ; car alors il ne ferait que l'Etre capricieux.

Ce n'eſt ni depuis ſix mille ans, ni depuis cent mille, que ſes créatures lui durent leurs hommages ; c'eſt de toute éternité. Quel reſſerrement d'eſprit, quelle abſurde groſſiéreté ! de dire le chaos était éternel, & l'ordre n'eſt que d'hier. Non, l'ordre fut toujours parce que l'Etre néceſſaire auteur de l'ordre fut toujours.

C'eſt ainſi que penſait le grand St. Thomas dans la ſomme de la foi catholique ( *lib. ſecund. capite 3* ). « DIEU a eu la volonté pendant toute l'éternité, ou » de produire l'univers, ou de ne le pas produire ; or il » eſt manifeſte qu'il a eu la volonté de le produire : » donc il l'a produit de toute éternité, l'effet ſuivant » toujours la puiſſance d'un agent qui agit par volonté. »

A ces paroles ſenſées qu'on eſt bien étonné de trouver dans St. Thomas, j'ajoute qu'un effet d'une cauſe éternelle & néceſſaire, doit être éternel & néceſſaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu ſans ceſſe un mouvement de déclinaiſon ; ainſi que l'a chanté Lucrèce, grand peintre à la vérité des choſes communes qu'il eſt aiſé de peindre, mais phyſicien de la plus complette ignorance.

Cet Etre ſuprême n'a pas pris des cubes, des petits dés pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique Deſcartes dans ſon roman appellé *Philoſophie*.

Mais il a voulu que toute matière gravitât invinciblement vers un centre en raiſon directe de ſa maſſe, & en raiſon inverſe de ſa diſtance à ce centre ; il a ordonné que ce centre de notre petit monde fût dans le ſoleil, & que toutes nos planètes tournaſſent autour de lui, de façon que les cubes de leurs diſtances feraient toujours

comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter & Saturne obfervent ces loix en parcourant leurs orbites ; & les fatellites de Saturne & de Jupiter obéiffent à ces loix avec la même exactitude. Ces divins théorèmes réduits en pratique à la naiffance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours ; mais ils font aujourd'hui auffi connus que les premières propofitions d'Euclide.

On fait que tout eft uniforme dans l'étendue des cieux ; mille milliards de foleils qui le rempliffent, ne font qu'une faible expreffion de l'immenfité de l'exiftence. Tous jettent de leur fein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre foleil, & des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jufqu'à deux mille dans une feule partie de la conftellation d'Orion. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'efpace, & que la fabuleufe Grèce nommait *la voie lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé Jupiter, DIEU de l'univers, avait laiffé répandre un peu de lait en tettant fa nourrice ; cette voie lactée, dis-je, eft une foule de foleils dont chacun a fes mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de foleils & de mondes, on voit encore des efpaces dans lefquels on diftingue encore des mondes plus éloignés, furmontés d'autres efpaces & d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire,

Au-delà de leurs cours & loin dans cet efpace,
Où la matière nage & que DIEU feul embraffe,
Sont des foleils fans nombre & des mondes fans fin ;
Dans cet abyme immenfe il leur ouvre un chemin.
Au-delà de ces cieux le DIEU des cieux réfide.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :

Dans ces cieux infinis le DIEU des cieux réfide.

Car

Car la force, la vertu puiſſante qui les dirige & qui les anime, doivent être partout, ainſi que la gravitation eſt dans toutes les parties de la matière; ainſi que la force motrice eſt dans toute la ſubſtance du corps en mouvement.

Quoi! la force active ferait en tous lieux, & le grand Etre ne ferait pas en tous lieux!

Virgile a dit :

*Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.*

Caton a dit :

*Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.*

Saint Paul a dit :

*In Deo vivimus, movemur & ſumus.*

Tout ſe meut, tout reſpire & tout exiſte en DIEU.

Nous avons eu la baſſeſſe d'en faire un roi qui a des courtiſans dans ſon cabinet & des huiſſiers dans ſon antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

*Illic ſecum habitans in penetralibus.*
*Se rex ipſe ſuo contuitu beat.*

Dans ſon appartement ce monarque ſuprême
Se voit avec plaiſir & vit avec lui-même.

C'eſt au fond peindre DIEU comme un fat qui ſe regarde au miroir & qui ſe contemple dans ſa figure; c'eſt bien alors que l'homme a fait DIEU à ſon image.

Penſons donc comme Platon, Virgile, Caton, Saint Paul, Saint Thomas, ſur ce grand ſujet, & non comme le Victorin, auteur de cette hymne. Ne ceſſons de répéter

que l'intelligence infinie de l'Etre néceſſaire, de l'Etre formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres paſſagères, à nous, atomes d'un moment, à nous, atomes penſans; il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre ſeulement une petite partie de ſes mathématiques éternelles.

Par quelles loix la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-ſept mille neuf cent vingt années, outre ſon cours dans ſon orbite & ſa rotation ſur elle-même? comment l'aſtre de nos nuits ſe balance-t-il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent ſe rencontrer? le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaiſſances divines, n'eſt pas une unité ſur un million dans le genre humain: tandis que preſque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou conſument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en ſont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui ſe pavanent ſur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces auguſtes vérités.

C'eſt à ce petit nombre de ſages que je m'adreſſe pour admirer avec eux l'immenſité de l'ordre des choſes, la puiſſante intelligence qui reſpire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment eſt accordé aux individus paſſagers qui végètent, qui ſentent & qui penſent.

### LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importe des millions d'univers, (néceſſaires ſans doute puiſqu'ils exiſtent,) mais qui ne me feront aucun

bien & que je ne verrai jamais? que m'importe l'immenſité, à moi qui ſuis à peine un point! que me fait l'éternité, quand mon exiſtence eſt bornée à ce moment qui s'écoule! ce qui peut exciter ma reconnaiſſance, c'eſt que je ſuis un être végétant, ſentant & ayant du plaiſir quelquefois.

Graces ſoient à jamais rendues à cet Etre néceſſaire, éternel, intelligent & puiſſant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organiſation & de la végétation. Il a voulu que nous euſſions tous des poumons, un foie, un pancreas, un eſtomac, un cœur avec des oreillettes, des veines & des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'eſt un artifice auſſi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs ſoleils. Mais cet artifice prodigieux ne ferait rien, ſi nous n'avions le ſentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits & les organes qui la conſervent, & ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les inſtrumens ſi chers & ſi inconcevables par qui la vie eſt donnée aux êtres qui naiſſent de nous.

Le grand Etre nous fit préſent à tous de ſix organes auxquels ſont attachés des ſentimens, tous étrangers les uns aux autres. Le tact répandu dans toute les parties du corps, mais plus ſenſible dans les mains; l'ouie que pluſieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous, mais qui nous donne ſur eux un avantage dont ils ne ſont que très-groſſiérement ſuſceptibles; c'eſt celui de la muſique; nous entendons des accords où preſque tous les animaux n'entendent que des ſons. L'harmonie n'eſt faite que pour nous; & ſi les roſſignols ont la voie plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue & plus variée.

La vue de l'homme eſt moins perçante que celle de tous les oiſeaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les inſectes auxquels il eſt donné de voir un univers en petit qui nous échappe. Mais placés entre

l'aigle & la mouche, nous devons être contens de nos yeux; c'eſt un tact qui ſe prolonge juſqu'aux étoiles. Nous voyons par un ſeul trou le quart du ciel, cette propriété eſt aſſez avantageuſe.

Le goût eſt auſſi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il eſt bien difficile de deviner quelle eſpèce eſt la plus gourmande & a le goût le plus délicat: on dit qu'il n'en faut pas diſputer. mais il faut convenir que ſans le goût aucun animal ne penſerait à ſe nourrir; rien ne ſerait plus inſupportable que de manger & de boire, ſi DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaiſir que de beſoin. Le plaiſir vient manifeſtement de DIEU. Cette vérité eſt ſi palpable, qu'il eſt impoſſible de ſe donner, d'imaginer même une ſenſation agréable qui ne ſoit pas dans les organes que nous poſſédons, & que nous n'ayons pas éprouvée.

Le ſixième ſens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, eſt celui qui unit ſi délicieuſement les deux ſexes, celui dont le ſeul deſir ſurpaſſe toutes autres voluptés; celui qui par ſes ſeuls avant-goûts eſt un plaiſir ineffable. Les autres ſens ſe bornent à la ſatisfaction de l'individu qui les poſsède, mais le ſens de l'amour enivre à la fois deux êtres penſans, & en fait naître un troiſième. Quel adorable myſtère! la jouiſſance devient une création. Auſſi le comte de Rocheſter a dit que le plaiſir de l'amour ſuffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées; auſſi le grand Mahomet a promis l'amour pour récompenſe à ſes braves guerriers. Il n'a pas eu l'abſurde impertinence d'imaginer qu'on reſſuſciterait avec ſes organes, ſans faire uſage de ſes organes. Il a choiſi le plus noble, le plus exquis de tous pour être éternellement le prix du courage & de la vertu.

Je laiſſe à d'autres le ſoin de faire admirer les angles égaux au ſommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le cryſtallin, les tableaux qu'elle trace ſur la rétine. Qu'ils

célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan & sa corde, le marteau, l'enclume & l'étrier; & qu'après avoir examiné tous ces instrumens de l'ouie, ils ignorent profondément comment on peut entendre.

Qu'on dissèque mille cerveaux, sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse Borelli attribuer au cœur une force de quatre-vingt mille livres, que Keil réduit à cinq onces. Je laisse Hequet faire de l'estomac un moulin, & Vanhelmont un laboratoire de chymie.

Je m'arrête à considérer avec autant de reconnaissance que d'étonnement la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu & nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre & des accompagnemens qui les environnent, regardez-les avec des yeux d'un anatomiste; ils vous font horreur. Mais les deux sexes dans la jeunesse ne les voient qu'avec les yeux de la volupté; ils parlent à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, & passe auprès du cœur, il descend aux organes de la génération, & delà vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette méchanique admirable de léviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer es vues de la nature, vous trahiriez le grand Etre qui vous a donné les organes de la génération pour la produire & non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle; & plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols & les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout tems la vie a passé d'un corps dans un autre, & qu'ainsi elle est éternelle comme le grand Etre dont elle est émanée.

Enfin, rendons graces à l'Etre suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

## LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron & l'éléphant, la matière brute, la matière organisée, la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grands Démiourgos éternellement agissant par sa nature, & de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous tenez de lui, & que vous ne pouvez vous être donné vous-même: mais vous ne l'avez pas remercié du don de la pensée. L'instinct & le sentiment sont divins sans doute. C'est par instinct que se forment tous nos premiers mouvemens, & que nous sentons tous nos besoins. Mais les choses sont tellement combinées, que si les autres animaux sont doués d'un instinct qui surpasse le nôtre, nous avons une raison qui surpasse infiniment la leur. En mille occasions fiez-vous à votre chien & même à votre cheval; que l'Indien consulte son éléphant: mais en mathématique consultez Archimède. DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la résistance & le ressort, c'est-là son instinct, il est incompréhensible; celui des animaux l'est aussi, mais la pensée est encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipse & d'observer la route des comètes, semble, si on ose le dire, tenir quelque chose de la puissante intelligence du grand Etre qui les a formées. C'est bien là que nous paraissons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ses loix invariables de mouvement. Toute espèce chez les animaux a son instinct presque toujours assez uniforme, & qui ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites; mais la raison de l'homme s'élance jusqu'à la divinité.

Il est très-certain que les bêtes sont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnaît son maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire & ces idées aux animaux? celui qui leur donne leur sang, leurs viscères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, & par conséquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner leur instinct. Il y a des singes, des éléphans qui ont plus d'esprit que d'autres, c'est-à-dire, plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, & devenir d'excellens chefs de meute, tandis que d'aures restent toujours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé & défendu leurs maîtres; plusieurs ont été rebelles & ingrats, mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, carressé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan. Presque tous les quadrupèdes & les reptiles même perfectionnent en vieillissant leur instinct jusqu'aux bornes prescrites: les fouines, les renards, les loups en sont une preuve évidente. Un vieux loup & sa compagne font toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance & la démence peuvent seules les combattre ces vérités dont nous sommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le tems & la commodité d'observer la conduite des animaux, lisent l'excellent article *Instinct* dans l'*Encyclopédie*, ils seront convaincus de l'existence de cette faculté qui est la raison des

bêtes, raison aussi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'est à l'horloge de Strasbourg, raison bornée mais réelle, intelligence grossière, mais intelligence dépendante des sens comme la nôtre, faible & incorruptible ruisseau de cette intelligence immense & incompréhensible qui a présidé à tout en tout tems.

Un Espagnol nommé Péreira qui n'avait que l'imagination, s'en servit pour hasarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute sensation; il fit de DIEU un joueur de marionnettes occupé continuellement à tirer les cordons de ses personnages, à leur faire jeter les cris de la joie & de la douleur, sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie, à les accoupler sans amour, à les faire manger & boire sans soif & sans faim. Descartes dans ses romans adopta cette charlatanerie impertinente : elle eût cours chez des ignorans qui se croyaient savans.

Le cardinal de Polignac, homme de beaucoup d'esprit, & qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très-peu philosophe, & ne connaissant malheureusement que les absurdes systêmes de Descartes, s'avisa d'écrire un poëme contre Lucrèce; mais bien moins poëte que ce Romain, il fut aussi mauvais physicien que lui; il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs dans son ouvrage sec & décharné qu'on loua beaucoup, & qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans son poëme des exemples incroyables de la sagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au sixième chant, un conte qu'il avait souvent fait à la cour de France à son retour de Pologne, & dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle, il lui arracha une plume. Que l'aigle quelque tems après le dépluma tout entier, & dédaigna

de lui ôter la vie. Le milán (pourſuit-il) médita ſa vengeance pendant tout le tems que ſes plumes revinrent. Enfin il trouva ſur un vieux pont une ouverture par laquelle il pouvait paſſer ſon corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus groſſe que lui. Quand il ſe fut eſſayé à pluſieurs repriſes, il va défier ſon ennemi dans les airs, il le trouve à point nommé : le combat s'engage, le milan par une retraite habile plonge dans le trou & paſſe à travers, l'aigle le pourſuit avec rapidité, la tête & le cou paſſent aiſément, le reſte du corps ne peut ſuivre. Elle ſe débat pour ſe dégager : tandis qu'elle s'épuiſe en efforts le milan revole ſur elle à ſon aiſe, la déplume comme il avait été déplumé, & lui donne généreuſement la vie comme l'aigle la lui avait donnée, mais il la laiſſe en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les ſtratagêmes de Frontin aucune ruſe de guerre qui approche celle-ci, & Scipion l'Africain ne fut jamais ſi magnanime. On s'attend que le cardinal de Polignac va conclure que ce milan avait une très-belle ame, point du tout, il conclut que c'eſt un automate ſans eſprit & ſans aucune ſenſation.

C'eſt ainſi que le fils du grand Racine qui hérita de ſon père le talent de la verſification, ſe fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raiſonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en aſſurant ſans raiſonner qu'elles ſont des machines pures.

Oui, ſans doute, elles ſont machines, mais machines à ſentiment, machines à idées, machines plus ou moins penſantes, ſelon qu'elles ſont organiſées. Il y a de grandes différences entre leurs talens comme il en eſt entre les nôtres. Quel eſt le chien de chaſſe, l'ouran-ou-tang, l'éléphant bien organiſé qui n'eſt pas ſupérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les reſtes

d'une inutile vie dans l'abrutiſſement d'une végétation interrompue, ſans mémoire, ſans idées, languiſſans entre quelques ſenſations & le néant. Quel eſt l'animal qui ne ſoit pas cent fois au-deſſus de nos enfans nouveaux nés, chez qui DIEU cependant, ſelon nos théologiens, infuſa une ame ſpirituelle & immortelle au bout de ſix ſemaines dans l'uterus de leur mère. Que dis-je, quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes! quelle diſtance immenſe entre le jeune Newton inventant le calcul de l'infini, & Newton expirant ſans connaiſſance, ſans aucune trace de ce génie qui avait peſé les mondes! c'eſt la ſuite des loix éternelles de la nature que Newton lui-même ne put comprendre parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand Etre dont ces loix émanent, remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la penſée qui nous élève juſqu'à lui.

Un profond philoſophe, & qui aurait ſaiſi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les menſonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'eſt plutôt DIEU qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puiſqu'il eſt néceſſairement le grand, le ſeul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment penſons-nous, comment ſentons-nous? qui pourra nous le dire? DIEU n'a pas mis (il faut le répéter ſans ceſſe), DIEU n'a pas caché dans les plantes un être ſecret qui s'appelle *végétation;* elles végètent parce qu'il fut ainſi ordonné dans tous les ſiècles. Il n'eſt point dans l'animal une créature ſecrète qui s'appelle *ſenſation*; & le cerf court, & l'aigle vole, & le poiſon nage ſans avoir beſoin d'une ſubſtance inconnue réſidente en eux qui les faſſe voler, courir & nager. Ce que nous avons nommé leur inſtinct eſt une faculté ineffable, inhérente dans eux par les loix ineffables du grand Etre. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain; mais il n'y

a point d'être réel qui soit l'entendement humain ; il n'en est point qui s'appelle *la volonté*. L'homme raisonne, l'homme desire, l'homme veut ; mais ses volontés, ses desirs, ses raisonnemens ne sont point des substances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, & ensuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choses ; ne tombons point dans cette erreur.

Nous sommes tantôt pensans, tantôt ne pensant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormans, tantôt excités par des desirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie passagère ; esclaves dès notre enfance jusqu'à la mort de tout ce qui nous environne, ne pouvant rien par nous seuls, recevant toutes nos idées sans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'instant suivant ; & toujours sous la main du grand Etre qui agit dans toute la nature par des voies aussi incompréhensibles que lui-même.

### LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous ; je reconnais en lui la cause, la fin, l'enveloppe & le centre de toutes choses ; mais je crains en parlant, de lui faire quelque offense, si pourtant le fini peut outrager l'infini, si un être misérable qui est à peine un mode de l'Etre, un embrion né entre de l'urine & des excrémens, excrément lui-même formé pour engraisser la fange dont il sort, peut faire une injure à l'Etre éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut & de tout ce qui sera, que nous le faisons auteur du mal. Je considère avec douleur que toutes les sectes qui ont admis comme nous un seul DIEU, sont tombées dans ce piège où je crains que ma raison ne soit prise. Leurs prétendus sages ont répondu que DIEU ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît lors que

les rayons du ſoleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'eſt pas le ſoleil qui lui a fait ce mal; mais qu'il a permis que ſes rayons lui crevaſſent les yeux.

Je vous diſais tout-à-l'heure que j'étais pénétré de reconnaiſſance & de joie; mais d'autres idées s'étant préſentées néceſſairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remerciemens ſont ſuivis de mes murmures involontaires; j'éclate en gémiſſemens & je me diſſous en larmes comme un enfant qui paſſe en un moment du rire à la plainte entre les bras de ſa nourrice.

Toute l'antiquité admira & pleura comme moi. Elle rechercha la cauſe des imperfections du monde avec autant d'empreſſement que de déſeſpoir. Les Grecs imaginèrent des titans enfant du ciel & de la terre, qui demandèrent à Jupiter leur part du bien de leurs père & mère, & firent la guerre aux dieux. Les autres inventèrent la belle fable de Pandore. D'autres (plus philoſophes peut-être en paraiſſant ne l'être pas) mirent Jupiter entre deux tonnaux verſant le bien goutte-à-goutte & le mal à plein canal. On imagina des androgines qui poſſédant les deux ſexes à la fois devinrent fort inſolens, & furent pour leur châtiment ſéparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur *ſhaſta* qui ſubſiſte depuis cinq mille ans dans la langue du Hanſcrit entre les mains des brames, que des anges, des génies ſe révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens diſaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raiſonnables, mais que parmi les citoyens du ciel il ſe trouva deux gourmands mari & femme qui s'aviſèrent de manger une galette. Preſſés enſuite d'un beſoin qui eſt la ſuite de la gourmandiſe, ils demandèrent à un des principaux domeſtiques de l'empire où était la garderobe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui eſt à mille millions de lieues? c'eſt-là qu'eſt le privé de l'univers; ils y allèrent, & DIEU les y laiſſa pour les punir.

Quelques autres Aſiatiques rapportent que DIEU ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite ſur du beau vélin ; l'homme en chargea ſon âne avec d'autres petits meubles, & ſe mit à courir le monde. Chemin faiſant l'âne rencontra le ſerpent, & lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire ; le ſerpent le conduiſit avec courtoiſie ; mais tandis que l'âne buvait, & que l'homme était éloigné, le ſerpent vola la recette ; il y lut le ſecret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, ſelon l'idée commune de l'Aſie. L'homme garda ſa peau & fut ſujet à la mort.

Les Egyptiens & ſurtout les Perſans reconnurent un Dieu diable, ennemi du DIEU favorable, un Typhon, un Arimane, un Sathan, un mauvais principe, qui ſe plaiſait à gâter tout ce que le bon principe faiſait de bien. Cette idée était priſe de ce qui ſe paſſait tous les jours chez les pauvres humains. Nous ſommes preſque toujours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation oppoſée a pu faire d'utile. Laomédon bâtit une belle ville, Agamemnon la détruit ; c'eſt l'hiſtoire du genre humain. Les hommes ont toujours tranſporté dans le ciel toutes les ſottiſes de la terre, ſoit ſottiſes atroces, ſoit ſottiſes ridicules. La doctrine de Zoroaſtre & celle de Manès ne ſont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui pour expliquer la cauſe de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon & une petite fille frère & ſœur, que le frère caſſait quelquefois la cruche de ſa petite ſœur, & qu'alors on avait des pluies & des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéiſme ; & tous les ſyſtêmes ſur leſquels on a tant diſputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de misères & de chagrins, d'avoir juſtifié ſi mal la providence dans les

bons momens où quelque relâche dans leurs peines leur laiſſait la liberté de penſer. Pardonnons-leur d'avoir ſuppoſé un grand être malfaiſant, éternel ennemi d'un grand Etre favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il conſidère que la terre entière n'eſt que l'empire de la deſtruction ? La génération, la vie des animaux ſont l'ouvrage d'une main ſi puiſſante & ſi induſtrieuſe, que la puiſſance de tous les rois & le génie de cent mille Archimèdes, ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi ſert tout cet artifice divin qui brille dans la ſtructure de ces milliards d'êtres ſenſibles ? A les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes ſi un homme avait fait un automate admirable, marchant de lui-même, & jouant de la flûte, & qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe eſt couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes ; ce n'eſt qu'un vaſte champ de carnage & d'infection. Toute eſpèce eſt impitoyablement pourſuivie, déchirée, mangée ſur la terre, dans l'air & dans les eaux. L'homme eſt plus malheureux que tous les animaux enſemble ; il eſt continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude & l'ennui, qui ne ſont que le dégoût de ſoi-même. Il aime la vie & il ſait qu'il mourra. S'il eſt né pour goûter quelques plaiſirs paſſagers dont il loue la providence, il eſt né pour des ſouffrances ſans nombre & pour être mangé des vers ; il le ſait & les animaux ne le ſavent pas. Cette idée funeſte le tourmente, il conſume l'inſtant de ſa déteſtable exiſtence à faire le malheur de ſes ſemblables, à les égorger lâchement pour un vil ſalaire, à tromper & à être trompé, à piller & à être pillé, à ſervir pour commander, à ſe repentir ſans ceſſe. Exceptez-en quelques ſages, la foule des hommes n'eſt qu'un aſſemblage horrible de criminels infortunés, & le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble encore une fois d'avoir à me plaindre de l'Etre des êtres en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puisque vous aimez DIEU, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-là. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'Etre des êtres & les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal & la prétendue dégradation de l'homme, ont rendu DIEU ridicule; rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages; elle produit une vertu consolante, la résignation. Graces à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans, goûte quelque paix dans l'exil & dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand Etre. La justice, la bienfaisance, la tolérance en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfaisans, tolérans, puisque c'est la destinée des sages & la nôtre; laissons les imbécilles perdre leurs jours sans penser, & les fripons penser à persécuter les ames honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pêtri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse & chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature comme la soif du sang est dans la fouine, & la gravitation dans la matière.

D'ailleurs, toute conſolation nous eſt-elle interdite? n'eſt-il pas poſſible qu'il y ait dans nous quelque principe indeſtructible qui renaîtra dans l'ordre des choſes? rien n'eſt forti du néant, rien n'y rentre, *omnia mutantur, nihil interit.* S'il était néceſſaire qu'un peu de penſée fût pour quelques momens, je ne ſais comment dans un corps de cinq pieds & demi, organiſé comme nous le ſommes, pourquoi ce don de la penſée ne ſera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal & l'inviſible organe de cette machine? ajoutons à nos vertus celle de l'eſpérance, ſouffrons dans cètte courte vie les tyranniques bêtiſes que nous ne pouvons empêcher, tâchons ſeulement de ne point dire de bêtiſe ſur le grand Etre.

## LE SECOND ADORATEUR.

Oui frère, je me réſigne, il le faut bien. J'eſpère autant que je le puis, & je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raiſon par les chimères que tant de charlatans ont débitées ſur le grand Etre.

Vous ſavez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jéſuite Lavaur qui avait onze cent mille francs dans ſon porte-feuille en lettres de change & en diamans, je connus beaucoup de Guèbres & de brames. Ces Guèbres ou Parſis ſont d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne ſommes que d'hier; mais plus un peuple eſt ancien, plus il a d'anciennes ſottiſes. Je fus confondu quand les mages Guèbres me dirent qu'il avait plu à l'Etre néceſſaire éternellement agiſſant de ne former les mondes que depuis quatre cent cinquante mille années, & qu'il les avait formés en ſix Gahambars, en ſix tems. Les pauvres mages! ils font de DIEU un homme, un ouvrier qui demande ſix ſemaines pour faire ſon ouvrage, & qui ſe donne ce qu'on appelle du bon tems la ſeptième ſemaine.

Si vous ſaviez quels contes de vieille, ces rêveurs

ajoutent à leurs six Gahambars, vous en auriez pitié. La fable du serpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne, n'est pas comparable à celle de Parsis. On y voit des serpens & des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand Etre, l'Etre nécessaire éternel, infini, se promène tous les jours à midi sous des palmiers ; il forme une espèce de Pandore qu'il pêtrit d'un morceau de chair tiré de la substance d'un homme, cet homme s'appellait Misha & sa femme Mishana (*a*).

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés jusqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enseigne le passé, le présent & le futur, & qui donne des leçons de morale & de physique. Les arbres de Dodone ne sont rien auprès. Tout est prodige dans les tems antiques de tous les peuples ; rien n'est jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaissaient pas. On ne voit aucun historien sage qui raconte les siècles passés, mais on voit partout des sorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces sorciers, il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là se met un bât sur le dos, & court tout nud dans les rues de la capitale. Celui-ci mange des excrémens sur son pain, cet autre est enlevé par les cheveux au milieu des airs. Un quatrième se promène sur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. Hercule est englouti dans le ventre d'un poisson, il y reste trois jours, mais il y fait très-bonne chère, car il fait griller le foie du poison & le mange ; delà il court au détroit de Gibraltar, il le passe dans son gobelet (*b*).

(*a*) Ce sont les premiers hommes selon *Zoroastre* : comme suivant *Sanchoniaton* ce sont *Protegenos* & *Genos*, ou du moins des créatures que le traducteur Grec nomme ainsi. Chez les Indiens ce sont *Adimo* & *Procriti*, chez les Grecs *Prométhée*, *Epimetée* & *Pandore*, chez les Chinois *Puon-cu*, &c.

(*b*) Voyez *Licofron*.

Bacchus avec ſa verge va conquérir les Indes, il change ſa verge en ſerpent, & rechange le ſerpent en verge; il paſſe la mer des Indes à pied ſec, arrête le ſoleil & la lune, & fait cent tours de cette force. Voilà l'hiſtoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire. Mais voici ce qui fait verſer des larmes.

Les charlatans qui montèrent ſur des tréteaux les jours de foire pour divertir la canaille par ces contes, ne ſe contentèrent pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait: ils crièrent, « nous atteſtons les dieux immor-
» tels qui habitent ſur le ſommet de l'Olympe & de
» l'Atlas, nous jurons par le grand Démiourgos, le
» grand Zeus leur père & leur maître, que nous vous
» avons annoncé la vérité pure; nous ſommes les
» ambaſſadeurs du ciel, payez-nous notre voyage. Les
» deux tiers de vos biens ſont à nous de droit divin,
» & l'autre de droit humain. Nous avons la condeſcen-
» dance de vous laiſſer jouir de ce dernier tiers, mais
» à la condition que les rois tiendront la bride de notre
» cheval, & l'arçon de notre ſelle quand nous viendrons
» vous viſiter; qu'ils mettront leurs diadêmes à nos pieds,
» qu'ils croiront fermement que nous ſommes infailli-
» bles; & pour les récompenſer de leur foi, non-
» ſeulement nous leur concédons la dignité de notre
» porte-coton quand nous irons à la ſelle, mais nous
» voulons bien par grace ſpéciale, leur faire diſtribuer
» nos matières qu'ils porteront pendues à leur cou
» reſpectueuſement. Ainſi DIEU leur ſoit en aide (*a*). »

Si quelqu'un oſe jamais diſputer, même avec la plus grande retenue, ſur les dimenſions de la taſſe d'Hercule, dans laquelle il navigea d'une de ſes colonnes à l'autre, s'il oſe demander comment Hercule fut avalé par un poiſſon, & comment il trouva un gril dans ſon ventre

(*a*) Voyez toutes les relations concernant le grand Lama.

pour faire cuire le foie de l'animal, il ſera pendu ſur le champ.

Celui qui doutera que Deucalion & Pirra s'étant trouſſés, aient jeté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, ſera lapidé comme de raiſon par nos théologiens; & le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche, .... jettera la première pierre.

Si quelqu'un eſt aſſez inſolent pour réciter une chanſon ſur Cibèle, la mère de Zeus, ou Vénus ſa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine dont on tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues, & on jettera ſon cœur, ſa main, ſa langue & ſon corps dans les flammes, pour la conſolation des fidèles, pour la plus grande gloire de DIEU, qui eſt très-glorieux & qui aime paſſionnément à voir un cœur ſanglant dont on donne des ſoufflets ſur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine ſeront en grand nombre, faites vîte une St. Barthelemi, c'eſt le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule.... Que vos grands ſtolifères n'aient jamais moins de dix talens d'or de rente, & que les très-grands ſtolifères n'en aient jamais moins de mille.... Qu'on dépeuple la terre & les mers pour leurs tables ſomptueuſes, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'eſt ainſi qu'il convient de ſervir l'Etre des êtres.

## LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux ſur notre globe; il y en a ſans doute, nous ſommes dans un orage, ſauve qui peut. Mais encore une fois eſpérons de beaux jours. Où? & quand? je n'en ſais rien; mais ſi tout eſt néceſſaire, il l'eſt que

le grand Etre ait de la bonté. La boîte de Pandore eſt la plus belle fable de l'antiquité, l'eſpérance était au fond. Vous voudriez quelque choſe de plus poſitif. Si vous en connaiſſez, daignez me l'apprendre.

## *LES DROITS DES HOMMES, ET LES USURPATIONS DES AUTRES.*

### UN PRÊTRE DE CHRIST DOIT-IL ÊTRE SOUVERAIN?

POUR connaître les droits du genre humain, on n'a pas beſoin de citations. Les tems ſont paſſés où des Grotius & des Puffendorf cherchaient le tien & le mien dans Ariſtote & dans St. Jérôme, & prodiguaient les contradictions & l'ennui pour connaître le juſte & l'injuſte. Il faut aller au fait.

Un territoire dépend-il d'un autre territoire? y a-t-il quelque loi phyſique qui faſſe couler l'Euphrate au gré de la Chine ou des Indes? non ſans doute. y a-t-il quelque notion métaphyſique qui ſoumette une iſle Moluque à un marais formé par le Rhin & la Meuſe? il n'y a pas d'apparence. Une loi morale? pas davantage.

D'où vient que Gibraltar dans la Méditerranée appartint autrefois aux Maures, & qu'il eſt aujourd'hui aux Anglais, qui demeurent dans les iſles de l'Océan, dont les dernières ſont vers le ſoixantième degré? c'eſt qu'ils ont pris Gibraltar. Pourquoi le gardent-ils? c'eſt qu'on n'a pu le leur ôter; & alors on eſt convenu qu'il leur reſterait: la force & la convention donnent l'empire.

De quel droit Charlemagne, né dans le pays barbare

des Auſtraſiens, dépouilla-t-il ſon beau-père le Lombard Didier, roi d'Italie, après avoir dépouillé ſes propres neveux de leur héritage? du droit que les Lombards avaient exercé en venant des bords de la mer Baltique ſaccager l'empire romain ; & du droit que les Romains avaient eu de ravager tous les autres pays l'un après l'autre. Dans le vol à main armée, c'eſt le plus fort qui l'emporte ; dans les acquiſitions convenues, c'eſt le plus habile.

Pour gouverner de droit ſes frères les hommes, ( & quels frères ! quels faux frères ! ) que faut-il ? le conſentement libre des peuples.

Charlemagne vient à Rome vers l'an 800, après avoir tout préparé, tout concerté avec l'évêque, & faiſant marcher ſon armée & ſa caſſette dans laquelle étaient les préſens deſtinés à ce prêtre. Le peuple romain nomme Charlemagne ſon maître, par reconnaiſſance de l'avoir délivré de l'oppreſſion lombarde.

A la bonne heure que le ſénat & le peuple aient dit à Charles : « nous vous remercions du bien que vous » nous avez fait, nous ne voulons plus obéir à des » empereurs imbécilles & méchans qui ne nous défen- » dent pas, qui n'entendent pas notre langue, qui nous » envoient leurs ordres en grec par des eunuques de » Conſtantinople, & qui prennent notre argent. Gou- » vernez-nous mieux en conſervant toutes nos préro- » gatives, & nous vous obéirons. »

Voilà un beau droit, ſans doute, & le plus légitime.

Mais ce pauvre peuple ne pouvait aſſurément diſpoſer de l'empire ; il ne l'avait pas ; il ne pouvait diſpoſer que de ſa perſonne. Quelle province de l'empire aurait-il pu donner ? l'Eſpagne ? elle était aux Arabes ; la Gaule & l'Allemagne ? Pepin, père de Charlemagne, les avait uſurpées ſur ſon maître : l'Italie citérieure ? Charles l'avait volée à ſon beau-père. Les empereurs Grecs poſſédaient tout le reſte ; le peuple ne conférait donc

qu'un nom; ce nom était devenu facré. Les nations depuis l'Euphrate jufqu'à l'Océan, s'étaient accoutumées à regarder le brigandage du faint empire romain comme un droit naturel; & la cour de Conftantinople regarda toujours les démembremens de ce faint empire comme une violation manifefte du droit des gens, jufqu'à ce qu'enfin les Turcs vinrent leur apprendre un autre code.

Mais dire avec les avocats mercenaires de la cour pontificale romaine, (lefquels en rient eux-mêmes,) que l'évêque Léon III donna l'empire d'Occident à Charlemagne, cela eft auffi abfurde que fi on difait que le patriarche de Conftantinople donna l'empire d'Orient à Mahomet II.

D'un autre côté, répéter après tant d'autres que Pepin l'ufurpateur & Charlemagne le dévaftateur donnérent aux évêques Romains l'exarcat de Ravenne, c'eft avancer une fauffeté évidente. Charlemagne n'était pas fi honnête. Il garda l'exarcat pour lui, ainfi que Rome; il nomme Rome & Ravenne dans fon teftament comme fes villes principales. Il eft conftant qu'il confia le gouvernement de Ravenne & de la Pentapole à un autre Léon, archevêque de Ravenne, dont nous avons encore la lettre qui porte en ces termes exprès: *hæ civitates à Carolo ipfo una cum univerfa Pentapoli illi fuerint conceffæ.*

Quoiqu'il en foit, il ne s'agit ici que de démontrer que c'eft une chofe monftrueufe dans les principes de notre religion comme dans ceux de la politique & dans ceux de la raifon qu'un prêtre donne l'empire, & qu'il ait des fouverainetés dans l'empire.

Ou il faut abfolument renoncer au chriftianifme, ou il faut l'obferver. Ni un jéfuite avec fes diftinctions, ni le diable n'y peut trouver de milieu.

Il fe forme dans la Galilée une religion toute fondée fur la pauvreté, fur l'égalité, fur la haine contre les richeffes & les riches; une religion dans laquelle il eft dit qu'il eft auffi impoffible qu'un riche entre dans le

royaume des cieux, qu'il eſt impoſſible qu'un chameau paſſe par le trou d'une aiguille; où l'on dit que le mauvais riche eſt damné uniquement pour avoir été riche; où Anania & Saphira ſont punis de mort ſubite pour avoir gardé de quoi vivre; où il eſt ordonné aux diſciples de ne jamais faire de proviſion pour le lendemain; où JESUS-CHRIST fils de DIEU, DIEU lui-même prononce ces terribles oracles contre l'ambition & l'avarice: *Je ne ſuis pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir. Il n'y aura jamais parmi vous ni premier ni dernier. Celui de vous qui voudra s'agrandir, ſoit abaiſſé. Que celui de vous qui voudra être le premier, ſoit le dernier.*

La vie des premiers diſciples eſt conforme à ces préceptes; St. Paul travaille de ſes mains, St. Pierre gagne ſa vie. Quel rapport y a-t-il de cette inſtitution avec le domaine de Rome, de la Sabine, de l'Ombrie, de l'Emilie, de Ferrare, de Raveune, de la Pentapole, du Bolonais, de Commachio, de Bénévent, d'Avignon? On ne voit pas que l'évangile ait donné ces terres aux papes, à moins que l'évangile ne reſſemble à la règle des théatins, dans laquelle il fut dit qu'ils feraient vêtus de blanc: & on mit en marge, *c'eſt-à-dire, de noir.*

Cette grandeur des papes & leurs prétentions mille fois plus étendues, ne ſont pas plus conformes à la politique & à la raiſon qu'à la parole de DIEU, puiſqu'elles ont bouleverſé l'Europe, & fait couler des flots de ſang pendant ſept cents années.

La politique & la raiſon exigent dans l'univers entier que chacun jouiſſe de ſon bien, & que tout état ſoit indépendant. Voyons comment ces deux loix naturelles, contre leſquelles il ne peut être de preſcription, ont été obſervées.

## DE NAPLES.

Les gentilshommes Normands qui furent les premiers inſtrumens de la conquête de Naples & de Sicile, firent le plus bel exploit de chevalerie dont on ait jamais entendu parler. Quarante à cinquante hommes ſeulement, délivrent Salerne au moment qu'elle eſt priſe par une armée de Sarraſins. Sept autres gentilshommes Normands tous frères, ſuffiſent pour chaſſer ces mêmes Sarraſins de toute la contrée, & pour l'ôter à l'empereur Grec qui les avait payés d'ingratitude. Il eſt bien naturel que les peuples dont ces héros avaient ranimé la valeur, s'accoutumaſſent à leur obéir par admiration & par reconnaiſſance.

Voilà les premiers droits à la couronne des deux Siciles. Les évêques de Rome ne pouvaient pas plus donner ces états en fief que le royaume de Boutan ou de Cachemire. Ils ne pouvaient même en accorder l'inveſtiture quand on la leur aurait demandée; car dans le tems de l'anarchie des fiefs, quand un ſeigneur voulait tenir ſon bien allodial en fief pour avoir une protection, il ne pouvait s'adreſſer qu'à ſon ſeigneur ſuzerain. Or certainement le pape n'était pas ſeigneur ſuzerain de Naples, de la Pouille & de la Calabre.

On a beaucoup écrit ſur cette vaſſalité prétendue; mais on n'a jamais remonté à la ſource. J'oſe dire que c'eſt le défaut de preſque tous les juriſconſultes, comme de tous les théologiens. Chacun tire bien ou mal, d'un principe reçu, les conſéquences les plus favorables à ſon parti. Mais ce principe eſt-il vrai? Ce premier fait ſur lequel ils s'appuient, eſt-il inconteſtable? C'eſt ce qu'ils ſe donnent bien de garde d'examiner. Ils reſſemblent à nos anciens romanciers qui ſuppoſaient tous que Francus avait apporté en France le caſque d'Hector. Ce caſque était impénétrable ſans doute; mais Hector

en effet l'avait-il porté ? Le lait de la vierge eſt auſſi très-reſpectable ; mais les ſacriſties qui ſe vantent d'en poſſéder une roquille, la poſsèdent-ils en effet ?

Giannoné eſt le ſeul qui ait jeté quelque jour ſur l'origine de la domination ſuprême affectée par les papes ſur le royaume de Naples. Il a rendu en cela un ſervice éternel aux rois de ce pays ; & pour récompenſe il a été abandonné par l'empereur Charles VI alors roi de Naples, à la perſécution des jéſuites, trahi depuis par la plus lâche des perfidies, ſacrifié à la cour de Rome, il a fini ſa vie dans la captivité. Son exemple ne nous découragera pas. Nous écrivons dans un pays libre ; nous ſommes nés libres ; & nous ne craignons ni l'ingratitude des ſouverains, ni les intrigues des jéſuites, ni la vengeance des papes. La vérité eſt devant nous ; & toute autre conſidération nous eſt étrangère.

C'était une coutume dans ces ſiècles de rapines, de guerres particulières, de crimes, d'ignorance & de ſuperſtition, qu'un ſeigneur faible pour être à l'abri de la rapacité de ſes voiſins, mît ſes terres ſous la protection de l'égliſe, & achetât cette protection pour quelque argent ; moyen ſans lequel on n'a jamais réuſſi. Ses terres alors étaient reputées ſacrées : quiconque eût voulu s'en emparer était excommunié.

Les hommes de ce tems-là auſſi méchans qu'imbécilles, ne s'effrayaient pas des plus grands crimes, & redoutaient une excommunication qui les rendaient exécrables aux peuples encore plus méchans qu'eux, & beaucoup plus ſots.

Robert Guiſcard & Richard vainqueurs de la Pouille & de la Calabre, furent d'abord excommuniés par le pape Léon IX. Ils s'étaient déclarés vaſſaux de l'Empire : mais l'empereur Henri III mécontent de ces feudataires conquérans, avait engagé Léon IX à lancer l'excommunication à la tête d'une armée d'Allemands. Les

Normands qui ne craignaient point ces foudres comme les princes d'Italie les craignaient, battirent les Allemands & prirent le pape prisonnier. Mais pour empêcher désormais les empereurs & les papes de venir les troubler dans leurs possessions, ils offrirent leurs conquêtes à l'église sous le nom *d'oblata*. C'est ainsi que l'Angleterre avait payé le denier de St. Pierre; c'est ainsi que les premiers rois d'Espagne & de Portugal en recouvrant leurs états contre les Sarrasins, promirent à l'église de Rome deux livres d'or par an; ni l'Angleterre, ni l'Espagne, ni le Portugal ne regardèrent jamais le pape comme leur seigneur suzerain.

Le duc Robert Oblat de l'église ne fut pas non plus feudataire du pape il ne pouvait pas l'être, puisque les papes n'étaient pas souverains de Rome. Cette ville alors était gouvernée par son sénat : l'évêque n'avait que du crédit; le pape était à Rome précisément ce que l'électeur est à Cologne. Il y a une différence prodigieuse entre être oblat d'un saint & être feudataire d'un évêque.

Baronius dans ses actes, rapporte l'hommage prétendu fait par Robert duc de la Pouille & de la Calabre à Nicolas II; mais cette piéce est fausse, on ne l'a jamais vue; elle n'a jamais été dans aucune archive. Robert s'intitula *duc par la grace de* DIEU *& de St. Pierre*. Mais certainement St. Pierre ne lui avait rien donné, & n'était point roi de Rome. Si on voulait remonter plus haut, on prouverait invinciblement, non-seulement que St. Pierre n'a jamais été évêque de Rome dans un tems où il est avéré qu'aucun prêtre n'avait de siége particulier, & où la discipline de l'église naissante n'était pas encore formée; mais que St. Pierre n'a pas plus été à Rome qu'à Pékin. St. Paul déclare expressément que sa mission était *pour les prépuces entiers, & que la mission de St. Pierre était pour les prépuces coupés*, (*a*)

(*a*) Epître aux Galates, chap. II.

c'eſt-à-dire, que St. Pierre né en Galilée ne devait prêcher que les Juifs, & que lui Paul né à Tharſis dans la Caramanie devait prêcher les étrangers.

La fable qui dit que Pierre vint à Rome ſous le règne de Néron & y ſiégea pendant vingt-cinq ans, eſt une des plus abſurdes qu'on ait jamais inventées, puiſque Néron ne régna qu'onze ans. La ſuppoſition qu'on a oſé faire qu'une lettre de St. Pierre datée de Babylone avait été écrite dans Rome, & que Rome eſt là pour Babylone, eſt une ſuppoſition ſi impertinente, qu'on ne peut en parler ſans rire. On demande à tout lecteur ſenſé ce que c'eſt qu'un droit fondé ſur des impoſtures ſi avérées.

Enfin que Robert ſe ſoit donné à St. Pierre ou aux douze apôtres ou aux douze patriarches, ou aux neuf chœurs des anges, cela ne communique aucun droit au pape ſur un royaume; ce n'eſt qu'un abus intolérable contraire à toutes les anciennes loix féodales, contraire à la religion chrétienne, à l'indépendance des ſouverains, au bon ſens & à la loi naturelle.

Cet abus a ſept cents ans d'antiquité. D'accord; mais en eût-il ſept cent mille, il faudrait l'abolir. Il y a eu, je l'avoue, trente inveſtitures du royaume de Naples données par des papes; mais il y a eu beaucoup plus de bulles qui ſoumettent les princes à la juriſdiction eccléſiaſtique, & qui déclarent qu'aucun ſouverain ne peut en aucun cas juger des clercs ou des moines, ni tirer d'eux une obole pour le maintien de leurs états. Il y a eu plus de bulles qui diſent de la part de DIEU qu'on ne peut faire un empereur ſans le conſentement du pape. Toutes ces bulles ſont tombées dans le mépris qu'elles méritent, pourquoi reſpecterait-on davantage la ſuzeraineté prétendue du royaume de Naples? Si l'antiquité conſacrait les erreurs & les mettait hors de toute atteinte, nous ſerions tous tenus d'aller à Rome plaider nos procès lorſqu'il s'agirait d'un ma-

riage, d'un teſtament, d'une dixme; nous devrions payer des taxes impoſées par les légats. Il faudrait nous armer toutes les fois que le pape publierait une croiſade, nous acheterions à Rome des indulgences, nous délivrerions les ames des morts à prix d'argent, nous croirions aux ſorciers, à la magie, au pouvoir des reliques ſur les diables. Chaque prêtre pourrait envoyer des diables dans le corps des hérétiques : tout prince qui aurait un différend avec le pape perdrait ſa ſouveraineté. Tout cela eſt auſſi ancien ou plus ancien que la prétendue vaſſalité d'un royaume qui par ſa nature doit être indépendant.

Certes ſi les papes ont donné ce royaume, ils peuvent l'ôter? ils en ont en effet dépouillé autrefois les légitimes poſſeſſeurs. C'eſt une ſource continuelle de guerres civiles. Ce droit du pape eſt donc en effet contraire à la religion chrétienne, à la ſaine politique & à la raiſon; ce qui était à démontrer.

## DE LA MONARCHIE DE SICILE.

Ce qu'on appelle *le privilège*, la prérogative de la monarchie de Sicile, eſt un droit eſſentiellement attaché à toutes les puiſſances chrétiennes, à la république de Gènes, à celles de Lucques & de Raguſe comme à la France & à l'Eſpagne. Il conſiſte en trois points principaux accordés par le pape Urbain II à Roger roi de Sicile.

Le premier, de ne recevoir aucun légat *à latere* qui faſſe les fonctions de pape, ſans le conſentement du ſouverain.

Le ſecond, de faire chez ſoi ce que cet ambaſſadeur étranger s'arrogeait de faire.

Le troisième, d'envoyer aux conciles de Rome les évêques & les abbés qu'il voudrait.

C'était bien le moins qu'on pût faire pour un homme qui avait délivré la Sicile du joug des Arabes, & qui l'avait rendue chrétienne. Ce prétendu privilège n'était autre chose que le droit naturel, comme les libertés de l'église gallicane ne sont que l'ancien usage de toutes les églises.

Ces privilèges ne furent accordés par Urbain II, confirmés & augmentés par quelques papes suivans, que pour tâcher de faire un fief apostolique de la Sicile comme ils l'avaient fait de Naples. Mais les rois ne se laissèrent pas prendre à ce piége. C'était bien assez d'oublier leur dignité jusqu'à être vassaux en terre ferme; ils ne le furent jamais dans l'isle.

Si l'on veut savoir une des raisons pour laquelle ces rois se maintinrent dans le droit de ne point recevoir de légat dans le tems que tous les autres souverains de l'Europe avaient la faiblesse de les admettre, la voici dans Jean évêque de Salisburi: *Legati Apostolici.... ità debaccantur in Provinciis ac Sathan ad Ecclesiam flagellandam à facie Domini. Provinciarum diripiunt spolia ac si thesauros Crœsi studeant comparare.* Ils saccagent le pays comme si c'était Sathan qui flagellât l'église loin de la face du Seigneur. Ils enlèvent les dépouilles des provinces, comme s'ils voulaient amasser les trésors de Crésus.

Les papes se repentirent bientôt d'avoir cédé aux rois de Sicile un droit naturel. Ils voulurent le reprendre. Baronius soutint enfin que ce privilège était subreptice, qu'il n'avait été vendu aux rois de Sicile que par un antipape, & il ne fait nulle difficulté de traiter de tyrans tous les rois successeurs de Roger.

Après des siècles de contestations & d'une possession toujours constante des rois, la cour de Rome crut enfin trouver une occasion d'asservir la Sicile, quand le duc de

Savoie Victor-Amédée fut roi de cette isle en vertu des traités d'Utrecht.

Il est bon de savoir de quel prétexte la cour Romaine moderne se servit pour bouleverser ce royaume si cher aux anciens Romains. L'évêque de Lipari fit vendre un jour en 1711 une douzaine de litrons de pois verds à un grenetier. Le grenetier vendit ces pois au marché, & paya trois oboles pour le droit imposé sur les pois par le gouvernement. L'évêque prétendit que c'était un sacrilège, que ces pois lui appartenaient de droit divin, qu'ils ne devaient rien payer à un tribunal profane. Il est évident qu'il avait tort. Ces pois verds pouvaient être sacrés quand ils lui appartenaient; mais ils ne l'étaient pas après avoir été vendus. L'évêque soutint qu'ils avaient un caractère indélébile; il fit tant de bruit, & il fut si bien secondé par ses chanoines, qu'on rendit au grenetier ses trois oboles.

Le gouvernement crut l'affaire appaisée; mais l'évêque de Lipari était déjà parti pour Rome après avoir excommunié le gouverneur de l'isle & les jurats. Le tribunal de la monarchie leur donna l'absolution *cum reincidentia*, c'est-à-dire, qu'ils suspendirent la censure selon le droit qu'ils en avaient.

La congrégation qu'on appelle à Rome de l'*immunité*, envoya aussi-tôt une lettre circulaire à tous les évêques Siciliens, laquelle déclarait, que l'attentat du tribunal de la monarchie était encore plus sacrilège que celui d'avoir fait payer trois oboles pour des pois qui venaient originairement du potager d'un évêque. Un évêque de Catane publia cette déclaration. Le vice-roi avec le tribunal de la monarchie la cassa comme attentatoire à l'autorité royale. L'évêque de Catane excommunia un baron Figuerrazzi & deux autres officiers du tribunal.

Le vice-roi indigné envoya par deux gentilshommes un ordre à l'évêque de Catane de sortir du royaume.

L'évêque excommunia les deux gentilshommes, mit ſon diocèſe en interdit, & partit pour Rome. On ſaiſit une partie de ſes biens. L'évêque d'Agrigente fit ce qu'il put pour s'attirer un pareil ordre, on le lui donna. Il fit bien mieux que l'évêque de Catane ; il excommunia le vice-roi, le tribunal & toute la monarchie.

Ces pauvretés qu'on ne peut lire aujourd'hui ſans lever les épaules, devinrent une affaire très-ſérieuſe. Cet évêque d'Agrigente avait trois vicaires encore plus excommunians que lui. Ils furent mis en priſon. Toutes les dévotes prirent leur parti ; la Sicile était en combuſtion.

Lorſque Victor-Amédée, à qui Philippe V venait de céder cette iſle, en prit poſſeſſion le 10 Octobre 1713 ; à peine le nouveau roi était arrivé que le pape Clément XI expédia trois brefs à l'archevêque de Palerme, par leſquels il lui était ordonné d'excommunier tout le royaume, ſous peine d'être excommunié lui-même. La Providence divine n'accorda pas ſa protection à ces trois brefs. La barque qui les conduiſait fit naufrage ; & ces brefs qu'un parlement de France aurait fait brûler, furent noyés avec le porteur. Mais comme la providence ne ſe ſignale pas toujours par des coups d'éclat, elle permit que d'autres brefs arrivaſſent : un entr'autres où le tribunal de la monarchie était qualifié de *certain prétendu tribunal*. Dès le mois de Novembre la congrégation de l'immunité aſſembla tous les procureurs des couvens de Sicile qui étaient à Rome, & leur ordonna de mander à tous les moines qu'ils euſſent à obſerver l'interdit fulminé précédemment par l'évêque de Catane, & à s'abſtenir de dire la meſſe juſqu'à nouvel ordre.

Le bon Clément XI excommunia lui-même nommément le juge de la monarchie le 5 Janvier 1714. Le cardinal Paulucci ordonna à tous les évêques (& toujours avec menace d'excommunication) de ne rien payer à l'état de ce qu'ils s'étaient engagés eux-mêmes

à payer par les anciennes loix du royaume. Le cardinal de la Trimouille, ambaſſadeur de France à Rome, interpoſait la médiation de ſon maître entre le St. Eſprit & Victor-Amédée ; mais la négociation n'eut point de ſuccès.

Enfin le 10 Février 1715 le pape crut abolir par une bulle le tribunal de la monarchie Sicilienne. Rien n'avilit plus une autorité précaire que des excès qu'elle ne peut ſoutenir. Le tribunal ne ſe tint point pour aboli ; le St. Père ordonna qu'on fermât toutes les égliſes de l'iſle, & que perſonne ne priât DIEU. On pria DIEU malgré lui dans pluſieurs villes. Le comte Maffei, envoyé de la part du roi au pape, eut une audience de lui. Clément XI pleurait ſouvent, & ſe dédiſait auſſi ſouvent des promeſſes qu'il avait fait. On diſait de lui : *il reſſemble à* St. Pierre, *il pleure & il renie.* Maffei qui le trouva tout en larmes de ce que la plupart des égliſes étaient encore ouvertes en Sicile, lui dit : *St. Père, pleurez quand on les fermera, & non quand on les ouvrira.*

---

## DE FERRARE.

Si les droits de la Sicile ſont inébranlables, ſi la ſuzeraineté de Naples n'eſt qu'une antique chimère, l'invaſion de Ferrare eſt une nouvelle uſurpation. Ferrare était conſtamment un fief de l'empire, ainſi que Parme & Plaiſance. Le pape Clément VIII en dépouilla Céſar d'Eſt à main armée en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST. Le duc Alphon d'Eſt, premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare, nommée Laura Euſtochia, dont il avait eu

trois enfans avant fon mariage, reconnus par lui folemnellement en face d'églife. Il ne manqua à cette reconnaiffance aucune des formalités prefcrites par les loix. Son fucceffeur Alphonfe d'Eft fut reconnu duc de Ferrare. Il époufa Julie d'Urbin, fille de François, duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné Céfar d'Eft, héritier inconteftable de tous les biens de la maifon, & déclaré héritier par le dernier duc, mort le 27 Octobre 1597. Le pape Clément VIII du nom d'Aldobrandin, originaire d'une famille de négocians de Florence, ofa prétexter que la grand'mère de Céfar d'Eft n'était pas affez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raifon eft ridicule & fcandaleufe dans un évêque ; la feconde eft infoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe ; car fi le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & fes autres états ; & s'il n'y avait point de vice dans fa naiffance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquifition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les décifions des braves théologiens qui affurent que le pape *peut rendre jufte ce qui eft injufte.* En conféquence il excommunia d'abord Céfar d'Eft ; & comme l'excommunication prive néceffairement un homme de tous fes biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir fon héritage au nom de l'églife. Ces troupes furent battues, mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt fes finances épuifées & fes amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eft que le roi de France Henri IV fe crut obligé de prendre le parti du pape, pour balancer le crédit de Philippe II à la cour de Rome. C'eft ainfi que le bon roi Louis XII, moins excufable, s'était déshonoré, en s'unifiant avec le monftre Alexandre VI & fon exécrable bâtard le duc de Borgia. Il fallut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal

Aldobrandin, qui entra dans cette floriſſante ville avec mille chevaux & cinq mille fantaſſins.

Depuis ce tems Ferrare devint déſerte, ſon terroir inculte ſe couvrit de marais croupiſſans. Ce pays avait été ſous la maiſon d'Eſt un des plus beaux de l'Italie ; le peuple regretta toujours ſes anciens maîtres. Il eſt vrai que le duc fut dédommagé. On lui donna la nomination à un évêché & à une cure, & on lui fournit même quelques minots de ſel des magaſins de Cervia ; mais il n'eſt pas moins vrai que la maiſon de Modène a des droits inconteſtables & impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

## DE CASTRO ET RONCIGLIONE.

L'uſurpation de Caſtro & Ronciglione ſur la maiſon de Parme, n'eſt pas moins injuſte, mais la manière a été plus baſſe & plus lâche. Il y a dans Rome beaucoup de Juifs qui ſe vengent comme ils peuvent des chrétiens, en leur prêtant ſur gages à gros intérêt. Les papes ont été ſur leur marché. Ils ont établi des banques que l'on appelle *Monts de piété ;* on y prête ſur gages auſſi, mais avec un intérêt beaucoup moins fort. Les particuliers y dépoſent leur argent, & cet argent eſt prêté à ceux qui veulent emprunter & qui peuvent répondre.

Rainuce, duc de Parme, fils de ce célèbre Alexandre Farnèſe qui fit lever au roi Henri IV le ſiége de Rouen & le ſiége de Paris, obligé d'emprunter de groſſes ſommes, donna la préférence au Mont de piété ſur les Juifs. Il n'avait cependant pas trop à ſe louer de la cour romaine. La première fois qu'il y parut, Sixte-Quint voulut lui faire couper le cou pour récompenſe der ſervices que ſon père avait rendus à l'égliſe.

Son fils Odoard devait les intérêts avec le capital, &

ne pouvait s'acquitter que difficilement. Barbarin ou Barberin qui était alors pape ſous le nom d'Urbain VIII, voulut accommoder l'affaire en mariant ſa niéce Barbarini ou Barbarina au jeune duc de Parme. Il avait deux neveux qui le gouvernaient, l'un Tadeo Barbarini, préfet de Rome, & l'autre le cardinal Antonio, & encore un troiſième, cardinal auſſi, mais qui ne gouvernait perſonne. Le duc alla à Rome voir ce préfet & ces cardinaux, dont il devait être le beau-frère, moyennant une diminution des intérêts qu'il devait au Mont d'impiété. Ni le marché, ni la niéce du pape, ni les procédés des neveux ne lui plurent; il ſe brouilla avec eux pour la grande affaire des Romains modernes, *le punctilio*, la ſcience du nombre des pas qu'un cardinal & un préfet doivent faire en reconduiſant un duc de Parme. Tous les caudataires ſe remuèrent dans Rome pour ce différend, & le duc de Parme s'en alla épouſer une Médicis.

Les Barberins ou Barbarins ſongèrent à la vengeance. Le duc vendait tous les ans ſon bled du duché de Caſtro à la chambre des apôtres pour acquitter une partie de ſa dette; & la chambre des apôtres revendait chérement ſon bled au peuple. Elle en acheta ailleurs, & défendit l'entrée du bled de Caſtro dans Rome. Le duc de Parme ne put vendre ſon bled aux Romains, & le vendit auſſi ailleurs comme il put.

Le pape, qui d'ailleurs était un aſſez mauvais poëte, excommunia Odoard ſelon l'uſage, & incaméra le duché de Caſtro. Incamérer eſt un mot de la langue particulière à la chambre des apôtres: chaque chambre a la ſienne. Cela ſignifie, prendre, ſaiſir, s'approprier, s'appliquer ce qui ne nous appartient point du tout. Le duc avec le ſecours des Médicis & de quelques amis, arma pour déſincamérer ſon bien. Les Barberins armèrent auſſi. On prétend que le cardinal Antonio, en faiſant délivrer des mouſquetons bénis aux ſoldats, les exhortait à les tenir toujours bien propres & à les rapporter dans le même

état qu'on les leur avait confiés On assure même qu'il y eut des coups donnés & rendus, & que trois ou quatre personnes moururent dans cette guerre, soit de l'intempérie, soit autrement. On ne laissa pas de dépenser beaucoup plus que le bled de Castro ne valait. Le duc fortifia Castro ; & tout excommunié qu'il était, les Barberins ne purent prendre sa ville avec leurs mousquetons. Tout cela ne ressemblait que médiocrement aux guerres des Romains du tems passé, & encore moins à la morale de JESUS-CHRIST. Ce n'était pas même le *Contrains-les d'entrer*, c'était le *contrains-les de sortir*. Ce fracas dura par intervalles pendant les années 1642 & 1643. La Cour de France en 1644 procura une paix fourée. Le duc de Parme communia & garda Castro.

Pamphile, Innocent X, qui ne faisait point de vers, & qui haïssait les deux cardinaux Barberins, les vexa si durement pour les punir de leurs vexations, qu'ils s'enfuirent en France où le cardinal Antonio fut archevêque de Rheims, grand-aumônier & chargé d'abbayes.

Nous remarquerons en passant qu'il y avait encore un troisième cardinal Barberin, baptisé aussi sous le nom d'Antoine. Il était frère du pape Urbain VIII. Celui-là ne se mêlait ni de vers ni de gouvernement. Il avait été assez fou dans sa jeunesse pour croire que le seul moyen de gagner le paradis était d'être frère laï chez les capucins. Il prit cette dignité, qui est assurément la dernière de toutes ; mais étant depuis devenu sage, il se contenta d'être cardinal & très-riche. Il vécut en philosophe. L'épitaphe qu'il ordonna qu'on gravât sur son tombeau est curieuse.

*Hic jacet pulvis & cinis, postea nihil.*
Ci gît poudre & cendre, & puis rien.

Ce rien est quelque chose de singulier pour un cardinal.

Mais revenons aux affaires de Parme. Pamphile en

1646, voulut donner à Caſtro un évêque fort décrié pour ſes mœurs & qui fit trembler tous les citoyens de Caſtro qui avaient de belles femmes & de jolis enfans. L'évêque fut tué par un jaloux. Le pape au-lieu de faire chercher les coupables & de s'entendre avec le duc pour les punir, envoya des troupes & fit raſer la ville. On attribua cette cruauté à Dona Olimpia, belle-ſœur & maîtreſſe du pape, à qui le duc avait eu la négligence de ne pas faire des préſens lorſqu'elle en recevait de tout le monde. Démolir une ville était bien pis que de l'incamérer. Le pape fit ériger une petite pyramide ſur les ruines avec cette inſcription : *qui fu Caſtro.*

Cela ſe paſſa ſous Rainuce II, fils d'Odoard Farnèſe. On recommença la guerre, qui fut encore moins meurtrière que celle de Barberins. Le duché de Caſtro & de Ronciglione reſta toujours confiſqué au profit de la chambre des apôtres, depuis 1646, juſqu'à 1662, ſous le pontificat de Chigi, Alexandre VII.

Cet Alexandre VII ayant dans plus d'une affaire bravé Louis XIV, dont il mépriſait la jeuneſſe & dont il ne connaiſſait pas la hauteur, les différends furent pouſſés ſi loin entre les deux cours, les animoſités furent ſi violentes entre le duc de Créqui, ambaſſadeur de France à Rome, & Mario Chigi, frère du pape, que les gardes Corſes de ſa ſainteté tirèrent ſur le carroſſe de l'ambaſſadrice & tuèrent un de ſes pages à la portière. Il eſt vrai qu'ils n'y étaient autoriſés par aucune bulle; mais il parut que leur zèle n'avait pas beaucoup déplu au St. Père. Louis XIV fit craindre ſa vengeance. Il fit arrêter le nonce à Paris, envoya des troupes en Italie, ſe ſaiſit du comtat d'Avignon. Le pape qui avait dit d'abord que *des légions d'anges viendraient à ſon ſecours*, ne voyant point paraître ces anges, s'humilia, demanda pardon. Le roi de France lui pardonna, à condition qu'il rendrait Caſtro & Ronciglione au duc de Parme, &

Commachio au duc de Modène, tous deux attachés à ſes intérêts & tous deux opprimés.

Comme innocent X avait fait ériger une petite pyramide en mémoire de la démolition de Caſtro, le roi de France exigea qu'on érigeât une pyramide du double plus haute à Rome, dans la place Farnèſe, où le crime des gardes du pape avait été commis. A l'égard du pape tué, il n'en fut pas queſtion. Le vicaire de JESUS-CHRIST devait bien au moins une penſion à la famille de ce jeune chrétien. La cour de Rome fit habilement inſérer dans le traité qu'on ne rendrait Caſtro & Ronciglione au duc que moyennant une ſomme d'argent, équivalente à-peu-près à la ſomme que la maiſon Farnèſe devait au Mont de piété. Par ce tour adroit Caſtro & Ronciglione ſont demeurés toujours incamérés, malgré Louis XIV, qui dans les occaſions éclatait avec fierté contre la cour de Rome & enſuite lui cédait.

Il eſt certain que la jouiſſance de ce duché a valu à la chambre des apôtres, quatre fois plus que le Mont de piété ne peut redemander de capital & d'intérêts. N'importe, les apôtres ſont toujours en poſſeſſion. Il n'y a jamais eu d'uſurpation plus manifeſte. Qu'on s'en rapporte à tous les tribunaux de judicature, depuis ceux de la Chine, juſqu'à ceux de Corfou : y en a-t-il un ſeul où le duc de Parme ne gagnât ſa cauſe? ce n'eſt qu'un compte à faire. Combien vous dois-je? combien avez-vous touché par vos mains? payez-moi l'excédent & rendez-moi mon gage. Il eſt à croire que quand le duc de Parme voudra intenter ce procès, il le gagnera partout ailleurs qu'à la chambre des apôtres.

## ACQUISITIONS DE JULES II.

Je ne parlerai point ici de Commachio, c'eſt une affaire qui regarde l'Empire, & je m'en rapporte à la chambre de Veſtzlar & au conſeil aulique. Mais il faut voir par quelles bonnes œuvres les ſerviteurs des ſerviteurs de DIEU ont obtenu du ciel tous les domaines qu'ils poſsèdent aujourd'hui. Nous ſavons par le cardinal Bembo, par Guichardin & par tant d'autres, comment la Rovère, Jules II, acheta la tiare, & comment il fut élu avant même que les cardinaux fuſſent entrés dans le conclave. Il fallait payer ce qu'il avait promis, ſans quoi on lui aurait repréſenté ſes billets, & il riſquait d'être dépoſé. Pour payer aux uns, il fallait prendre aux autres. Il commence par lever des troupes; il ſe met à leur tête, aſſiége Pérouſe qui appartenait au ſeigneur Baglioni, homme faible & timide, qui n'eut pas le courage de ſe défendre. Il rendit ſa ville en 1506. On lui laiſſa ſeulement emporter ſes meubles avec des *agnus Dei*. De Pérouſe, Jules marche à Bologne, & en chaſſe les Bentivoglio.

On ſait comment il arma tous les ſouverains contre Veniſe, & comment enſuite il s'unit avec les Vénitiens contre Louis XII. Cruel ennemi, ami perfide, prêtre ſoldat, il réuniſſait tout ce qu'on reproche à ces deux profeſſions, la fourberie & l'inhumanité. Cet honnête homme ſe mêlait auſſi d'excommunier. Il lança ſon ridicule foudre contre le roi de France Louis XII, le père du peuple; il croyait, dit un auteur célèbre, mettre les rois ſous l'anathême comme vicaire de DIEU, & il mettait à prix les têtes de tous les Français en Italie comme vicaire du diable. Voilà l'homme dont les princes baiſaient les pieds, & que les peuples adoraient comme un DIEU. J'ignore s'il eut la vérole, comme

on l'a écrit. Tout ce que je fais, c'eſt que la ſignora Orſini ſa fille ne l'eut point, & qu'elle fut une très-honorable dame. Il faut toujours rendre juſtice au beau ſexe dans l'occaſion.

## DES ACQUISITIONS D'ALEXANDRE VI.

La terre a retenti aſſez de la ſimonie qui valut à ce Borgia la tiare; des excès de fureur & de débauche dont ſe ſouillèrent ſes bâtards; de ſon inceſte avec Lucrecia ſa fille. Quelle Lucrecia! on ſait qu'elle couchait avec ſon frère & ſon père, & qu'elle avait des évêques pour valets de chambre. On eſt aſſez inſtruit du beau feſtin pendant lequel cinquante courtiſannes nues ramaſſaient des chataignes en variant leurs poſtures pour amuſer ſa ſainteté qui diſtribua des prix aux plus vigoureux vainqueurs de ces dames. L'Italie parle encore du poiſon qu'on prétendit qu'il prépara pour quelques cardinaux, & dont on croit qu'il mourut lui-même. Il ne reſte rien de ces épouvantables horreurs que la mémoire; mais il reſte encore des héritiers de ceux que ſon fils & lui aſſaſſinèrent, ou étranglèrent, ou empoiſonnèrent pour ravir leurs héritages. On connaît le poiſon dont ils ſe ſervaient, il s'appellait *la cantarella*. Tous les crimes de cet abominable famille ſont auſſi connus que l'evangile, à l'abri duquel ces monſtres les commettaient impunément. Il ne s'agit ici que des droits de pluſieurs illuſtres maiſons qui ſubſiſtent encore. Les Orſini, les Colonnes ſouffriront-ils toujours que la chambre apoſtolique leur retienne les héritages de leur ancienne maiſon?

Nous avons à Veniſe des Tiepolo qui deſcendent de la fille de Jean Sforce ſeigneur de Peſaro, que Céſar Borgia chaſſa de la ville au nom du pape ſon

père. Il y a des Manfredi qui ont droit de réclamer Faenza. Aſtor Manfredi âgé de dix-huit ans, rendit Faenza au pape & ſe remit entre les mains de ſon fils, à condition qu'on le laiſſerait jouir du reſte de ſa fortune. Il était d'une extrême beauté; Céſar Borgia en devint éperdument amoureux; mais comme il était louche, ainſi que tous ſes portraits le témoignent, & que ſes crimes redoublaient encore l'horreur de Manfredi pour lui, ce jeune homme s'emporta imprudemment contre le raviſſeur; Borgia n'en put jouir que par violence: enſuite il le fit jeter dans le Tibre avec la femme d'un Caraccioli qu'il avait enlevée à ſon époux.

On a peine à croire de telles atrocités; mais s'il eſt quelque choſe d'avéré dans l'hiſtoire, ce ſont les crimes d'Alexandre VI & de ſa famille.

La maiſon de Montefeltro n'eſt pas encore éteinte. Le duché d'Urbin qu'Alexandre VI & ſon fils envahirent par la perfidie la plus noire & la plus célébrée dans les livres de Machiavel, appartient à ceux qui ſont entrés dans la maiſon de Montefeltro, à moins que les crimes n'opèrent une preſcription contre l'équité.

Jules Varano ſeigneur de Camerino, fut ſaiſi par Céſar Borgia dans le tems même qu'il ſignait une capitulation, & fut étranglé ſur la place avec ſes deux fils. Il y a encore des Varano dans la Romagne, c'eſt à eux ſans doute que Camerino appartient.

Tous ceux qui liſent, ont vu avec effroi dans Machiavel comment ce Céſar Borgia fit aſſaſſiner Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, il ſignor Pagolo, & Franceſcos Orſini duc de Gravina. Mais ce que Machiavel n'a point dit, & ce que les hiſtoriens contemporains nous apprennent, c'eſt que pendant que Borgia faiſait étrangler le duc de Gravina & ſes amis dans le château de Sinigaglia, le pape ſon père faiſait arrêter le cardinal Orſini parent du duc de Gravina, & confiſquait tous

les biens de cette illuftre maifon. Le pape s'empara même de tout le mobilier. Il fe plaignit amèrement de ne point trouver parmi ces effets une groffe perle eftimée deux mille ducats, & une caffette pleine d'or qu'il favait être chez le cardinal. La mère de ce malheureux prélat, âgée de quatre-vingts ans, craignant qu'Alexandre VI, felon fa coutume, n'empoifonnât fon fils, vint en tremblant lui apporter la perle & la caffette; mais fon fils était déjà empoifonné & rendait les derniers foupirs. Il eft certain que fi la perle eft encore, comme on le dit, dans le tréfor des papes, ils doivent en confcience la rendre à la maifon des Urfins, avec l'argent qui était dans la caffette.

## CONCLUSION.

Après avoir rapporté dans la vérité la plus exacte tous ces faits dont on peut tirer quelques conféquences & dont on peut faire quelque ufage honnête, je ferai remarquer à tous les intéreffés qui pourront jeter les yeux fur ces feuilles, que les papes n'ont pas un pouce de terre en fouveraineté qui n'ait été acquis par des troubles ou par des fraudes. A l'égard des troubles, il n'y a qu'à lire l'hiftoire de l'Empire & les jurifconfultes d'Allemagne. A l'égard des fraudes, il n'y a qu'à jeter les yeux fur la donation de Conftantin & fur les décrétales

La donation de la comteffe Mathilde au doux & modefte Grégoire VII, eft le titre le plus favorable aux évêques de Rome. Mais en bonne foi fi une femme à Paris, à Vienne, à Madrid, à Lifbonne déshéritait tous fes parens & laiffait tous ces fiefs mafculins par teftament à fon confeffeur avec fes bagues & joyaux, ce

teſtament ne ſerait-il pas caſſé ſuivant les loix expreſſes de tous ces états ?

On nous dira que le pape eſt au-deſſus de toutes les loix, qu'il peut rendre juſte ce qui eſt injuſte, *poteſt de injuſtitiâ facere juſtitiam. Papa eſt ſuprà jus, contrà jus & extrà jus ;* c'eſt le ſentiment de Bellarmin (*a*), c'eſt l'opinion des théologiens Romains. A cela nous n'avons rien à répondre. Nous révérons le ſiége de Rome. Nous lui devons les indulgences, la faculté de tirer des ames du purgatoire, la permiſſion d'épouſer nos belles ſœurs & nos niéces l'une après l'autre, la canoniſation de St. Ignace, la ſûreté d'aller en paradis en portant le ſcapulaire ; mais ces bienfaits ne ſont peut-être pas une raiſon pour retenir le bien d'autrui.

Il y a des gens qui diſent que ſi chaque égliſe ſe gouvernait par elle-même ſous les loix de l'état ; ſi on mettait fin à la ſimonie de payer des annates pour un bénéfice ; ſi un évêque qui d'ordinaire n'eſt pas riche avant la nomination, n'était pas obligé de ſe ruiner lui ou ſes créanciers en empruntant de l'argent pour payer ſes bulles ; l'état ne ſerait pas appauvri à la longue par la ſortie de cet argent qui ne revient plus. Mais nous laiſſons cette matière à diſcuter par les banquiers en cour de Rome.

Finiſſons par ſupplier encore le lecteur chrétien & bénévole de lire l'évangile, & de voir s'il y trouvera un ſeul mot qui ordonne le moindre des tours que nous avons fidélement rapportés. Nous y liſons, il eſt vrai, *qu'il faut ſe faire des amis avec l'argent de la mammone d'iniquité.* Ah ! beatiſſimo Padre, ſi cela eſt, rendez donc l'argent.

*A Padoue*, 24 *Juin* 1768.

(*a*) *De Romano Pontifice*, Tom. I. Liv. IV.

## *INSTRUCTION DU GARDIEN des capucins de Ragufe à frère* Péciculofo *, partant pour la Terre-Sainte.*

I.

LA première chofe que vous ferez, frère Péciculofo, fera d'aller voir le paradis terreftre où DIEU créa Adam & Eve, fi connus des anciens Grecs & des premiers Romains, des Perfes, des Egyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous fera très-aifé de trouver le paradis terreftre : car il eft à la fource de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe & du Nil; & quoique les fources du Nil & de l'Euphrate foient à mille lieues l'une de l'autre, c'eft une difficulté qui ne doit nullement vous embarraffer. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui font à Jérufalem, vous ne pourrez vous égarer.

I I.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la fcience du bien & du mal : car vous nous paraiffez un peu ignorant & malin. Quand vous en aurez mangé, vous ferez un très-favant & très-honnête homme. L'arbre de la fcience eft un peu vermoulu, fes racines font faites des œuvres des rabins, des ouvrages du pape Grégoire le grand, des œuvres d'Albert le grand, de St. Thomas, de St. Bonaventure, de St. Bernard, de l'abbé Tritème, de Luther, de Calvin, du révérend père Garaffe, de Bellarmin, de Suarès, de Sanchès, du docteur Tournéli & du docteur Tamponet. L'écorce eft rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit eft

amer comme chicotin ; il porte au cerveau comme l'opium ; on s'endort quand on en a un peu trop pris, & on endort les autres ; mais dès qu'on eſt réveillé on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en-bas. On acquiert un ſens nouveau qui eſt fort au-deſſus du ſens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes & tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il eſt dit expreſſément dans le Béreshit ou genèſe : *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement* (*a*). Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre, Adam en mangea, & vécut encore neuf cent trente ans.

I I I.

A l'égard du ſerpent qui était *la bête des champs la plus ſubtile*, il eſt enchaîné, comme vous ſavez, dans la haute Egypte, pluſieurs miſſionnaires l'ont vu Bochart vous dira quelle langue il parlait, & quel air il ſiffla pour tenter Eve ; mais prenez bien garde d'être ſifflé. Vous expliquerez enſuite quel eſt le bœuf qui garda la porte du jardin : car vous ſavez que chérub en hébreu & en caldéen ſignifie un bœuf, & que c'eſt pour cela qu'Ezéchiel dit que le roi de Tyr eſt un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans ce monde ! Liſez ſur cela St. Ambroiſe, l'abbé Rupert, & ſurtout le chérub Dom Calmet.

I V.

Examinez bien le ſigne que le ſeigneur mit à Caïn. Obſervez ſi c'était ſur la joue ou ſur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdéliſé pour avoir tué ſon frère ; mais comme Romulus, Richard III, Louis XI, &c. &c. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'inſiſ-

(*a*) Genèſe, chap. II. v. 17.

terez pas fur un fratricide pardonné, tandis que toute la race eft damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pouffer jufqu'à la ville d'Hénoch que Caïn bâtit dans la terre de Nod; informez-vous foigneufement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuifiers, de forgerons, de ferruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa lorfqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq perfonnes fur la terre.

Hénoch eft enterré dans cette ville que bâtit Caïn fon aïeul; mais il vit encore, fachez où il eft, demandez-lui des nouvelles de fa fanté & faites-lui nos complimens.

V I.

De là vous pafferez entre les jambes des géans qui font nés des anges & des filles des hommes (*a*), & vous leur préfenterez les vampirs du révérend père Dom Calmet; mais furtout parlez-leur poliment; car ils n'entendent pas raillerie.

V I I.

Vous comptez aller enfuite fur le mont Ararat voir les reftes de l'arche qui font de bois de Gopher. Vérifiez les mefures de l'arche données fur les lieux par l'illuftre Mr. le Pelletier. Mefurez exactement la montagne, mefurez enfuite celle de Pichancha au Pérou & le mont St. Gothard. Supputez avec Whilfton & Woodward combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, & pour s'élever quinze coudées au-deffus. Examinez tous

(*a*) Genèfe, chap. VI. v. 4.

les animaux purs & impurs qui entrèrent dans l'arche ; & en revenant ne vous arrêtez pas ſur des charognes comme le corbeau.

Vous aurez auſſi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656 : l'original ſamaritain qui le met en 2309 : le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes enſemble, & faites un compte juſte d'après l'abbé Pluche.

## VIII.

Saluez de notre part notre père Noé qui planta la vigne. Les Grecs & les Aſiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais ſa perſonne ; mais les Juifs ont été aſſez heureux pour deſcendre de lui. Demandez à voir dans ſes archives le pacte que DIEU fit avec lui & avec les bêtes. Nous ſommes fâchés qu'il ſe ſoit enivré, ne l'imitez pas.

Prenez ſurtout un mémoire exact du tems où Gomer petit-fils de Japhet vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'eſt un point d'hiſtoire avéré.

## IX.

Demandez ce qu'eſt devenu Caïnam fils d'Arphaxad ſi célèbre dans les Septante, & dont la vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez ſi les reſtes de cette tour s'accordent avec les meſures que le révérend père Kirker en a données. Conſultez Paul Oroſe, Grégoire de Tours & Paul Lucas.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Caldée, & vous demanderez aux deſcendans d'Abraham le potier, pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron & du blé à Memphis. Pourquoi il donna deux fois ſa femme pour ſa ſœur. Ce qu'il gagna au juſte à ce manège. Sachez ſurtout de quel fard elle ſe ſervait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix

ans. Sachez ſi elle employait l'eau roſe ou l'eau de lavande pour ne pas ſentir le gouſſet quand elle arriva à pied ou ſur ſon âne à la cour du roi d'Egypte & à celle du roi de Guérard : car toutes ces choſes ſont néceſſaires à ſalut.

Vous ſavez que le ſeigneur fit un pacte (*a*) avec Abraham, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate. Sachez bien préciſément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

X.

Chemin faiſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir Loth, & auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottiſes, & ſi les deux filles de Lot étaient pucelles lorſque le bon homme Loth pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles au-lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très-néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, & vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons Benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

XI.

Quand vous ſerez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer rouge à la pourſuite des Hébreux : car tous les animaux ayant péri dans la ſixième & ſeptième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Reliſez les *Mille & une nuits*, & tout l'exode dont Hérodote, Thucidide, Xénophon, Polybe, Tite-Live font une mention ſi particulière, ainſi que tous les auteurs Egyptiens.

(*a*) Chap. XV.

XII.

XII.

Nous ne vous parlons pas des exploits de Josué, successeur de Mosé, & de la lune qui s'arrêta sur Aïalon en plein midi, quand le soleil s'arrêta sur Gabaon. Ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours, & qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui est très-utile pour la morale, & qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes & plus douces, c'est l'histoire des rois Juifs. Il faut absolument supputer combien ils commirent d'assassinats. Il y a des pères de l'église qui en comptent cinq cent quatre vingt, d'autres neuf cent soixante & dix; il est important de ne s'y pas tromper. Souvenez-vous surtout que nous n'entendons ici que les assassinats de parens; car pour les autres ils sont innombrables. Rien ne sera plus édifiant qu'une notice exacte des assassins & des assassinés au nom du Seigneur. Cela peut servir de texte à tous les sermons de cour sur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'histoire des rois vous passerez aux prophêtes, vous goûterez & nous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le soufflet donné par le prophête Sédékias au prophête Michée. Ce n'est pas seulement un soufflet probable comme celui du jésuite dont parle Pascal, c'est un soufflet avéré par le St. Esprit, dont on peut tirer des fortes conséquences pour les joues des fidèles.

Lorsque vous serez à Ezéchiel, c'est-là que votre ame se dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chap. I, quatre animaux à mufles de lion, de bœuf, d'aigle & face d'homme; une roue à quatre faces semblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'Argus, & les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous savez qu'ensuite le prophête mangea par

ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin. Demandez ſoigneuſement à tous les prophêtes que vous rencontrerez, ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'eſt pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophête pour le lier. (*a*) Tout lié qu'il eſt, il trace le plan de Jéruſalem ſur une brique; puis il ſe couche ſur le côté gauche pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, & enſuite pendant quarante jours ſur le côté droit.

## XIV.

Si vous déjeûnez avec Ezéchiel (prenez garde notre cher frère) n'altérez point ſon texte, comme vous avez déjà fait, c'eſt un des péchés contre le St. Eſprit. Vous avez oſé dire que DIEU ordonna au prophête de faire cuire ſon pain avec de la bouze de vache, ce n'eſt point cela, il s'agit de mieux. Liſez la vulgate, Ezéchiel chap. IV. verſet 12. « *Comedes* » *illud & ſtercore quod egreditur de homine operies* » *illud in oculis eorum.* Tu le mangeras, tu le couvri- » ras de la merde qui ſort du corps de l'homme. » Le prophête en mangea, & il s'écria : » *Pouah! pouah!* » *pouah! Domine, Deus meus, ecce anima mea non* » *eſt polluta.* Pouah! pouah! pouah! Seigneur mon » DIEU, je n'ai jamais fait de pareil déjeûné. » Et le Seigneur par accommodement lui dit : « Je te donne » de la fiente de bœuf au-lieu de merde d'homme. »

Conſervez toujours la pureté du texte, notre cher frère, & ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'Ezéchiel eſt un peu puant, le dîné des Iſraélites dont il parle eſt un peu antropophage. (*b*) « Les pères mangeront leurs enfans & les enfans » mangeront leurs pères. » Paſſe encore que les pères mangent les enfans qui ſont dodus & tendres; mais

(*a*) Ezéchiel, chap. III.

(*b*) Chap. V. v. 10.

que les enfans mangent leurs pères qui font coriaces, cela eft-il de la nouvelle cuifine ?

## X V.

Il y a une grande difpute entre les doctes fur le XXXIX. chap. de ce même Ezéchiel. Il fagit de favoir fi c'eft aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le fang des princes à boire & la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'eft aux uns & aux autres. Le verfet 17 eft inconteftablement pour les bêtes ; mais les verfets 18, 19 & fuivans font pour les Juifs : « Vous mangerez le cheval & le cavalier. » Non-feulement le cheval comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perfe ; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs ; donc ce qui précède les regarde auffi. Voyez à quoi fert l'intelligence des écritures.

## X V I.

Les paffages les plus effentiels d'Ezéchiel, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'infpirer la pudeur aux jeunes garçons & aux jeunes filles, font ceux où le Seigneur parle d'Oolla & de fa fœur Ooliba. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à Oolla (*a*) : « Vous êtes devenue » grande, vos tetons fe font enflés, votre poil a » pointé. *Grandis effecta es, ubera tua intumuerunt ; pilus tuus germinavit.* Le tems des amans eft venu ; » je me fuis étendu fur vous, j'ai couvert votre igno- » minie, je vous ai donné des robes de toutes cou- » leurs, des fouliers d'hiacinthe, des braffelets, des » colliers, des pendans d'oreilles..... Mais ayant » confiance en votre beauté vous avez forniqué pour » votre compte, vous vous êtes proftituée à tous les

(*a*) Chap. XVI.

» passans, vous avez bâti un bordel.... *Ædificasti tibi* » *lupanar* : vous avez forniqué dans les carrefours..... » On donne de l'argent à toutes les putains, & c'est » vous qui en avez donné à vos amans. *Omnibus* » *meretricibus dantur mercedes, tu autem dedisti mer-* » *cedes cunctis amatoribus tuis &c*..... Ainsi vous avez » fait le contraire des fornicantes, &c. »

Sa sœur Ooliba a fait encore pis. « (*a*) Elle s'est aban- » donnée avec fureur à ceux dont les membres sont » comme des membres d'ânes, & dont la semence est » comme la semence des chevaux. *Et insanivit libidine* » *super concubitum eorum, quorum carnes sunt ut car-* » *nes asinorum, & sicut fluxus equorum fluxus eorum.* » Le terme de semence est beaucoup plus expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

Après un examen honnête de ces belles choses, nous vous conseillons de passer légérement sur Jérémie qui court tout nud dans Jérusalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne pas passer sous silence le prophète Osée, à qui « le Seigneur ordonne (*b*) de » prendre une femme de fornication & de se faire des » enfans de fornication, parce que la terre fornicante » forniquera du Seigneur. Et Osée prit donc Gomer » fille d'Ebalaïm. » Quelque tems après « le Seigneur (*c*) lui ordonne de coucher avec une femme adultère, » & il achète une femme déjà adultère pour quinze » piéces d'argent & une mesure & demie d'orge. »

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'esprit & le cœur* de la jeunesse, que de savans commentaires sur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les

(*a*) Chap. XXIII.
(*b*) *Osée*, chap. I.
(*c*) Chap. III.

quinze piéces d'argent données à cette femme.. Nous croyons que cela monte au moins à ſept livres dix ſous. Les capucins, comme vous ſavez, ont des filles à meilleur marché.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau teſtament. Vous concilierez les deux généalogies; c'eſt la choſe du monde la plus aiſée : car l'une ne reſſemble point du tout à l'autre, il eſt évident que c'eſt-là le myſtère. Le bon Calmet dit naïvement à propos des deux généalogies de Melchiſédech : *Comme le menſonge ſe trahit toujours par lui-même, les uns racontent ſa généalogie d'une manière, les autres d'une autre.* Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme des deux généalogies eſt la preuve évidente d'un puant menſonge. Oui pour Melchiſédech, mais non pas pour JESUS-CHRIST, car Melchiſédech n'était qu'un homme; mais JESUS-CHRIST était homme & DIEU. Donc il lui fallait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment Marie & Joſeph emmenèrent leur enfant en Egypte ſelon Matthieu, & comment ſelon Luc la famille reſta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui ſont néceſſaires à ſalut. Il y a de très-belles choſes à dire ſur l'eau changée en vin aux noces de Cana pour des gens qui étaient déjà ivres. Car Jean, le ſeul qui en parle, dit expreſſément qu'ils étaient ivres, *& cum inebrieati fuerint*, dit la vulgate.

Liſez ſurtout les queſtions de Zapata, docteur de Salamanque, ſur le maſſacre des innocens par Hérode; ſur l'étoile des trois rois; ſur le figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues*, comme dit le texte. Ceux qui ſont d'excellens

jambons à Bayonne & en Veftphalie, s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons, & qu'on les ait noyés dans un lac. Ils difent que fi on leur avait donné ces cochons au-lieu de les noyer, ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande s'ils avaient été gras. Etes-vous du fentiment du révérend père Le Moine qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable, & qu'il fit fort bien de le noyer, puifque le diable l'avait emporté fur le haut d'une montagne ?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces chofes dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive inftance de juftifier Luc, lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangéliftes, étant mieux informé que tous fes confrères, & ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme il le dit, doit être un auteur très-refpectable. Ce refpectable Luc affure que lorfque Marie fut prête d'accoucher, Céfar Augufte, qui apparemment s'en doutait, ordonna pour remplir les prophéties, qu'on fît un dénombrement de toute la terre, & Quirinus gouverneur de Syrie publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être favans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai ; que jamais Augufte ne donna un édit fi extravagant ; que Quirinus ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de Marie, & que ce Luc était probablement un gredin, qui ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains fous Augufte, & que Quirinus avait été gouverneur de Syrie après Varus, confond toutes époques & tous les événemens, qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'eft paffé à la cour, & qu'il a encore le petit amour-propre de dire qu'il eft plus inftruit que les autres.

C'eft ainfi que s'expriment les impies ; mais ne croyez

que les pies; parlez toujours en pie. Lifez furtout fur cet article les Queftions de frère Zapata, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verfet qui ne puiffe embarraffer un capucin; mais avec la grace de DIEU on explique tout.

## X X.

Ne manquez pas de nous avertir fi vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces fcélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la transfubftantiation, de l'afcenfion, de l'affomption, de l'annonciation, de l'inquifition, & qui fe contentent de croire un DIEU, de le fervir en efprit & en vérité, & d'être juftes. Vous reconnaîtrez aifément ces monftres. Ils fe bornent à être bons fujets, bons fils, bon maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres & jamais aux capucins. Le révérend père Hayet recollet doit fe joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, & d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières & à celles du petit peuple qui habite dans votre fainte barbe.

## *FRAGMENT DES INSTRUCTIONS, POUR LE PRINCE ROYAL DE ***.*

I.

VOUS devez d'abord, mon cher coufin, vous affermir dans la perfuafion qu'il exifte un DIEU tout-puiffant qui punit le crime & qui récompenfe la vertu. Vous favez affez de phyfique pour voir que ces anciennes erreurs, qu'il faut que le grain pourriffe & meure en terre pour germer, &c. détruiraient plutôt l'idée d'un DIEU formateur du monde qu'elles ne l'établiraient. Vous avez appris affez d'aftronomie pour être sûr qu'il n'y a ni premier, ni troifième ciel, ni région de feu auprès de la lune, ni firmament auquel les étoiles foient attachées, &c. mais un nombre innombrable de globes difpofés dans l'efpace par la main de l'éternel géomètre. On vous a montré affez d'anatomie pour que vous ayez admiré par quels incompréhenfibles refforts vous vivez. Vous n'êtes point ébranlé par les objections de quelques athées; vous penfez que DIEU a fait l'univers comme vous croyez, (fi j'ofe me fervir de cette faible comparaifon) que le palais que vous habitez a été élevé par le roi votre grand-père. Vous laiffez les taupes enterrées fous vos gazons, nier, fi elles l'ofent, l'exiftence du foleil.

Toute la nature vous a démontré l'exiftence du DIEU fuprême; c'eft à votre cœur à fentir l'exiftence du DIEU jufte. Comment pourriez-vous être jufte fi DIEU ne l'était pas? & comment pourrait-il l'être s'il ne favait ni punir ni récompenfer?

Je ne vous dirai pas quel fera le prix & quel fera la peine. Je ne vous répéterai point, *Il y aura des pleurs & des grincemens de dents*, parce qu'il ne m'eft pas dé-

montré qu'après la mort nous ayons des yeux & des dents. Les Grecs & les Romains riaient de leurs furies, les chrétiens se moquent ouvertement de leurs diables, & Belzébuth n'a pas plus de crédit que Tisiphone. C'est une très-grande sottise de joindre à la religion des chimères qui la rendent ridicule. On risque d'anéantir toute religion dans les esprits faibles & pervers, quand on déshonore celle qu'on leur annonce par des absurdités. Il y a une ineptie cent fois plus horrible, c'est d'attribuer à l'Etre suprême des injustices, des cruautés que nous punirions du dernier supplice dans les hommes.

Servez DIEU par vous-même, & non sur la foi des autres. Ne le blasphémez jamais ni en libertin ni en fanatique. Adorez l'Etre suprême en prince & non en moine. Soyez résigné comme Epictète, & bienfaisant comme Marc-Aurèle.

## I I.

Parmi la multitude des sectes qui partagent aujourd'hui le monde, il en est une qui domine dans cinq ou six provinces de l'Europe, & qui ose se dire universelle, parce qu'elle a envoyé des missionnaires en Amérique & en Asie. C'est comme si le roi de Dannemarck s'intitulait *Seigneur du monde entier*, parce qu'il possède un établissement sur la côte du Coromandel, & deux petites isles dans l'Amérique.

Si cette église s'en tenait à cette vanité de s'appeller *universelle* dans le coin du monde qu'elle occupe, ce ne serait qu'un ridicule ; mais elle pousse la témérité, disons mieux, l'insolence, jusqu'à dévouer aux flammes éternelles, quiconque n'est pas dans son sein.

Elle ne prie pour aucun des princes de la terre qui sont d'une secte différente. C'est elle qui en forçant les autres sociétés à l'imiter, a rompu tous les liens qui doivent unir les hommes.

Elle ose se dire *chrétienne catholique*, & elle n'est

aſſurément ni l'une ni l'autre. Qu'y a-t-il en effet de moins chrétien que d'être en tout oppoſé au CHRIST ? Le CHRIST & ſes diſciples ont été pauvres ; ils ont fui les honneurs, ils ont chéri l'abaiſſement & les ſouffrances. Reconnaît-on à ces traits des moines, des évêques qui régorgent de tréſors, qui ont uſurpé dans pluſieurs pays les droits régaliens, un pontife qui règne dans la ville des Scipions & des Céſars, & qui ne daigne jamais parler à un prince, ſi ce prince n'a pas auparavant baiſé ſes pieds ? Ce contraſte extravagant ne révolte pas aſſez les hommes ; on le ſouffre en riant dans la communion romaine, parce qu'il eſt établi dès long-tems ; s'il était nouveau, il exciterait l'indignation & l'horreur. Les hommes, tout éclairés qu'ils ſont aujourd'hui, ſont les eſclaves de ſeize ſiècles d'ignorance qui les ont précédés.

Conçoit-on rien de plus aviliſſant pour les ſouverains de la communion ſoi-diſant catholique, que de reconnaître un maître étranger ? car quoiqu'ils déguiſent ce joug, ils le portent. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* que vous liſez avec fruit, a beau dire que le pape eſt une idole dont on baiſe les pieds & dont on lie les mains, ces ſouverains envoient à cette pagode une ambaſſade d'obédience ; ils ont à Rome un cardinal protecteur de leur couronne, ils lui paient des tributs en annates, en premiers fruits. Mille cauſes eccléſiaſtiques dans leurs états ſont jugées par des commiſſaires que ce prêtre étranger délègue.

Enfin plus d'un roi ſouffre chez lui l'infame tribunal de l'inquiſition érigé par des papes, & rempli par des moines ; il eſt mitigé, mais il ſubſiſte à la honte du trône & de la nature humaine.

Vous ne pouvez ſans un rire de pitié entendre parler de ces troupeaux de fainéans tondus, blancs, gris, noirs, chauſſés, déchaux, en culottes ou ſans culottes, pêtris de craſſe & d'argumens, dirigeant des dévotes imbécilles,

mettant à contribution la populace, difant des meffes pour faire retrouver les chofes perdues, & faifant DIEU tous les matins pour quelques fous; tous étrangers, tous à charge à leur patrie, & tous fujets de Rome.

Il y a tel royaume qui nourrit cent mille de ces animaux pareffeux & voraces, dont on aurait fait de bons matelots & de braves foldats.

Graces au ciel & à la raifon, les états fur lefquels vous devez régner un jour, font préfervés de ces fléaux & de cet opprobre. Remarquez qu'ils n'ont fleuri que depuis que vos étables d'Augias ont été nettoyés de ces immondices.

Voyez furtout l'Angleterre avilie autrefois jufqu'à être une province de Rome, province dépeuplée, pauvre, ignorante & turbulente. Maintenant elle partage l'Amérique avec l'Efpagne; & elle en pofsède la partie réellement la meilleure; car fi l'Efpagne a les métaux, l'Angleterre a les moiffons que ces métaux achètent. Elle a dans ce continent les feules terres qui produifent les hommes robuftes & courageux; & tandis que de miférables théologiens de la communion romaine difputent pour favoir fi les Américains font enfans de leur Adam, les Anglais s'occupent à fertilifer, à peupler & enrichir deux mille lieues de terrain, & à y faire un commerce de trente millions d'écus par année. Ils règnent fur la côte du Coromandel au bout de l'Afie; leurs flottes dominent fur les mers, & ne craindraient pas les flottes de l'Europe entière réunies.

Vous voyez clairement que, toutes chofes d'ailleurs égales, un royaume proteftant doit l'emporter fur un royaume catholique, puifqu'il pofsède en matelots, en foldats, en cultivateurs, en manufactures, ce que l'autre pofsède en prêtres, en moines & en reliques; il doit avoir plus d'argent comptant, puifque fon argent n'eft point enterré dans des tréfors de Notre-Dame de Lorette, & qu'il fert au commerce au-lieu de couvrir des os de morts qu'on

appelle des *corps ſaints* ; il doit avoir de plus riches moiſſons, puiſqu'il a moins de jours d'oiſiveté conſacrés à de vaines cérémonies, au cabaret & à la débauche. Enfin les ſoldats des pays proteſtans doivent être les meilleurs ; car le Nord eſt plus fécond en hommes vigoureux, capables des longues fatigues & patiens dans les travaux, que les peuples du Midi occupés de proceſſions, énervés par le luxe & affaiblis par un mal honteux qui a fait dégénérer l'eſpèce ſi ſenſiblement, que dans mes voyages j'ai vu deux cours brillantes où il n'y avait pas dix hommes capables de ſupporter les travaux militaires. Auſſi, a-t-on vu un ſeul prince du Nord dont les états n'étaient pas comptés pour une puiſſance dans le ſiècle paſſé, réſiſter à tous les efforts des maiſons d'Autriche & de France.

III.

Ne perſécutez jamais perſonne pour ſes ſentimens ſur la religion, cela eſt horrible devant DIEU & devant les hommes. JESUS-CHRIST, loin d'être oppreſſeur, a été opprimé. S'il y avait dans l'univers un être puiſſant & méchant, ennemi de DIEU, comme l'ont prétendu les manichéens, ſon partage ſerait de perſécuter les hommes. Il y a trois religions établies de droit humain dans l'Empire ; je voudrais qu'il y en eût cinquante dans vos états, ils en feraient plus riches & vous en ſeriez plus puiſſant. Rendez toute ſuperſtition ridicule & odieuſe, vous n'aurez jamais rien à craindre de la religion. Elle n'a été terrible & ſanguinaire, elle n'a renverſé des trônes que lorſque les fables ont été accréditées & les erreurs réputées ſaintes. C'eſt l'inſolente abſurdité des deux glaives ; c'eſt la prétendue donation de Conſtantin, c'eſt la ridicule opinion qu'un payſan Juif de Galilée avait joui vingt-cinq ans à Rome des honneurs du ſouverain pontificat, c'eſt la compilation des prétendues décrétales faite par un fauſſaire,

c'eſt une ſuite non interrompue pendant pluſieurs ſiècles, de légendes menſongères, de miracles impertinens, de livres apocryphes, de prophéties attribuées à des ſibylles; c'eſt enfin ce ramas odieux d'impoſtures qui rendit les peuples furieux & qui fit trembler les rois. Voilà les armes dont on ſe ſervit pour dépoſer le grand empereur Henri IV, pour le faire proſterner aux pieds de Grégoire VII, pour le faire mourir dans la pauvreté & pour le priver de la ſépulture. C'eſt de cette ſource que ſortirent toutes les infortunes des deux Fréderics; c'eſt ce qui a fait nager l'Europe dans le ſang pendant des ſiècles. Quelle religion que celle qui ne s'eſt jamais ſoutenue depuis Conſtantin que par des troubles civils, ou par des bourreaux! ces tems ne ſont plus, mais gardons qu'ils ne reviennent. Cet arbre de mort tant élagué dans ſes branches, n'eſt point encore coupé dans ſa racine; & tant que la ſecte romaine aura des fortunes à diſtribuer, des mitres, des principautés, des tiares à donner, tout eſt à craindre pour la liberté & pour le repos du genre humain. La politique a établi une balance entre les puiſſances de l'Europe; il n'eſt pas moins néceſſaire qu'elle en forme une entre les erreurs, afin que balancées l'une par l'autre elles laiſſent le monde en paix.

On a dit ſouvent que la morale qui vient de DIEU réunit tous les eſprits, & que le dogme qui vient des hommes, les diviſe. Ces dogmes inſenſés, ces monſtres, enfans de l'école, ſe combattent tous dans l'école, mais ils doivent être également mépriſés des hommes d'état; ils doivent tous être rendus impuiſſans par la ſageſſe de l'adminiſtration. Ce ſont des poiſons dont l'un ſert de remède à l'autre; & l'antidote univerſelle contre ces poiſons de l'ame, c'eſt le mépris.

IV.

Soutenez la juſtice, ſans laquelle tout eſt anarchie & brigandage. Soumettez-vous-y vous-même le premier;

mais que les juges ne ſoient que juges & non maîtres, qu'ils ſoient les premiers eſclaves de la loi & non les arbitres. Ne ſouffrez jamais qu'on exécute à mort un citoyen, fût-il le dernier mendiant de vos états, ſans qu'on vous ait envoyé ſon procès, que vous ferez examiner par votre conſeil. Ce miſérable eſt un homme, & vous devez compte de ſon ſang.

Que les loix chez vous ſoient ſimples, uniformes, aiſées à entendre de tout le monde. Que ce qui eſt vrai & juſte dans une de vos villes, ne ſoit pas faux & injuſte dans une autre. Cette contradiction anarchique eſt intolérable.

Si jamais vous avez beſoin d'argent par le malheur des tems, vendez vos bois, votre vaiſſelle d'argent, vos diamans, mais jamais des offices de judicature. Acheter le droit de décider de la vie & de la fortune des hommes, c'eſt le plus ſcandaleux marché qu'on ait jamais fait. On parle de ſimonie. y a-t-il une plus lâche ſimonie que de vendre la magiſtrature ? car y a-t-il rien de plus ſaint que les loix ?

Que vos loix ne ſoient ni trop relâchées ni trop ſévères. Point de confiſcation de biens à votre profit, c'eſt une tentation trop dangereuſe. Ces confiſcations ne ſont, après tout, qu'un vol fait aux enfans d'un coupable. Si vous n'arrachez pas la vie à ces enfans innocens, pourquoi leur arrachez-vous leur patrimoine ? n'êtes-vous pas aſſez riche, ſans vous engraiſſer du ſang de vos ſujets ? les bons empereurs dont nous tenons notre légiſlation, n'ont jamais admis ces loix barbares.

Les ſupplices ſont maheureuſement néceſſaires ; il faut effrayer le crime ; mais rendez les ſupplice utiles ; que ceux qui ont fait tort aux hommes, ſervent les hommes. Deux ſouveraines du plus vaſte empire du monde, ont donné ſucceſſivement ce grand exemple. Des pays affreux défrichés par des mains criminelles, n'en ont pas moins été fertiles. Les grands chemins réparés par leurs travaux

toujours renaiſſans, ont fait la sûreté & l'embelliſſement de l'empire.

Que l'uſage affreux de la queſtion ne revienne jamais dans vos provinces, excepté le cas où il s'agirait évidemment du ſalut de l'état.

La queſtion, la torture, fut d'abord une invention des brigands, qui venant piller des maiſons, faiſaient ſouffrir des tourmens aux maîtres & aux domeſtiques, juſqu'à ce qu'ils euſſent découvert leur argent caché. Enſuite, les Romains adoptèrent cet horrible uſage contre les eſclaves qu'ils ne regardaient pas comme des hommes; mais jamais les citoyens Romains ne furent expoſés.

Vous ſavez d'ailleurs que dans les pays où cette coutume horrible eſt abolie, on ne voit pas plus de crimes que dans les autres. On a tant dit que la queſtion eſt un ſecret preſque sûr pour ſauver un coupable robuſte, & pour condamner un innocent d'une conſtitution faible, que ce raiſonnement a enfin perſuadé des nations entières.

## V.

Les finances ſont chez vous adminiſtrées avc une économie qui ne doit ſe déranger jamais. Conſervez précieuſement cette ſage adminiſtration. La recette eſt auſſi ſimple qu'elle puiſſe l'être. Les ſoldats qui ne ſervent à rien en tems de paix, ſont diſtribués aux portes des villes; ils prêteraient un prompt ſecours au receveur des tributs, qui eſt d'ordinaire un homme d'âge, ſeul & déſarmé. Vous n'êtes point obligé d'entretenir une armée de commis contre vos ſujets. L'argent de l'état ne paſſe point par trente mains différentes, qui toutes en retiennent une partie. On ne voit point de fortunes immenſes élevées par la rapine à vos dépens & aux dépens de la nobleſſe & du peuple. Chaque receveur porte tous les mois l'argent de ſa recette à la chambre de vos finances. Le peuple n'eſt point foulé, & le prince n'eſt point volé. Vous n'avez point chez vous cette multitude de petites digni-

tés bourgeoifes & d'emplois fubalternes fans fonction, qu'on voit fortir de fous terre dans certains états où ils font mis en vente par une adminiftration obérée. Tous ces petits titres font achetés chérement par la vanité; ils produifent aux acheteurs des rentes perpétuelles, l'affaibliffement perpétuel de l'état.

On ne voit point chez vous cette foule de bourgeois inutiles, intitulés *confeillers du prince*, qui vivent dans l'oifiveté, & qui n'ont autre chofe à faire qu'à dépenfer à leurs plaifirs les revenus de ces charges frivoles que leurs pères ont acquifes.

Chaque citoyen vit chez vous ou du revenu de fa terre, ou du fruit de fon induftrie, ou des appointemens qu'il reçoit du prince. Le gouvernement n'eft point endetté. Je n'ai jamais entendu crier ici dans les rues comme dans un pays où j'ai voyagé dans ma jeuneffe, *nouvel édit d'une conftitution de rentes*, *nouvel emprunt*, *charges de confeiller du roi mouleur de bois*, *mefureur de charbon*. Vous ne tomberez point dans cet aviliffement auffi ruineux que ridicule. On interdirait un comte de l'Empire qui fe conduirait ainfi dans fa terre. on lui ôterait juftement l'adminiftration de fon bien. Si les états dont je parle font deftinés un jour à être nos ennemis, puiffent-ils fe conduire felon des maximes fi extravagantes!

## VI.

Faites travailler vos foldats à la perfection des chemins par lefquels ils doivent marcher, à l'applaniffement des montagnes qu'ils doivent gravir, aux ports où ils doivent s'embarquer, aux fortifications des villes qu'ils doivent défendre. Ces travaux utiles les occuperont pendant la paix, rendront leurs corps plus robuftes & plus capables de foutenir les fatigues de la guerre. Une légère augmentation de paye fuffira pour qu'ils courent au travail avec gaieté. Telle était la méthode des Romains; les

légions firent elles-mêmes ces chemins qu'ils traversèrent pour aller conquérir l'Afie mineure & la Syrie. Le foldat fe courbe en remuant la terre, mais il fe redreffe en marchant à l'ennemi. Un mois d'exercice rétablit ce petit avantage extérieur que fix mois de travail ont pu défigurer. La force, l'adreffe & le courage valent bien la grace fous les armes. Les Anglais & les Ruffes font moins parfaits à la parade que les Pruffiens, & les égalent un jour de bataille.

On demande s'il eft convenable que les foldats foient mariés ? je penfe qu'il eft bon qu'ils le foient ; la défertion diminue, la population augmente. Je fais qu'un foldat marié fert moins volontiers loin des frontières, mais il en vaut mieux quand il combat dans le fein de la patrie. Vous ne prétendez pas porter la guerre loin de votre état, votre fituation ne vous le permet pas ; votre intérêt eft que vos foldats peuplent vos provinces, au-lieu d'aller ruiner celles des autres.

Que le militaire, après avoir long-tems fervi, ait chez lui des fecours affurés, qu'il y jouiffe au moins de fa demi-paye comme en Angleterre. Un hôtel des invalides, tel que Louis XIV en donna l'exemple dans fa capitale, pouvait convenir à un riche & vafte royaume. Je crois plus avantageux pour vos états que chaque foldat à l'âge de cinquante ans au plus tard, rentre dans le fein de fa famille. Il peut encore labourer ou travailler d'un métier utile ; il peut donner des enfans à la patrie. Un homme robufte peut à l'âge de cinquante ans, être encore utile vingt années. Sa demi-paye eft un argent qui bien que modique, rentre dans la circulation au profit de la culture. Pour peu que ce foldat réformé défriche un quart d'arpent, il eft plus utile à l'état qu'il ne l'a été à la parade.

## VII.

Ne fouffrez pas chez vous la mendicité. C'eft une

infamie qu'on n'a pu encore détruire en Angleterre, en France & dans une partie de l'Allemagne. Je crois qu'il y a en Europe plus de quatre cent mille malheureux indignes du nom d'hommes qui font un métier de l'oisiveté & de la gueuserie. Quand une fois ils ont embrassé cet abominable genre de vie, ils ne sont plus bons à rien. Ils ne méritent pas même la terre où ils devraient être ensevelis. Je n'ai point vu cet opprobre de la nature humaine toléré en Hollande, en Suède, en Dannemarck; il ne l'est pas même en Pologne. La Russie n'a point de troupes de gueux établis sur les grands chemins pour rançonner les passans. Il faut punir sans pitié les mendians publics, & secourir les pauvres avec la plus scrupuleuse attention. Les hôpitaux de Lyon & d'Amsterdam sont des modèles; ceux de Paris sont indignement administrés. Le gouvernement municipal de chaque ville doit seul avoir le soin de ses pauvres & de ses malades. C'est ainsi qu'on en use dans Lyon & dans Amsterdam. Tous ceux que la nature afflige y sont secourus; tous ceux à qui elle laisse la liberté des membres y sont forcés à un travail utile. Il faut surtout commencer à Lyon par l'administration de l'hôpital pour arriver aux honneurs municipaux de l'hôtel-de-ville. C'est-là le grand secret. L'hôtel-de-ville de Paris n'a pas des institutions si sages, il s'en faut beaucoup; le corps-de-ville y est ruiné, il est sans pouvoir & sans crédit.

Les hôpitaux de Rome sont riches, mais ils ne semblent destinés que pour recevoir des pélerins étrangers. C'est un charlatanisme qui attire des gueux d'Espagne, de Bavière, d'Autriche, & qui ne sert qu'à encourager le nombre prodigieux des mendians d'Italie. Tout respire à Rome l'ostentation & la pauvreté, la superstition & l'arlequinade.

N B. Le reste manque.

## DU DIVORCE.

UN principal magiſtrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt couverte d'opprobres par des ſcandales publics; il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme ; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon égliſe.

Mon épouſe eſt criminelle, & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même; & la ſecte dont je ſuis me la refuſe ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'égliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne, elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre; il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultère & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble malgré la grande loi adoptée par le code *quidquid ligatur diſſolubile eſt?* on me permet la ſéparation de corps & de

biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement!* je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié! quelle contradiction! quel eſclavage! & ſous quelles loix avons-nous reçu la naiſſance!

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon égliſe eſt directement contraire aux paroles que cette égliſe elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST: (*a*) *quiconque a renvoyé ſa femme*, (*excepté pour adultère*,) *péche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lorſqu'un état a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne cherche point ſi une femme turbulente attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi bien qu'une adultère; je m'en tiens au triſte état qui me concerne. DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas!

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire romain. Les rois de France qu'on appelle *de la première race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un Grégoire IX, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inſecouable; ſa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère, ſelon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. Louis le jeune fut obligé, pour faire ſon malheureux divorce avec Eléonor de Guienne, d'alléguer une parenté qui n'exiſtait pas. Le roi Henri IV, pour répudier Marguerite de Valois, pré-

(*a*) Matthieu, chap. XIX.

texta une caufe encore plus fauffe, un défaut de confentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi ! un fouverain peut abdiquer fa couronne, & fans la permiffion du pape, il ne pourra abdiquer fa femme ! eft-il poffible que des hommes d'ailleurs éclairés, aient croupi fi long-tems dans cette abfurde fervitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y confens ; c'eft un attentat contre la population, c'eft un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils fe font fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des efclaves, des foldats fans famille & fans patrie, vivans uniquement pour l'églife : mais moi magiftrat qui fers l'état toute la journée, j'ai befoin le foir d'une femme, & l'églife n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, Jofeph était marié, & je veux l'être. Si moi Alfacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, fi ce prêtre a la barbare puiffance de me priver d'une femme, qu'il me faffe eunuque pour chanter des *miferere* dans fa chapelle.

## *DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.*

L'AUMONIER du prince de... lequel prince eft catholique romain, menaçait un anabaptifte de le chaffer des petits états du prince ; il lui difait qu'il n'y a que trois fectes autorifées dans l'Empire, celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU par la foi feule dans un morceau de pain en buvant un coup, celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU avec du pain, & celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU en corps & en ame fans pain ni vin : que pour lui anabaptifte qui ne mange DIEU en aucune

façon, il n'était pas digne de vivre dans les terres de monſeigneur ; & enfin la converſation s'échauffant, l'aumônier menaça l'anabaptiſte de le faire pendre.

Ma foi tant pis pour ſon alteſſe, répondit l'anabaptiſte ; je ſuis un gros manufacturier, j'emploie deux cents ouvriers, je fais entrer deux cent mille écus par an dans ſes états, ma famille s'établira ailleurs, monſeigneur y perdra plus que moi.

Et ſi monſeigneur fait pendre tes deux cents ouvriers & ta famille, reprit l'aumônier, & s'il donne ta manufacture à de bons catholiques ?

Je l'en défie, dit le vieillard ; on ne donne pas une manufacture comme une métairie, parce qu'on ne donne pas l'induſtrie. Cela ſerait beaucoup plus fou que s'il faiſait tuer tous ſes veaux qui ne communient pas plus que moi.

L'intérêt de monſeigneur n'eſt pas que je mange DIEU ; il eſt que je procure à ſes ſujets de quoi manger, & que j'augmente ſes revenus par mon travail. Je ſuis honnête homme, & quand j'aurais le malheur de n'être pas né tel, ma profeſſion me forcerait à le devenir ; car dans les entrepriſes de négoce, ce n'eſt pas comme dans celle de cour ; point de ſuccès ſans probité. Que t'importe que j'aie été baptiſé dans l'âge qu'on appelle *de raiſon*, tandis que tu l'as été ſans le ſavoir ? que t'importe que j'adore DIEU ſans le manger, tandis que tu le fais, que tu le manges & que tu le digères ? ſi tu ſuivais tes belles maximes, & ſi tu avais la force en main, tu irais donc d'un bout de l'univers à l'autre, faiſant pendre à ton plaiſir le Grec qui ne croit pas que l'Eſprit procède du Père & du Fils ; tous les Anglais, tous les Hollandais, Danois, Suédois, Pruſſiens, Hanovriens, Saxons, Heſſois, Bernois, qui ne croient pas le pape infaillible ; tous les muſulmans qui croient un ſeul DIEU & qui ne lui donnent ni père ni mère, & les Indiens dont la religion eſt plus ancienne que la juive, & les lettrés

Chinois qui depuis cinq mille ans servent un DIEU unique sans superstition & sans fanatisme. Voilà donc ce que tu serais si tu étais le maître ? assurément, dit le prêtre, car je suis dévoré du zèle de la maison de DIEU. *Zelus domûs tuæ comedit me.*

Etrange secte, ou plutôt infernale horreur! s'écria le bon père de famille: quelle religion que celle qui ne se soutiendrait que par des bourreaux, & qui ferait à DIEU l'outrage de lui dire, tu n'es pas assez puissant pour soutenir par toi-même ce que nous appellons ton véritable culte, il faut que nous t'aidions; tu ne peux rien sans nous, & nous ne pouvons rien sans tortures, sans échaffauts & sans bûchers!

Çà, dis-moi un peu, sanguinaire aumônier, es-tu dominicain ou jésuite ou diable? je suis jésuite, dit l'autre. Eh mon ami, si tu n'es pas diable, pourquoi dis-tu des choses si diaboliques?

C'est que le révérend père recteur m'a ordonné de les dire.

Et qui a ordonné cette abomination au révérend père recteur?

C'est le provincial.

De qui le provincial a-t-il reçu cet ordre?

De notre général; & le tout pour plaire au pape.

Le pauvre anabaptiste s'écria; sacrés papes qui êtes à Rome sur le trône des Césars, archevêques, évêques, abbés devenus souverains, je vous respecte & je vous fuis. Mais si dans le fond du cœur vous avouez que vos richesses & votre puissance ne sont fondées que sur l'ignorance & la bêtise de nos pères; jouissez-en du moins avec modération. Nous ne voulons pas vous détrôner; mais ne nous écrasez pas. Jouissez & laissez-nous paisibles; sinon craignez qu'à la fin la patience n'échappe aux peuples, & qu'on ne vous réduise pour le bien de vos ames à la condition des apôtres dont vous prétendez être les successeurs.

Ah miférable ! tu voudrais que le pape & l'évêque de Vurtzbourg gagnaffent le ciel par la pauvreté évangélique !

Ah mon révérend père ! tu voudrais me faire pendre !

## DISCOURS AUX CONFÉDÉRÉS

*catholiques de Kaminiek en Pologne.*

Par le major KAISERLING au fervice du roi de Pruffe.

BRAVES Polonais, vous qui n'avez jamais plié fous le joug des Romains conquérans, voudriez-vous être aujourd'hui les efclaves & les fatellites de Rome théologienne ?

Vous n'avez jufqu'ici pris les armes que pour votre liberté commune ; faudra-t-il que vous combattiez pour rendre vos concitoyens efclaves ? Vous déteftez l'oppreffion, vous ne voudrez pas fans doute opprimer vos frères ?

Vous n'avez eu depuis long-tems que deux véritables ennemis, les Turcs & la cour de Rome. Les Turcs voulaient vous enlever vos frontières, & vous les avez toujours repouffés, mais la cour de Rome vous enlève réellement le peu d'argent que vous tiriez de vos terres. Il faut payer à cette cour les annates des bénéfices, les difpenfes, les indulgences. Vous avouez que fi elle vous promet le paradis dans l'autre monde, elle vous dépouille dans celui-ci. *Paradis* fignifie jardin. Jamais on n'acheta

si cher un jardin dont on ne jouit pas encore. Les autres communions vous en promettent autant ; mais du moins elles ne vous le font point payer. Par quelle fatalité voudriez-vous servir ceux qui vous rançonnent, & exterminer ceux qui vous donnent le jardin gratis ? La raison sans doute vous éclairera, & l'humanité vous touchera.

Vous êtes placés entre les Turcs, les Russes, les Suédois, les Danois & les Prussiens. Les Turcs croient en un seul DIEU, & ne le mangent point ; les Grecs le mangent sans avoir encore décidé si c'est à la manière de la communion romaine ; & d'ailleurs en admettant trois personnes divines, ils ne croient point que la dernière procède des deux autres. Les Suédois, les Danois, les Prussiens, mangent DIEU à la vérité, mais d'une façon un peu différente des Grecs : ils croient manger du pain, & boire un coup de vin en mangeant DIEU.

Vous avez aussi sur vos frontières plusieurs églises de Prusse où l'on ne mange point DIEU, mais où l'on fait seulement un leger repas de pain & de vin en mémoire de lui ; & aucune de ces religions ne sait précisément comment la troisième personne procède. Vous êtes trop justes pour ne pas sentir dans le fond de votre cœur qu'après tout il n'y a là aucune cause légitime de répandre le sang des hommes. Chacun tâche d'aller au jardin par le chemin qu'il a choisi ; mais en vérité il ne faut pas les égorger sur la route.

D'ailleurs vous savez que ce ne fut que dans les pays chauds qu'on promit aux hommes un *paradis*, un *jardin* ; & que si la religion juive avait été instituée en Pologne, on vous aurait promis de bons poëles. Mais soit qu'on doive se promener après sa mort, ou rester auprès d'un fourneau, je vous conjure de vivre paisibles dans le peu de tems que vous avez à jouir de la vie.

Rome est bien éloignée de vous, & elle est riche ; vous êtes pauvres ; envoyez-lui encore le peu d'argent que vous avez en lettres de change tirées par les Juifs. Dé-

pouillez-vous pour l'église romaine, vendez vos fourrures pour faire des présens à Notre-Dame de Lorette à plus de quinze cent mille de Kaminiek. Mais n'inondez pas les environs de Kaminiek du sang de vos compatriotes. Car nous pouvons vous assurer que Notre-Dame qui vint autrefois de Jérusalem à la marche d'Ancone par les airs, ne vous saura aucun gré d'avoir désolé votre patrie.

Soyez encore très-persuadés que son fils n'a jamais commandé du mont des Olives, & du torrent de Cédron, qu'on se massacrât pour lui sur les bords de la Vistule.

Votre roi que vous avez choisi d'une voix unanime, a cédé dans une diète solemnelle aux instances des plus sages têtes de la nation qui ont demandé la tolérance. Une puissante impératrice le seconde dans cette entreprise, la plus humaine, la plus juste, la plus glorieuse dont l'esprit humain puisse jamais s'honorer. Ils sont les bienfaicteurs de l'humanité entière, n'en soyez pas les destructeurs. Voudriez-vous n'être que des homicides sanguinaires sous prétexte que vous êtes catholiques ?

Votre primat est *catholique* aussi. Ce mot veut dire universel, quoiqu'en effet la religion catholique ne compose pas la centième partie de l'univers ; mais ce sage primat a compris que la véritable manière d'être universel est d'embrasser dans sa charité tous les peuples de la terre, & d'être surtout l'ami de tous ses concitoyens. Il a su que si un homme peut en quelque sorte, sans blasphême, ressembler à la divinité, c'est en chérissant tous les hommes dont DIEU est également le père. Il a senti qu'il était patriote polonais avant d'être serviteur du pape qui est le serviteur des serviteurs de DIEU. Il s'est uni à plusieurs prélats qui tout catholiques uuiversels qu'ils sont, ont cru que l'on ne doit pas priver ses frères du droit de citoyens, sous prétexte qu'ils vont au jardin par une autre allée que vous.

Cette auguste impératrice qui vient d'établir la tolérance pour la première de ses loix dans le plus vaste

empire de la terre, se joint à votre roi, à votre primat, à vos principaux palatins, à vos plus dignes évêques, pour vous rendre humains & heureux. Au nom de DIEU & de la nature, ne vous obstinez pas à être barbares & infortunés.

Nous avouons qu'il y a parmi vous de très-savans moines qui prétendent que JESUS ayant été supplicié à Jérusalem, la religion chrétienne ne doit être soutenue que par des bourreaux, & qu'ayant été vendu trente deniers par Judas, tout chrétien doit les intérêts échus de cet argent à notre saint père le pape successeur de JESUS.

Ils fondent ce droit sur des raisons à la vérité très-plausibles, & que nous respectons.

Premiérement, ils disent que l'assemblée étant fondée sur la pierre, & Simon Barjone paysan juif, né auprès d'un petit lac juif, ayant changé son nom en celui de Pierre, ses successeurs sont par conséquent la pierre fondamentale, & ont à leur ceinture les clefs du royaume des cieux & celles de tous les coffres forts. C'est une vérité dont nous sommes bien loin de disconvenir.

Secondement, ils disent que le juif Simon Barjone la Pierre, fut pape à Rome pendant vingt-cinq ans sous l'empire de Néron qui ne régna que onze années ; ce qui est encore incontestable.

Troisièmement, ils affirment d'après les plus graves historiens chrétiens qui imprimèrent leurs livres dans ce tems-là, livres connus dans tout l'univers, publiés avec privilège, déposés dans la bibliothèque d'Apollon palatin, & loués dant tous les journaux : ils affirment, dis-je, que Simon Barjone Cépha Lapierre arriva à Rome quelque tems après Simon vertu de DIEU, ou vertu-DIEU le magicien, que Simon vertu-DIEU envoya d'abord un de ses chiens faire ses complimens à Simon Barjone, lequel lui envoya sur le champ un autre chien

le saluer de sa part (*a*) ; qu'ensuite les deux Simons disputèrent à qui ressusciterait un mort ; que Simon vertu-DIEU ne ressuscita le mort qu'à moitié, mais que Simon Barjone le ressuscita entiérement. Cependant, selon la maxime *dimidium facti qui benè cepit habet*; Simon vertu-DIEU ayant opéré la moitié de la résurrection, prétendit que le plus fort étant fait, Simon Barjone n'avait pas eu grand'peine à faire le reste, & qu'ils devaient tous deux partager le prix. C'était au mort d'en juger ; mais comme il ne parla point, la dispute restait indécise. Néron, pour en décider, proposa aux deux ressusciteurs un prix pour celui qui volerait le plus haut sans ailes. Simon vertu-DIEU vola comme une hirondelle ; Barjone Lapierre qui n'en pouvait faire autant, pria le CHRIST ardemment de faire tomber Simon vertu-DIEU & de lui casser les jambes. LE CHRIST n'y manqua pas. Néron indigné de cette supercherie, fit crucifier Lapierre la tête en-bas. C'est ce que nous racontent Abdias, Marcellus & Egesyppus contemporains, les Thucidides & les Xénophons des chrétiens. C'est ce qui a été regardé comme voisin d'un article de foi, *vicinus articulo fidei*, pendant plusieurs siècles, ce que les balayeurs de l'église de St. Pierre nous disent encore, ce que les révérends pères capucins annoncent dans leurs missions, ce qu'on croit sans doute à Kaminiek.

Un jésuite de Thorn m'alléguait avant-hier, que c'est le saint usage de l'église chrétienne, *& que* JESUS-DIEU, *la seconde personne de* DIEU, *a dit charitablement, je suis venu apporter le glaive & non la paix, je suis venu pour diviser le fils & le père, la fille & la mère, &c., qui n'écoute pas l'assemblée, soit comme un payen ou un receveur de deniers publics.* L'impératrice de Russie, le roi de Pologne, le prince primat n'écoutent pas l'assemblée, donc on doit sacrifier le sang de l'impératrice,

(*a*) Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie.*

du roi & du primat au sang de JÉSUS répandu pour extirper de la terre le péché qui la couvre encore de toutes parts.

Ce bon jésuite fortifia cette apologie en m'apprenant qu'ils eurent en 1724 la consolation de faire pendre, décapiter, rouer, brûler à Thorn un très-grand nombre de citoyens, parce que de jeunes écoliers avaient pris chez eux une image de la Vierge mère de DIEU, & qu'ils l'avaient laissé tomber dans la boue.

Je lui dis que ce crime était horrible, mais que le châtiment était un peu dur, & que j'y aurais desiré plus de proportion. Ah! s'écria-t-il avec enthousiasme, on ne peut trop venger la famille du DIEU des vengeances; il ne saurait se faire justice lui-même, il faut bien que nous l'aidions. Ce fut un spectacle admirable, tout était plein; nous donnâmes au sortir du théatre un grand souper aux juges, aux bourreaux, aux geoliers, aux délateurs, & à tous ceux qui avaient coopéré à ce saint œuvre. Vous ne pouvez vous faire une idée de la joie avec laquelle tous ces messieurs racontaient leurs exploits; comme ils se vantaient, l'un d'avoir dénoncé un de ses parens dont il était héritier, l'autre d'avoir fait revenir les juges à son opinion quand il conclut à la mort; un troisième & un quatrième d'avoir tourmenté un patient plus long-tems qu'il n'était ordonné. Tous nos pères étaient du souper; il y eut de très-bonnes plaisanteries; nous citions tous les passages des pseaumes qui ont rapport à ces exécutions : (*a*) *Le seigneur juste coupera leurs têtes.* -- (b) *Heureux celui qui éventrera leurs petits enfans encore à la mammelle & qui les écrasera contre la pierre, &c.*

Il m'en cita une trentaine de cette force, après quoi il ajouta, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas été

(*a*) Ps. 128. (*b*) Ps. 136.

inquifiteur; il me femble que j'aurais été bien plus utile à l'églife. Ah! mon révérend père, lui répondis-je, il y a une place encore plus digne de vous, c'eft celle de maître des hautes-œuvres; ces deux charges ne font pas incompatibles, & je vous confeille d'y penfer.

Il me repliqua que tout bon chrétien eft tenu d'exercer ces deux emplois quand il s'agit de la vierge Marie; il cita plufieurs exemples dans ce fiècle même, dans ce fiècle philofophique, de jeunes gens appliqués à la torture, mutilés, décollés, brûlés, rompus vifs, expirans fur la roue pour n'avoir pas affez révérés les portraits parfaitement reffemblans de la Ste. Vierge, ou pour avoir parlé d'elle avec inconfidération.

Mes chers Polonais, ne frémiffez-vous pas d'horreur à ce récit? voilà donc la religion dont vous prenez la défenfe!

Le roi mon maître a fait répandre le fang, il eft vrai; mais ce fut dans les batailles, ce fut en expofant toujours le fien; jamais il n'a fait mourir, jamais il n'a perfécuté perfonne pour la vierge Marie. Luthériens, calviniftes, hernoutres, piétiftes, anabaptiftes, mennoniftes, millenaires, méthodiftes, Tartares lamiftes, Turcs, omariftes, Perfans aliftes, papiftes même, tout lui eft bon pourvu qu'on foit un brave homme. Imitez ce grand exemple, foyons tous bons amis, & ne nous battons que contre les Turcs quand ils voudront s'emparer de Kaminiek.

Vous dites pour vos raifons que fi vous fouffrez parmi vous des gens qui communient avec du pain & du vin, & qui ne croient pas que le paraclet procède du père & du fils, bientôt vous aurez des neftoriens qui appellent Marie mère de JESUS, & non mère de DIEU, titre que les anciens Grecs donnaient à Cibèle; vous craignez furtout de voir renaître les fociniens, ces impies qui s'en tiennent à l'évangile, qui n'y ont jamais vu que JESUS s'appellât DIEU, ni qu'il ait parlé de la

Trinité, ni qu'il ait rien annoncé de ce qu'on enseigne aujourd'hui à Rome; ces monstres enfin, qui avec St. Paul ne croient qu'en Jesus, & non en Bellarmin & en Baronius.

Eh bien, ni le roi, ni le prince primat n'ont envoyé chez vous de colonie socinienne; mais quand vous en auriez une, quel grand mal en résulterait-il? Un bon tailleur, un bon fourreur, un bon fourbisseur, un maçon habile, un excellent cuisinier ne vous rendraient-ils pas service s'ils étaient sociniens autant pour le moins que s'ils étaient jansénistes ou hernoutres? N'est-il pas même évident qu'un cuisinier socinien doit être meilleur que tous les cuisiniers du pape? Car si vous ordonnez à un rôtisseur papiste de vous mettre trois pigeons romains à la broche, il sera tenté d'en manger deux & de ne vous en donner qu'un, en disant que trois & un font la même chose; mais le rôtisseur socinien vous fera servir certainement vos trois pigeons; de même un tailleur de cette secte ne fera jamais votre habit d'une aune quand vous lui en donnerez trois à employer.

Vous êtes forcés d'avouer l'utilité des sociniens; mais vous vous plaignez que l'impératrice de Russie ait envoyé trente mille hommes dans votre pays. Vous demandez de quel droit? Je vous réponds que c'est du droit dont un voisin apporte de l'eau à la maison de son voisin qui brûle; c'est du droit de l'amitié, du droit de l'estime, du droit de faire du bien quand on le peut.

Vous avez tiré fort imprudemment sur de petits détachemens de soldats, qui n'étaient envoyés que pour protéger la liberté & la paix. Sachez que les Russes tirent mieux que vous; n'obligez pas vos protecteurs à vous détruire; ils sont venus établir la tolérance en Pologne, mais ils puniront les intolérans qui les reçoivent à coups de fusil. Vous savez que Catherine II la tolérante est la protectrice du genre humain; elle protégera ses soldats, & vous serez les victimes de la plus

haute folie qui soit jamais entrée dans la tête des hommes, c'est celle de ne pas souffrir que les autres délibèrent autrement que vous. Cette folie n'est digne que de la sorbonne, des petites maisons & de Kaminiek.

Vous dites que l'impératrice n'est pas votre amie, que ses bienfaits qui s'étendent aux extrêmités de l'hémisphère, n'ont point été répandus sur vous; vous vous plaignez que ne vous ayant rien donné, elle ait acheté cinquante mille francs la bibliothèque de Mr. Diderot à Paris rue Taranne, & lui en ait laissé la jouissance, sans même exiger de lui une de ces dédicaces qui font bailler le protecteur & rire le public. Eh! mes amis, commencez par savoir lire, & alors on vous achètera vos bibliothèques. . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Cætera desunt.*

# LETTRE SUR LES PANÉGYRIQUES.

Par IRENÉE ALÉTHÈS, professeur en droit dans le canton Suisse d'Uri.

VOUS avez raison, Monsieur, de vous défier des panégyriques; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître, ou ce qui est pis encore, par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse & reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul Pline, digne ami de Trajan, ait eu la patience de le louer pendant trois

trois heures, & Trajan celle de l'entendre. On dit pour excuſer l'un & l'autre, que Pline ſupprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de ſon énorme diſcours; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une ſeule choſe me réconcilie avec ce panégyrique, c'eſt qu'étant prononcé devant le ſénat, & devant les principaux chevaliers Romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs ſuffrages comme ſa plus noble récompenſe, ce diſcours était devenu une eſpèce de traité entre la république & l'empereur; Pline en louant Trajan, d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfaiſant, l'engageait à l'être toujours. Et Trajan juſtifia Pline le reſte de ſa vie.

Euſèbe de Céſarée, voulut, deux ſiècles après, faire dans une égliſe en faveur de Conſtantin ce que Pline avait fait en faveur de Trajan dans le capitole : je ne ſais ſi le héros d'Euſèbe eſt comparable en rien à celui de Pline : mais je ſais que l'éloquence de l'évêque eſt un peu différente de celle du conſul.

« DIEU, dit-il, a donné des qualités à la matière,
» d'abord il l'a embellie par le nombre de deux, en-
» ſuite il l'a perfectionnée par le nombre de trois, en
» lui donnant la longueur, la largeur & la profondeur;
» puis ayant doublé le nombre de deux, il s'en eſt
» formé les quatre élémens. Ce nombre de quatre a
» produit celui de dix; trois fois dix ont fait un mois
» &c....... la lune ainſi parée de trois fois dix unités
» qui font trente, reparaît toujours avec un éclat nou-
» veau; il eſt donc évident que notre grand empereur
» Conſtantin eſt le digne favori de DIEU, puiſqu'il a
» régné trente années. »

C'eſt ainſi que raiſonne l'évêque auteur de la *préparation évangélique*, dans un diſcours pour le moins auſſi long que celui de Pline le jeune.

En général nous ne louons aujourd'hui les grands en

face que très-rarement, & encore ce n'eſt que dans des épîtres dédicatoires qui ne ſont lues de perſonne, pas même de ceux à qui elles ſont adreſſées.

La méthode des oraiſons funèbres eut un grand cours dans le beau ſiécle de Louis XIV. Il s'éleva un homme éloquent né pour ce genre d'écrire, qui fit non-ſeulement ſupporter ſes déclamations, mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il ſavait tirer de grandes beautés d'un ſujet aride. Il imitait ce Simonide qui célébrait les dieux, quand il avait à louer des perſonnages médiocres.

Il eſt vrai qu'on voit trop ſouvent un étrange contraſte entre les couleurs vraies de l'hiſtoire & le vernis brillant des oraiſons funèbres. Liſez l'éloge de Michel le Tellier, chancelier de France, dans Boſſuet; c'eſt un ſage, c'eſt un juſte. Voyez ſes actions dans les lettres de madame de Sévigné; c'eſt un courtiſan intriguant & dur, qui trahit la cour dans le tems de la Fronde, & enſuite ſes amis pour la cour; qui traita Fouquet dans ſa priſon avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie & qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conſeil que des avis tyranniques. Le comte de Grammont, en le voyant ſortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui ſort d'une baſſe-cour en ſe léchant le muſeau teint du ſang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraſte a d'abord jeté quelque ridicule ſur les oraiſons funèbres; enſuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cerémonies, comme la partie la plus ennuyeuſe d'une pompe funéraire, comme un fatiguant hommage qu'on rend à la place, & non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouſe de Louis XIV n'était que la fille d'un roi puiſſant, & la femme d'un grand-homme. Son oraiſon funèbre eſt l'une des plus médiocres que Boſſuet ait compoſées. Celles de

Condé & de Turenne ont immortalifé leurs auteurs. Mais qu'avait fait Anne de Gonzague, comteffe palatine du Rhin, que Boffuet voulut auffi rendre immortelle ? Retirée dans Paris elle eut des amans & des amis. Femme d'efprit, elle étala des fentimens hardis tant qu'elle jouit de la fanté & de la beauté ; vieille & infirme elle fut dévote. Il importe peut-être affez peu aux nations qu'Anne de Gonzague fe foit convertie ; pour avoir vu un aveugle, une poule & un chien en fonge, (*a*) & qu'elle foit morte entre les mains d'un directeur.

Louis XIV long-tems vainqueur & pacificateur, plus grand dans les revers que modefte dans la profpérité, protecteur des rois malheureux, bienfaicteur des arts, légiflateur, méritait fans doute malgré fes grandes fautes que fa mémoire fût confacrée. Mais il ne fut pas fi heureufement loué après fa mort que de fon vivant : foit que les malheurs de la fin de fon règne euffent glacé les orateurs, & indifpofé le public ; foit que fon panégyrique prononcé en 1671 publiquement par Pé-

(*a*) *N.B.* Ce fut par cette vifion qu'elle comprit, dit *Boffuet*, qu'il manque un fens aux *Incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repaffer avec larmes fes ans écoulés dans les illufions, & à préparer fa confeffion. Dans l'approche du jour defiré, où elle efpérait de la faire, elle tomba dans une fyncope qui ne lui laiffait ni couleur, ni pouls, ni refpiration. Revenue d'une fi étrange défaillance, elle fe vit replongée dans un plus grand mal, & après les approches de la mort, elle reffentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des facremens de l'églife ! &c. Edition de 1749. pag. 315 & 316.

Elle vit auffi une poule qui arrachait un de fes pouffins de la gueule d'un chien, & elle entendit cette poule qui difait : non je ne le rendrai jamais. *Voyez pag.* 319 de la même édition.

C'eft donc là ce que rapporte cet illuftre *Boffuet*, qui s'élevait dans le même tems avec un acharnement fi impitoyable contre les vifions de l'élégant & fenfible archevêque de Cambrai. O *Démofthène* & *Sophocle*, ô *Ciceron* & *Virgile* ! qu'euffiez-vous dit, fi dans votre tems, des hommes d'ailleurs éloquens, avaient débité férieufement de pareilles pauvretés.

iſſon à l'académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraiſons compoſées après ſa mort, ſoit plutôt que les beaux jours de ſon règne, l'éclat de ſa gloire ſe répandît ſur l'ouvrage de Péliſſon même. Mais ce qui fut honorable à Louis XIV, c'eſt que de ſon vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis Zampieri dans une reliure d'or. Cet hommage ſingulier & unanime rendu par des étrangers, ſans crainte & ſans eſpérance, était le prix de l'encouragement que Louis XIV avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

Un académicien Français fit en 1748 le panégyrique de Louis XV. Cette piéce a cela de ſingulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une ſeule phraſe qui ſente le déclamateur ou le faiſeur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en perſonne, & de conclure une paix, dans laquelle il ne voulut jamais ſtipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, ſupérieure à la politique ordinaire, n'eût pas été célébrée par Machiavel; mais elle le fut par un citoyen philoſophe. Ce citoyen étant ſujet du monarque auquel il rendait juſtice, craignit que ſa qualité de ſujet ne le fît paſſer pour flatteur, il ne ſe nomma pas; l'ouvrage fut traduit en latin, en eſpagnol, en italien, en anglais. On ignora long-tems en quelle langue il avait été d'abord écrit; l'auteur fut inconnu, & probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obſcur qui fit cet éloge déſintéreſſé.

Vous voulez, monſieur, prononcer dans votre académie le panégyrique de l'impératrice de Ruſſie; vous le pouvez avec d'autant plus de bienſéance & de dignité, que n'étant point ſon ſujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis Zampieri rendit à Louis XIV.

Elle se signale précisément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de son empire, & surtout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des Calas & des Sirven, dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

Je remplis mon devoir, monsieur, en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre ; & si c'est une indiscrétion, je commets une faute dont l'impératrice seule pourra me savoir mauvais gré, & dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si Pierre le grand fut le vrai fondateur de son empire, s'il fit des soldats & des matelots, si l'on peut dire qu'il créa des hommes, on pourra dire que Catherine II a formé leurs ames.

Elle a introduit dans sa cour les beaux-arts & le goût, ces marques certaines de la splendeur d'un empire ; elle en assure la durée sur le fondement des loix. Elle est la seule de tous les monarques du monde qui ait rassemblé des députés de toutes les villes d'Europe & d'Asie, pour former avec elle un corps de jurisprudence universelle & uniforme. Justinien ne confia qu'à quelques jurisconsultes le soin de rédiger un code ; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les loix qu'ils approuvent, & prévoyant qu'ils chériront à jamais un établissement qui sera leur ouvrage.

C'est dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compassion, à l'humanité que la nature inspire, & que la tyrannie étouffe ; c'est-là qu'elle abolit ces supplices si cruels, si recherchés, si disproportionnés aux délits, c'est-là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la société ; c'est-là qu'elle interdit l'affreux usage de la question, invention odieuse à toutes les ames honnêtes, contraire à la raison humaine & à la

miféricorde recommandée par DIEU même ; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les feuls efclaves, en horreur aux braves Anglais, profcrite dans d'autres états, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui font efclaves de leurs anciens préjugés, & qui reviennent toujours les dernières à la nature, & à la vérité en tout genre.

Souveraine abfolue, elle gémit fur l'efclavage & elle l'abhorre. Les lumières lui font aifément difcerner combien ces loix de fervitude apportées autrefois du Nord dans une fi grande partie de la terre, aviliffent la nature humaine, dans quelle misère une nation croupit quand l'agriculture n'eft que le partage des efclaves ; à quel point les hommes ont été barbares quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons a dégradé le genre humain.

Elle a fenti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même & qui fe croit né pour fervir le plus petit nombre, ne peut fe tirer de cet abyme, fi on ne lui tend une main favorable. Mille talens périffent étouffés, nul art ne peut être exercé, une immenfe multitude eft inutile à elle-même & à fes maîtres. Les premiers de l'état, mal fervis par des efclaves ineptes, font eux-mêmes les efclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouiffent d'aucune confolation de la vie, ils font fans fecours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs & tous ces vaffaux groffiers de leur couronne, lorfqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin, un aftronome Arabe, un muficien d'Italie, une horloge de Perfe, & que des courtiers Juifs fourniffaient la groffière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de Catherine a conçu le deffein d'être la libératrice du genre humain dans l'efpace de plus de onze cent mille de nos grandes lieues quarrées : elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force, mais par la feule raifon. Elle invite les grands feigneurs de fon

empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres: elle en donne l'exemple, elle affranchit des serfs de ses domaines, elle arrache plus de cinq cent mille esclaves à l'église, sans la faire murmurer & en la dédommageant: elle la rend respectable en la sauvant du reproche que la terre entière lui faisait, d'asservir les hommes qu'elle devait instruire & soulager.

« Les sujets de l'église, dit-elle dans une de ses lettres, » souffrant des vexations souvent tyranniques auxquelles » les fréquens changemens de maîtres contribuaient » beaucoup, se révoltèrent vers la fin du règne de » l'impératrice Elizabeth, & ils étaient à mon avénement » plus de cent mille en armes. C'est ce qui fit qu'en » 1762 j'exécutai le projet de changer entiérement » l'administration des biens du clergé, & de fixer ses » revenus. Arsène, évêque de Rostou, s'y opposa, » poussé par quelques-uns de ses confrères, qui ne » trouvèrent pas à propos de se nommer. Il envoya » deux mémoires où il voulait établir le principe absurde » des deux puissances. Il avait déjà fait cette tentative » du tems de l'impératrice Elizabeth; on s'était contenté » de lui imposer silence, mais son insolence & sa folie » redoublant, il fut jugé par le métropolitain de Novo- » gorod, & par le synode entier, condamné comme » fanatique, coupable d'une entreprise contraire à la foi » orthodoxe, autant qu'au pouvoir souverain, déchu de » sa dignité & de la prêtrise, & livré au bras séculier. » Je lui fis grace, & je me contentai de le réduire à la » condition de moine. »

Telles sont, monsieur, ses propres paroles; il en résulte qu'elle sait soutenir l'église & la contenir; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre; que tous les ordres de l'état doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres.

» La tolérance eſt établie chez nous, elle fait loi de » l'état ; il eſt défendu de perſécuter. Nous avons, il » eſt vrai, des fanatiques, qui faute de perſécution, » ſe brûlent eux-mêmes ; mais ſi ceux des autres pays » en faiſaient autant, il n'y aurait pas grand mal, le » monde en ſerait plus tranquille, & Calas n'aurait pas » été roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainſi par un enthouſiaſme paſſager & vain qu'on déſavoue enſuite dans la pratique, ni même par le deſir louable d'obtenir dans l'Europe les ſuffrages des hommes qui penſent & qui enſeignent à penſer. Elle poſe ces principes pour baſe de ſon gouvernement. Elle a écrit de ſa main dans le conſeil de légiſlation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

« Dans un grand empire, qui étend ſa domination » ſur autant de peuples divers qu'il y a de différentes » croyances parmi les hommes, la faute la plus nuiſible » ſerait l'intolérance. » Remarquez qu'elle n'héſite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai preſque dit des délits. Ainſi une impératrice deſpotique détruit dans le fond du Nord la perſécution & l'eſclavage. Tandis que dans le Midi......

Jugez après cela, monſieur, s'il ſe trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne ſera pas prêt de ſigner le panégyrique que vous méditez. Non-ſeulement cette princeſſe eſt tolérante, mais elle veut que ſes voiſins le ſoient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir ſuprême pour établir la liberté de conſcience. C'eſt la plus grande époque que je connaiſſe dans l'hiſtoire moderne.

C'eſt à-peu-près, ainſi que les anciens Perſans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à Dieu qu'au-lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucaſe vers les Alpes & les Pyrénées pour tout ravager, on vît deſcendre aujourd'hui des

armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères.

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde, & que l'église au-lieu de dire, je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix & non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

J'ignore quelles suites aura la querelle qui divise la Pologne, mais je n'ignore pas que tous les esprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuse qui enseigne aux hommes à regarder DIEU comme leur père commun, & à le servir en paix sans inquiéter, sans avilir, sans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je sais encore que le roi de Pologne est un prince philosophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Russie, un prince fait pour rendre les Polonais heureux, si jamais ils consentent à l'être. Je ne me mêle point de politique; ma seule étude est celle du bonheur du genre humain, &c. &c.

# DES SINGULARITÉS DE LA NATURE. (a)

ON se propose ici d'examiner plusieurs objets de notre curiosité avec la défiance qu'on doit avoir de tout systême, jusqu'à ce qu'il soit démontré aux yeux ou à la raison. Il faut bannir autant qu'on le pourra toutes plaisanteries dans cette recherche. Les railleries ne sont pas des convictions, les injures encore moins. Un médecin plus connu par son imagination impétueuse que par sa pratique, en écrivant contre le célèbre Linnéus qui range dans la même classe l'hippopotame, le porc & le cheval, lui dit : *cheval toi-même*. Je l'interrompis lorsqu'il lisait cette phrase, & je lui dis : « vous m'avouerez que si » Mr. Linnéus est un cheval, c'est le premier des che» vaux. » Il n'est pas adroit de débuter par de telles épithètes, & il n'est pas honnête de conclure par elles.

L'examen de la nature n'est pas une satyre. Tenons-nous seulement en garde contre les apparences qui trompent si souvent, contre l'autorité magistrale qui veut subjuguer, contre le charlatanisme qui accompagne & qui corrompt si souvent les sciences, contre la foule crédule qui est pour un tems l'écho d'un seul homme.

Souvenons-nous que les tourbillons de Descartes se sont évanouis ; qu'il ne reste rien de ses trois élémens, presque rien de sa description de l'homme, que deux de ses loix du mouvement sont fausses, que son systême sur la lumière est erroné, que ses idées innées sont rejettées, &c. &c. &c.

(a) La plupart de ces articles se retrouvent dans les *Questions sur l'Encyclopédie* ; mais avec de grandes différences.

Songeons que les fyftêmes de Burnet, de Woodward, de Whilfton, fur la formation de la terre, n'ont pas aujourd'hui un partifan, qu'on commence en Allemagne même à regarder les monades, l'harmonie préétablie, & la théodicée de l'ingénieux & profond Leibnitz comme des jeux d'efprit oubliés en naiffant dans tout le refte de l'Europe. Plus on a découvert de vérités dans le fiècle de Newton, plus on doit bannir les erreurs qui fouilleraient ces vérités. On a fait une ample moiffon, mais il faut cribler le froment & rejetter l'yvraie.

Dans la phyfique comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter. C'eft le premier précepte d'Ariftote & de Defcartes. Mais on a cru en France que Defcartes était l'inventeur de cette maxime.

Examinons par nos yeux & par ceux des autres. Craignons enfuite d'établir des règles générales. Celui qui n'ayant vu que des bipèdes & des quadrupèdes, enfeignerait que la génération ne s'opère que par l'union d'un mâle & d'une femelle, fe tromperait lourdement.

Celui qui avant l'invention de la greffe aurait affirmé que les arbres ne peuvent jamais porter que des fruits de leur efpèce, n'aurait avancé qu'une erreur.

Il y a près d'un fiècle qu'on crut avoir découvert un fatellite de Vénus. Depuis, un célèbre obfervateur Anglais vit, ou crut voir ce fatellite ; on a cru auffi le voir en France : cependant les aftronomes n'en ont rien vu ; il peut exifter. Mais attendons.

L'analogie pourrait attribuer à plus forte raifon un fatellite à Mars, qui eft beaucoup plus éloigné du foleil que nous. Ce fatellite ferait plus aifé à découvrir ; cependant on ne l'a jamais apperçu. Le plus sûr eft donc toujours de n'être sûr de rien, ni dans le ciel, ni fur la terre, jufqu'à ce qu'on en ait des nouvelles bien conftatées.

*Caliginofa nocte premit Deus :* DIEU couvre, dit Horace, fes fecrets d'une nuit profonde.

M'apprendra-t-on jamais par quels ſubtils reſſorts
L'Eternel artiſan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère
N'ont jamais dépouillé leur cruel caractère ;
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles ?
Comment ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?
Le ſage Duféy parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains honteuſe & fugitive ?

. . . . . . . . . . . . . . .

Demandez à Silva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps ſe digère,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines ?
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Ce n'eſt point là ce qu'on appelle *la raiſon pareſſeuſe* ; c'eſt la raiſon éclairée & ſoumiſe qui fait qu'un être chétif ne peut pénétrer l'infini. Un fêtu ſuffit pour nous démontrer notre impuiſſance. Il nous eſt donné de meſurer,

calculer, peser & faire des expériences; mais souvenons-nous toujours que le sage Hippocrate commença ses aphorismes par dire que *l'expérience est trompeuse*; & qu'Aristote commença sa métaphysique par ces mots, *qui cherche à s'instruire doit savoir douter.*

Pour voir de quels effets étonnans la nature est capable, examinons quelques-unes de ses productions qui sont sous nos mains, & cherchons, (en doutant,) quels résultats évidens nous en pourrions former.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des pierres figurées.*

CES pierres, soit agathes, soit espèces de marbres & de cailloux, sont fort communes; on les appelle *dendrites* quand elles représentent des arbres, *herborisées* ou *arborisées*, lorsqu'elles ne figurent que de petites plantes, *zoomorfites*, quand le jeu de la nature leur a imprimé la ressemblance imparfaite de quelques animaux. On pourrait nommer *domatistes* celles qui représentent des maisons. Il y en a quelques-unes de très-étonnantes de cette espèce. J'en ai vu une sur laquelle on discernait un arbre chargé de fruits, & une face d'homme très-mal dessinée, mais reconnaissable.

Il est clair que ce n'est ni un arbre, ni une maison qui a laissé l'empreinte de son image sur ces petites pierres dans le tems qu'elles pouvaient avoir de la mollesse & de la fluidité. Il est évident qu'un homme n'a pas laissé son visage sur une agathe. Cela seul démontre que la nature exerce dans le genre des fossiles, comme dans les autres, un empire dont nous ne pouvons révoquer en doute la puissance, ni démêler les ressorts.

Dire qu'on a vu ſur ces dendrites des empreintes de feuilles d'arbres qui ne croiſſent qu'aux Indes, n'eſt-ce pas avancer une choſe peu prouvée? Une telle fiction n'eſt-elle pas la ſuite du roman imaginé par quelques-uns, que la mer des Indes eſt venue autrefois en Allemagne, dans les Gaules & dans l'Eſpagne? Les Huns & les Goths y ſont bien venus : oui, mais la mer ne voyage pas comme les hommes. Elle gravite éternellement vers le centre du globe. Elle obéit aux loix de la nature. Et quand elle aurait fait ce voyage, comment aurait-elle apporté des feuilles des Indes pour les dépoſer ſur des Agathes de Bohême? Nous commençons par cette obſervation, parce qu'elle nous ſervira plus qu'aucune autre à nous défier de l'opinion que les petits poiſſons des mers les plus éloignées ſont venus habiter les carrières de Montmartre & les ſommets des Alpes & des Pyrénées. Il y a eu ſans doute de grandes révolutions ſur ce globe : mais on aime à les augmenter : on traite la nature comme l'hiſtoire ancienne, dans laquelle tout eſt prodige.

## CHAPITRE SECOND.

### *Du corail.*

EST-ON bien sûr que le corail ſoit une production d'inſectes, comme il eſt indubitable que la cire eſt l'ouvrage des abeilles? On a trouvé de petits inſectes dans les pores du corail; mais où n'en trouve-t-on pas? Les creux de tous les arbres en fourmillent, les vieilles murailles ſont tapiſſées de républiques; mais ces petits animaux n'ont pas formé les murailles & les arbres. On ferait bien mieux fondé ſi on voyait un vieux fromage

de Saſſenage pour la première fois, à ſuppoſer que les mites innombrables qu'il renferme, ont produit ce fromage.

Un de ceux qui ont dit que les coraux étaient compoſés de petits vers, prétendit en même-tems que le lapis était fait d'oſſemens de morts, parce qu'on avait découvert quelques lapis imparfaits auprès d'un ancien cadavre. Il ſe pourrait bien que les coraux ne fuſſent pas plus l'ouvrage d'un ver, que le lapis n'eſt l'ouvrage d'un os de mort.

Mille inſectes viennent ſe loger dans les éponges ſur le bord de la mer; mais ces inſectes ont-ils produit les éponges? De très-habiles naturaliſtes croient le corail un logement que des inſectes ſe ſont bâti. D'autres s'en tiennent à l'ancienne opinion que c'eſt un végétal, & le témoignage des yeux eſt en leur faveur.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### *Des polipes.*

EST-IL bien avéré que les lentilles d'eau qu'on a nommées *polipes d'eau douce*, ſoient de vrais animaux? Je me défie beaucoup de mes yeux & de mes lumières; mais je n'ai jamais pu appercevoir juſqu'à préſent dans ces polipes que des eſpèces de petits joncs très-fins qui ſemblent tenir de la nature des ſenſitives. L'héliotrope ou la fleur au ſoleil qui ſouvent ſe tourne d'elle-même du côté de cet aſtre, a pu paraître d'abord un phénomène auſſi extraordinaire que celui des polipes. La mimoſe des Indes qui ſemble imiter le mouvement des animaux, n'eſt pourtant point dans le genre animal. La petite progreſſion très-lente & très-faible qu'on remarque

dans les polipes nageant dans un gobelet d'eau, n'approche pas de la progreſſion beaucoup plus rapide & plus viſible des petites pierres plates qui deſcendent des bords d'un plat dans le milieu, quand ce plat eſt rempli de vinaigre. Les bras du polipe pourraient bien n'être que des ramifications, ſes têtes de ſimples boutons, ſon eſtomac des fibres creuſes, ſes mouvemens des ondulations de ces fibres. Les petits inſectes que cette plante ſemble quelquefois avaler, peuvent entrer dans ſa ſubſiſtance pour s'y nourrir & y périr, auſſi-bien qu'être attirés par cette ſubſiſtance pour être mangés par elle. Le polipe ſubſiſte très-bien ſans que ces petits inſectes tombent dans ſes fibres, il n'a donc pas beſoin d'alimens : on peut donc croire qu'il n'eſt qu'une plante. Ce qu'on a pris pour ſes œufs peut n'être que de la graine. Sa réproduction par bouture paraît indiquer que c'eſt une ſimple plante. Enfin elle jette des rameaux quand on l'a retournée comme on retourne un gant : certainement la nature ne la pas faite pour être ainſi retournée par nos mains ; & il n'y a rien là qui ſente l'animalité.

Feu Mr. Duféy avait ſur ſa cheminée une belle garniture de polipes de la grande eſpèce dans des vaſes. Ses parens & moi nous regardions de tous nos yeux, & nous lui diſions que nous reſſemblions à Sancho Pança qui ne voyait que des moulins à vent où ſon maître voyait des géans armés. Notre incrédulité ne doit pourtant pas dépouiller ces polipes de la dignité d'animaux. Des expériences frappantes dépoſent pour eux. Je ne prétends pas leur ravir leurs titres ; mais ont-ils la ſenſibilité & la perception qui diſtinguent le règne animal du végétal ? Reconnaiſſons-nous pour nos confrères des gens qui n'ont pas avec nous la moindre reſſemblance ? Certainement le flûteur de Mr. Vaucanſon a plus l'air d'un homme qu'un polipe n'a l'air d'un animal. Peut-être devrait-on n'accorder la qualité d'animal

nimal qu'aux êtres qui feraient toutes les fonctions de la vie, qui manifesteraient du sentiment, des desirs, des volontés & des idées.

Il est bon de douter encore jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences réitérées nous ait convaincus, que ces plantes aquatiques sont des êtres doués de sentimens, de perception, & des organes qui constituent l'animal réel. La vérité ne peut que gagner à attendre.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### *Des limaçons.*

LA reproduction de ces polipes, qui se fait comme celle des peupliers & des saules, est bien moins merveilleuse que la renaissance des têtes des limaçons incoques. Qu'il revienne une tête à un animal assez gros, visiblement vivant, & dont le genre n'est point équivoque (*a*), c'est-là un prodige inoui, mais un prodige qu'on ne peut contester. Il n'y a point là de supposition à faire, point de microscope à employer, point d'erreurs à craindre. La raison humaine, & surtout la raison de l'école, est confondue par le témoignage des yeux. On croit la tête dans tous les êtres vivans le principe, la cause de tous les mouvemens, de toutes les sensa-

(*a*) J'ai coupé la tête entière à quinze limasses incoques, toutes ont repris des têtes en moins de six semaines, les unes plutôt, les autres plus tard. Aucun limaçon à coquille n'a reproduit de tête. Un seul à qui je n'avais coupé la tête qu'entre les quatre antennes, a reproduit la partie de tête coupée. Les expériences sur les limasses sont les plus étonnantes qu'on ait jamais faites, & on n'est pas au bout. *NB.* On m'a fait appercevoir depuis que je n'avais coupé que la peau de leurs têtes, & que cette enveloppe seule s'est reproduite.

tions, de toutes les perceptions : ici c'eſt tout le contraire. La tête qui va renaître reçoit du reſte du corps en quinze ou vingt jours des fibres, des nerfs, une liqueur circulante qui tient lieu de ſang, une bouche, des dents, des téleſcopes, des yeux, un cerveau, des ſenſations, des idées, je dis des idées, car on ne peut ſentir ſans avoir une idée au moins confuſe que l'on ſent. Où ſera donc déſormais le principe de l'animal ? Sera-t-on forcé de revenir à l'*harmonie* des Grecs ? Et dix mille volumes de métaphyſique deviendront-ils abſolument inutiles ?

Si du moins la reproduction de ces têtes pouvait forcer certains hommes à douter, les colimaçons auraient rendu un grand ſervice au genre humain.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### *Des huîtres à l'écaille.*

LES huîtres ſont un grand prodige pour nous, non pas pour la nature. Un animal toujours immobile, toujours ſolitaire, empriſonné entre deux murs auſſi durs qu'il eſt mou, qui fait naître ſes ſemblables ſans copulation, & qui produit des perles ſans qu'on ſache comment, qui ſemble privé de la vue, de l'ouie, de l'odorat & des organes ordinaires de la nourriture : quelle énigme ! On les mange par centaines ſans faire la moindre réflexion ſur leurs ſingulières propriétés. Il faudrait faire ſur eux les mêmes tentatives que ſur les limaçons, leur couper ſur leur rocher ce qui leur ſert de tête, refermer enſuite leur écaille, & voir au bout d'un mois ce qui leur ſera arrivé. Sont-ils des zoophites ? Quelles bornes diviſent le végétal & l'animal ? Où commence un autre ordre de choſes ? Quelle chaîne lie l'univers ?

Mais y a-t-il une chaîne ? Ne voit-on pas une disproportion marquée entre les planètes & leurs distances ? Entre la nature brute & l'organisée ? entre la matière végétante & la sensible, entre la sensible & la pensante ? Qui sait si elles se touchent, qui sait s'il n'y a pas entr'elles un infini qui les sépare ? Qui saura jamais seulement ce que c'est que la matière ?

## CHAPITRE SIXIÈME.

### *Des abeilles.*

JE ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête.

Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au-lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une messaline qui avait un serrail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières*, ce qui n'est pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ cinq mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte. On a dit encore, que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine : mère de trois espèces.

Tous les naturalistes avaient avant lui répété cette invention. Enfin il est venu un homme qui étant pos-

feſſeur de ſix cents ruches, a mieux examiné ſon bien que céux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes ſur cette république induſtrieuſe, qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme eſt Mr. Simon qui ne ſe pique de rien, qui écrit très-ſimplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en ſait plus que Mr. le prieur de Jonval, & que Mr. le comte du Spectacle de la nature, il a examiné ſes abeilles pendant vingt années; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une eſpèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale, & qui préſident aux ouvrages; il les a vus, il les a deſſinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſerrail. Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières partagées en mâles & en femelles, qui forment le corps de la république. Ce ſont les abeilles femelles qui dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourrait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Il eſt très-vraiſemblable que Mr. Simon a raiſon. Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Je me ſoucie d'ailleurs fort peu du roi & de la reine. J'aurais mieux aimé que tous ces raiſonneurs m'euſſent appris à guérir mes abeilles, dont la plupart moururent il y a deux ans pour avoir trop ſucé des fleurs de tilleul.

On nous a trompés ſur tous les objets de notre curioſité, depuis les élephans juſqu'aux abeilles & aux fourmis, comme on nous a donné des contes arabes pour l'hiſtoire depuis Séſoſtris juſqu'à la donation de Conſtantin, & depuis Conſtantin & ſon *labarum* juſqu'au

pacte que le maréchal Fabert fit avec le diable. Presque tout est obscurité dans les origines des animaux, ainsi que dans celles des peuples ; mais quelque opinion qu'on embrasse sur les abeilles & sur les fourmis, ces deux républiques auront toujours de quoi nous étonner & de quoi humilier notre raison. Il n'y a point d'insecte qui ne soit une merveille inexplicable.

On trouve dans les proverbes attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages. Les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson ; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres ; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes ; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des liévres, qui ne couchent point sur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

### *De la pierre.*

LA nature se joue à former autant de sortes de pierres que d'animaux. Elle produit des pierres qui ressemblent à des lentilles & qu'on appelle *lenticulaires*, des cubes, des cailloux ronds, des pierres un peu ressemblantes à des langues, & qu'on a nommées *glossopètres*, d'autres qui ont la forme approchante d'un œuf, d'autres dont la figure est celle de l'oursin de mer. Il y en a beaucoup de tournées en spirales. On leur a donné très-improprement le nom de *cornes d'Ammon* :

car dans toutes les ſciences on a eu la petite vanité d'impoſer des noms faſtueux aux choſes les plus communes. Ainſi les chymiſtes ont appellé une préparation de plomb, *du ſucre de Saturne*, comme un bourgeois ayant acheté une charge prend le titre de *haut* & de *puiſſant ſeigneur* chez ſon notaire.

J'ai vu de ces cornes d'Ammon qui paraiſſent nouvellement formées & qui ne ſont pas plus grandes que l'ongle du petit doigt. J'en ai vu d'à demi formées & qui pèſent vingt livres. J'en ai vu qui font une volute parfaite, d'autres qui ont la forme d'un ſerpent entortillé ſur lui-même, aucune qui ait l'air d'une corne. On a dit que ces pierres ſont l'ancien logement d'un poiſſon qui ne ſe trouve qu'aux Indes, que par conſéquent la mer des Indes a couvert nos campagnes; nous en avons déjà parlé, & nous demandons encore ſi cette manière d'expliquer la nature eſt bien naturelle?

Il y a des coquilles nommées *conchæ veneris*, conques de Vénus, parce qu'elles ont une fente oblongue doucement arrondie aux deux bouts. L'imagination galante de quelques phyſiciens leur a donné un beau titre; mais cette dénomination ne prouve pas que ces coquilles ſoient les dépouilles des dames.

## CHAPITRE HUITIEME.

### *Du caillou.*

Quel suc pierreux forme ces cailloux de mille espèces différentes? Pourquoi dans plusieurs de nos campagnes ne voit-on pas un seul caillou, & que d'autres à peu de distance en sont couvertes? Pourquoi en Amérique, vers la rivière des Amazones, n'en trouve-t-on pas un seul dans l'espace de cinq cents lieues?

Au milieu de nos champs nous découvrons souvent des cailloux énormes, depuis trois pieds jusqu'à vingt de diamètre; & à côté il y en a qui paraissent aussi anciens & qui n'ont pas un demi-pouce d'épaïsseur. D'autres n'ont que deux ou trois lignes de diamètre. Leur pésanteur spécifique est inégale; elle approche dans les uns de celle du fer, dans d'autres elle est moindre, & dans quelques-uns plus forte.

Quelque pesant, quelque opaque, quelque lisse qu'un caillou puisse être, il est percé comme un crible. Si l'or & les diamans ont autant & plus de pores que de substance, à plus forte raison le caillou est-il percé dans toutes ses dimensions; & un million d'ouvertures dans un caillou peut fournir autant d'asyles à des insectes imperceptibles. C'est un assemblage de parties homogènes dont résulte une masse souvent inébranlable au marteau. Il est vitrifiable à la longue à un feu de fournaise, & on voit alors que ses parties constituantes sont une espèce de crystal; mais quelle force avait joint ces petits crystaux? D'où résultait ce corps si dur que le feu a divisé? Est-ce l'attraction qui rendait toutes ses parties si unies entr'elles & si compactes? Cette attraction démontrée entre le soleil & les planètes, entre la

terre & ſon ſatellite, agit-elle entre toutes les parties du globe, tandis qu'elle pénètre au centre du globe entier? Eſt-elle le premier principe de la cohéſion des corps? eſt-elle avec le mouvement la première loi de la nature? C'eſt ce qui paraît le plus probable; mais que cette probabilité eſt encore loin d'une conviction lumineuſe!

## CHAPITRE NEUVIÈME.

### *De la roche.*

IL y a pluſieurs ſortes de roches qui forment la chaîne des Alpes & des autres montagnes, par leſquelles les Alpes ſe rejoignent aux Pyrénées. Je ne parlerai dans cet article que de la fameuſe opération d'Annibal ſur le haut des Alpes. Une pointe de roche eſcarpée lui fermait le paſſage. Il la rendit calcinable, ou du moins facile à diviſer par le fer, en l'échauffant par un grand feu & en y verſant du vinaigre.

Les ſiècles ſuivans ont douté de la poſſibilité du fait. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'ayant pris des éclats d'une de ces roches à grains qui compoſent la plus grande partie des Alpes, je la mis dans un vaſe rempli d'un vinaigre bouillant, elle devint en peu de minutes preſque friable comme du ſable. Elle ſe pulvériſa entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puiſſe faire l'expérience d'Annibal.

## CHAPITRE DIXIÈME.

*Des montagnes, de leur néceſſité & des cauſes finales.*

IL y a une très-grande différence entre les petites montagnes iſolées & cette chaîne continue de rochers qui règnent ſur l'un & ſur l'autre hémiſphère. Les iſolées ſont des amas hétérogènes compoſés de matières étrangères, entaſſés ſans ordre, ſans couches régulières. On y trouve des reſtes de végétaux, d'animaux terreſtres & aquatiques ou pétrifiés, ou friables, des bitumes, des débris de minéraux. Ce ſont pour la plupart des volcans, des éruptions de la terre, des excreſcences cauſées par des convulſions, leurs ſommets ſont rarement en pointes ; leurs flammes contiennent des ſoufres qui s'allument.

La grande chaîne au contraire eſt formée d'un roc continu, tantôt reſſemblant au caillou, tantôt à la roche à grains, tantôt au grès. Elle s'élève & s'abaiſſe par intervalles. Ses fondemens ſont probablement auſſi profonds que ſes cimes ſont élevées. Elles paraît une piéce eſſentielle à la machine du monde, comme les os le ſont aux quadrupèdes & aux bipèdes. C'eſt autour de leurs faîtes que s'aſſemblent les nuages & les neiges, qui delà, ſe répandant ſans ceſſe, forment tous les fleuves, & toutes les fontaines dont on a ſi long-tems & ſi fauſſement attribué la ſource à la mer.

Sur ces hautes montagnes dont la terre eſt couronnée, point de coquilles, point d'amas confus de végétaux pétrifiés, excepté dans quelques crevaſſes profondes où le haſard a jeté des corps étrangers.

Les chaînes de ces montagnes qui couvrent l'un & l'autre hémiſphère, ont une utilité plus ſenſible. Elles

affermiffent la terre, elles fervent à l'arrofer, elles renferment à leurs bafes tous les métaux, tous les minéraux.

Qu'il foit permis de remarquer à cette occafion, que toutes les piéces de la machine de ce monde femblent faites l'une pour l'autre. Quelques philofophes affectent de fe moquer des caufes finales rejettées par Epicure & par Lucrèce. C'eft plutôt, ce me femble, d'Epicure & de Lucrèce qu'il faudrait fe moquer. Ils vous difent que l'œil n'eft point fait pour voir, mais qu'on s'en eft fervi pour cet ufage, quand on s'eft apperçu que les yeux y pouvaient fervir. Selon eux, la bouche n'eft point faite pour parler, pour manger, l'eftomac pour digérer, le cœur pour recevoir le fang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là pourtant avouaient que les tailleurs leurs faifaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maifons pour les loger; & ils ofaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence univerfelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas fans doute abufer des caufes finales; on ne doit pas dire, comme Mr. le prieur dans le *Spectacle de la nature*, que les marées font données à l'Océan pour que les vaiffeaux entrent plus aifément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne fe corrompe: car la Méditerranée n'a point de flux & de reflux, & fes eaux ne fe corrompent point.

Pour qu'on puiffe s'affurer de la fin véritable pour laquelle une caufe agit, il faut que cet effet foit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaiffaux en tout tems & fur toutes les mers; ainfi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaiffeaux. Nous avons remarqué ailleurs que les nez n'avaient pas été faits pour porter des lunettes, ni les mains pour être gantées; on fent combien il ferait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajufter

aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru ſi tard; mais il eſt bien évident que ſi les nez n'ont pas été faits pour les béſicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles ſont viſiblement deſtinées à tous les uſages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muſcle circulaire du poignet nous procure.

Ciceron qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des cauſes finales.

Il paraît bien difficile ſurtout, que les organes de la génération ne ſoient pas deſtinées à perpétuer les eſpèces. Ce méchaniſme eſt bien admirable; mais la ſenſation que la nature a jointe à ce méchaniſme, eſt plus admirable encore. Epicure devait avouer que le plaiſir eſt divin, & que ce plaiſir eſt une cauſe finale, par laquelle ſont produits ſans ceſſe ces êtres ſenſibles qui n'ont pu ſe donner la ſenſation.

Cet Epicure était un grand-homme pour ſon tems; il vit ce que Deſcartes a nié, ce que Gaſſendi a affirmé, ce que Newton a démontré, qu'il n'y a point de mouvement ſans vuide. Il conçut la néceſſité des atomes pour ſervir de parties conſtituantes aux eſpèces invariables. Ce ſont-là des idées très-philoſophiques. Rien n'était ſurtout plus reſpectable que la morale des vrais épicuriens; elle conſiſtait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la ſageſſe, & dans l'amitié, ſans laquelle la vie eſt un fardeau. Mais pour le reſte de la phyſique d'Epicure, elle ne paraît pas plus admiſſible que la matière cannelée de Deſcartes.

Enfin les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémiſphères, & plus de ſix cents fleuves qui coulent juſqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui deſcendent de ces mêmes réſervoirs, & qui groſſiſſent les fleuves après avoir fertiliſé les campagnes;

des milliers de fontaines qui partent de la même fource, & qui abreuvent le genre animal & le végétal, tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaifon d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cryftallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les fons, les routes du fang dans nos veines, la fyftole & la diaftole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

## CHAPITRE ONZIÈME.

### *De la formation des montagnes.*

ON ne s'eft pas contenté de dire que notre terre avait été originairement de verre. Maillet a imaginé que nos montagnes avaient été faites par le flux, le reflux & les courans de la mer.

Cette étrange imagination a été fortifiée dans l'*Hiftoire naturelle*, imprimée au Louvre, comme un enfant inconnu & expofé eft quelquefois recueilli par un grand feigneur; mais le public philofophe n'a pas adopté cet enfant, & il eft difficile à élever. Il eft trop vifible que la mer ne fait point une chaîne de roches fur la terre. Le flux peut amonceler un peu de fable, mais le reflus l'emporte. Des courans d'eau ne peuvent produire lentement dans des fiècles innombrables une fuite immenfe de rochers néceffaires dans tous les tems. L'Océan ne peut avoir quitté fon lit creufé par la nature, pour aller élever au-deffus des nues les rochers de l'Immaüs & du Caucafe. L'Océan une fois formé, une fois placé, ne peut pas plus quitter la moitié du globe pour fe jeter fur l'autre, qu'une pierre ne peut quitter la terre pour aller dans la lune.

Sur quelles raifons apparentes appuie-t-on ce paradoxe? Sur ce qu'on prétend que dans les vallées des Alpes les angles faillans d'une montagne à l'occident, répondent aux angles rentrans d'une montagne à l'orient. Il faut bien, dit-on, que les courans de la mer aient produit ces angles. La conclufion eft hafardée. Le fait peut être vrai dans quelques vallons étroits; il ne l'eft pas dans le grand baffin de la Savoie & du lac de Genève; il ne l'eft pas dans la grande vallée de l'Arno autour de Florence : mais à quelles branches ne fe prend-on pas quand on fe noie dans les fyftêmes!

Il vaudrait autant avancer que les montagnes ont produit les mers, que de prétendre que les mers ont produit les montagnes.

Quel eft donc le véritable fyftême? Celui du grand Etre qui a tout fait, & qui a donné à chaque élément, à chaque efpèce, à chaque genre fa forme, fa place, & fes fonctions éternelles. Le grand Etre qui a formé l'or & le fer, les arbres, l'herbe, l'homme & la fourmi, a fait l'Océan & les montagnes. Les hommes n'ont pas été des poiffons, comme le dit Maillet; tout a été probablement ce qu'il eft par des loix immuables. Je ne puis trop répéter que nous ne fommes pas des dieux qui puiffions créer un univers avec la parole.

Il eft très-vrai que d'anciens ports font comblés, que la mer s'eft retirée de Carthage, de Rofette, des deux Cirtes, de Ravenne, de Fréjus, d'Aiguemortes, &c. Elle a englouti des terrains, elle en a laiffé d'autres à découvert. On triomphe de ces phénomènes; on conclut que l'Océan a caché pendant des fiècles le mont Taurus & les Alpes fous fes flots! Quoi! parce que des atterriffemens auront reculé la mer de plufieurs lieues, & qu'elle aura inondé d'un autre côté quelques terrains bas, on nous perfuadera qu'elle a inondé le continent pendant des milliers de fiècles? Nous voyons

des volcans, donc tout le globe a été en feu ! Des tremblemens de terre ont englouti des villes, donc tout l'univers a été la proie des flammes ! Ne doit-on pas se défier d'une telle conclusion ? Les accidens ne sont pas des règles générales.

L'illustre & savant autéur de l'*Histoire naturelle* dit à la fin de la théorie de la terre, page 124. *Ce sont les eaux rassemblées dans la vaste étendue des mers, qui par le mouvement continuel du flux & du reflux, ont produit les montagnes, les vallées, &c.*

Mais aussi voici comme il s'exprime pag. 139. « Il » y a sur la surface de la terre des contrées élevées qui » paraissent être des points de partage marqués par la » nature pour la distribution des eaux. Les environs » du mont St. Godard sont un de ces points en Eu» rope; un autre point est le pays situé entre les pro» vinces de Belozera & de Vologda en Russie, d'où » descendent des rivières dont les unes vont à la mer » Noire, & d'autres à la mer Caspienne, &c. »

Il enseigne donc ici que cette grande chaîne de montagnes prolongée d'Espagne en Tartarie, est une piéce essentielle à la machine du monde. Il semble se contredire dans ces deux assertions ; il ne se contredit pourtant pas ; car en avouant la nécessité des montagnes pour entretenir la vie des animaux & des végétaux, il suppose que *les eaux du ciel détruisent peu à peu l'ouvrage de la mer, & ramenant tout au niveau, rendront un jour notre terre à la mer, qui s'en emparera successivement, en laissant à découvert de nouveaux continens*, &c.

Voilà donc, selon lui, notre Europe privée des Alpes & des Pyrénées & de toutes leurs branches. Mais en supposant cette chaîne de montagnes écroulée, dispersée sur notre continent, n'en élèvera-t-elle pas la surface ? Cette surface ne sera-t-elle pas toujours au-dessus du niveau de la mer ? Comment la mer en violant les loix de la gravitation & celle des fluides, viendra-t-elle

ſe placer chez les Baſques ſur les débris des Pyrénées ? Que deviendront les habitans hommes & animaux quand l'Océan ſe ſera emparé de l'Europe ? Il faudra donc qu'ils s'embarquent pour aller chercher les terrains que les mers auront abandonnés vers l'Amérique. Car ſi l'Océan prend chaque jour quelque choſe de nos habitations, il faudra bien qu'à la fin nous allions tous demeurer ailleurs. Deſcendrons-nous dans les profondeurs de l'Océan qui ſont en beaucoup d'endroits de plus de milles pieds? Mais, quelle puiſſance, contraire à la nature, commandera aux eaux de quitter ces profondes & immenſes vallées pour nous recevoir ?

Prenons la choſe d'un autre biais. Preſque tous les naturaliſtes ſont perſuadés aujourd'hui que les dépôts de coquilles au milieu de nos terres, ſont des monumens du long ſéjour de l'Océan dans les provinces où ces dépouilles ſe ſont trouvées. Il y en a en France à quarante, à cinquante lieues des côtes de la mer. On en trouve en Allemagne, en Eſpagne, & ſurtout en Afrique. C'eſt donc ici un événement tout contraire à celui qu'on a ſuppoſé d'abord, *ce ne ſont plus les eaux du ciel qui détruiſent peu à peu l'ouvrage de la mer, qui ramènent tout au niveau, & qui rendent notre terre à la mer.* C'eſt au contraire la mer qui s'eſt retirée inſenſiblement dans la ſuite des ſiècles, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Touraine, de la Bretagne où elle demeurait, & qui s'en eſt allée vers le nord de l'Amérique. Laquelle de ces deux ſuppoſitions prendrons-nous? D'un côté on nous dit que l'Océan vient peu à peu couvrir les Pyrénées & les Alpes, de l'autre on nous aſſure qu'il s'en retourne tout entier par degrés. Il eſt évident que l'un des deux ſyſtêmes eſt faux ; & il n'eſt pas improbable qu'ils le ſoient tous deux.

J'ai fait ce que j'ai pu juſqu'ici pour concilier avec lui-même le ſavant & éloquent académicien, auteur auſſi ingénieux qu'utile de l'*hiſtoire naturelle.* J'ai voulu

rapprocher ſes idées pour en tirer de nouvelles inſtructions ; mais comment pourrai-je accorder avec ſon ſyſtême ce que je trouve au tome XII, pag. 10, dans ſon diſcours intitulé : Première vue de la nature? *La mer irritée*, dit-il, *s'élève vers le ciel, & vient en mugiſſant ſe briſer contre des digues inébranlables, qu'avec tous ſes efforts elle ne peut ni détruire ni ſurmonter. La terre élevée au-deſſus du niveau de la mer eſt à l'abri de ſes irruptions. Sa ſurface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvellée, peuplée de mille & mille eſpèces d'animaux différens, eſt un lieu de repos, un ſéjour de délices ; &c.*

Ce morceau dérobé à la poéſie, ſemble être de Maſſillon ou de Fénélon, qui ſe permirent ſi ſouvent d'être poëtes en proſe ; mais certainement ſi la mer irritée en s'élevant vers le ciel ſe briſe en mugiſſant contre des digues inébranlables, ſi elle ne peut ſurmonter ces digues avec tous ſes efforts, elle n'a donc jamais quitté ſon lit pour s'emparer de nos rivages ; elle eſt bien loin de ſe mettre à la place des Pyrénées & des Alpes. C'eſt non-ſeulement contredire ce ſyſtême qu'on a eu tant de peine à étayer par tant de ſuppoſitions ; mais c'eſt contredire une vérité reconnue de tout le monde ; & cette vérité eſt que la mer s'eſt retirée à pluſieurs milles de ſes anciens rivages & qu'elle en a couvert d'autres, vérité dont on a étrangement abuſé.

Quelque parti qu'on prenne, dans quelque ſuppoſition que l'eſprit humain ſe perde, il eſt poſſible, il eſt vraiſemblable, il eſt même prouvé que pluſieurs parties de la terre ont ſouffert de grandes révolutions. On prétend qu'une comète peut heurter notre globe en ſon chemin ; & Triſſotin dans les Femmes ſavantes n'a peut-être pas tant tort de dire :

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle.

Un

Un monde près de nous a paſſé tout du long ;
Eſt chû tout au travers de notre tourbillon ;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

La théorie des comètes n'était pas encore connue, lorſque la comédie des *Femmes ſavantes* fut jouée à la cour en 1672. Il eſt très-certain que le concours de ces deux globes qui roulent dans l'eſpace avec tant de rapidité, aurait des ſuites effroyables, mais d'une toute autre nature que l'acheminement inſenſible de l'Océan à l'endroit où eſt aujourd'hui le mont St. Godard ; ou ſon départ de Breſt, & de St. Malo pour ſe retirer vers le pole & vers le détroit de Hudſon. Heureuſement il ſe paſſera du tems avant que notre Europe ſoit fracaſſée par une comète, ou engloutie par l'Océan.

*NB.* Voyez dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie les articles intitulés *des Coquilles & des ſyſtêmes bâtis ſur des coquilles. Amas de coquilles. Obſervations importantes ſur la formation des pierres & des coquilles. De la grotte des fées. Du fallum de Touraine & de ſes coquilles. Idée de* Paliſſi *ſur les coquilles prétendues. Du ſyſtême de* Maillet, *qui de l'inſpection des coquilles, conclut que les poiſſons ſont les premiers pères des hommes.* Ces articles ſervaient de ſuite à cet ouvrage-ci ; on ne fait que les indiquer au lecteur, pour ne pas les imprimer deux fois.

## CHAPITRE DOUZIÈME.

### *Des germes.*

Des philoſophes tâchèrent donc d'établir quelque ſyſtême qui bannît les germes par leſquels les générations des hommes, des animaux & des plantes s'étaient perpétuées juſqu'à nos jours. C'eſt en vain que nos yeux voient & que nos mains manient les ſemences que nous jetons en terre ; c'eſt en vain que les animaux ſont tous évidemment produits par un germe. On s'eſt plu à démentir la nature pour établir d'autres ſyſtêmes que le ſien.

Celui des animaux ſpermatiques ne ſemblait point contredire la phyſique ; cependant on s'en eſt dégoûté comme d'une mode. Il était très-commun alors que tous les philoſophes, excepté ceux de quatre-vingts ans, dérobaſſent à l'union des deux ſexes la liqueur ſéminale productrice du genre humain, & que dans cette liqueur on vît à l'aide du microſcope nager les petits vers qui devaient devenir hommes, comme on voit dans les étangs gliſſer les têtarts deſtinés à être grenouilles.

Dans ce ſyſtême les mâles étaient les principaux dépoſitaires de l'eſpèce, au-lieu que dans le ſyſtême des œufs qui avait prévalu juſqu'alors, c'étaient les femelles qui contenaient en elles toutes les générations, & qui étaient véritablement mères. Le mâle ne ſervait qu'à féconder les œufs comme les coqs fécondent les poules. Ce ſyſtême des œufs avait un prodigieux avantage, celui de l'expérience journalière eſt inconteſtable dans pluſieurs eſpèces. Cependant on a fini par douter de l'un & de l'autre ; mais ſoit que le mâle contienne en lui l'animal qui doit naître, ſoit que la femelle le renferme

dans fon ovaire & que la liqueur du mâle ferve à fon développement, il eft certain que dans les deux cas il y a un germe ; & c'eft ce germe que l'amour de la nouveauté, la fureur des fyftêmes, & encore plus celle de l'amour-propre entreprirent de détruire.

L'auteur d'un petit livre intitulé *la Vénus phyfique*, imagina que tout fe faifait par attraction dans la matrice, que la jambe droite attirait à elle la jambe gauche, que l'humeur vitrée d'un œil, fa rétine, fa cornée, fa conjonctive étaient attirées par de femblables parties de l'autre œil. Perfonne n'avait jamais corrompu à cet inconcevable excès l'attraction démontrée par Newton dans des cas abfolument différens ; une telle chimère était digne de l'idée de diffféquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame, & d'exalter cette ame pour prédire l'avenir. Cette folie ne fervit pas peu à décréditer l'efprit fyftématique qui eft pourtant fi néceffaire au progrès des fciences, quand il n'eft que l'efprit d'ordre & qu'il eft réglé par la raifon.

## CHAPITRE TREIZIÈME.

### *De la prétendue race d'anguilles formées de farine & de jus de mouton.*

PRÉCISÉMENT dans le même tems un jéfuite Irlandais nommé Néedham, qui voyageait dans l'Europe en habit féculier, fit des expériences à l'aide de plufieurs microfcopes. Il crut appercevoir dans de la farine de bled ergoté mife au four & laiffée dans un vafe purgé d'air & bien bouché ; il crut appercévoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de

mouton bouilli. Auſſi-tôt pluſieurs philoſophes s'efforcèrent de crier merveilles, & de dire il n'y a point de germe; tout ſe fait, tout ſe régénère par une force vive de la nature. C'eſt l'attraction diſait l'un, c'eſt la matière organiſée diſait l'autre; ce ſont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons phyſiciens furent trompés par un jéſuite. C'eſt ainſi ( comme nous l'avons dit ailleurs ) qu'un commis des fermes en Baſſe-Bretagne fit accroire à tous les beaux eſprits de Paris qu'il était une jolie femme, laquelle faiſait très-bien des vers.

L'erreur accréditée jette quelquefois de ſi profondes racines, que bien des gens la ſoutiennent encore, lorſqu'elle eſt reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux hiſtoriques répètent de fauſſes nouvelles inſérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées. Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de Lucrèce, enrichie de notes ſavantes, s'efforce dans les notes du troiſième livre, de combattre Lucrèce même à l'appui des malheureuſes expériences de Néedham, ſi bien convaincues de fauſſeté par Mr. Spalanzani, & rejettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur que la corruption eſt mère de la génération allait reſſuſciter, il n'y avait plus de germe; & ce que Lucrèce avec toute l'antiquité jugeait impoſſible allait s'accomplir.

*Ex omnibus rebus*
*Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.*
*Ex undis hominis, ex terrá poſſet oriri*
*Squammiſerum genus, & volucres; erumpere cælo,*
*Armenta & pecudes..... ferre omnes omnia poſſent.*

Le haſard incertain de tout alors diſpoſe.
L'animal eſt ſans germe, & l'effet eſt ſans cauſe.

On verra les humains ſortir du fond des mers,
Les troupeaux bondiſſans tomber du haut des airs.
Les poiſſons dans les bois naiſſant ſur la verdure;
Tout pourra tout produire, il n'eſt plus de nature.

Lucrèce avait aſſurément raiſon en ce point de phyſique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs. Et il eſt démontré aujourd'hui aux yeux & à la raiſon, qu'il n'eſt ni de végétal ni d'animal qui n'ait ſon germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puiſſance formatrice préſide à tous ces développemens d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puiſqu'on les voit & qu'on les sème, & que le chêne eſt en petit contenu dans le gland. On ſait bien que ce n'eſt pas un chêne de ſoixante pieds de haut qui eſt dans ce fruit; mais c'eſt un embrion qui croîtra par le ſecours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'exiſtence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'eſt nier l'exiſtence de la matière parce qu'elle eſt diviſible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'eſt pas! Ce raiſonnement ne peut être admis contre les choſes que nous voyons & que nous touchons. Il eſt excellent contre des ſuppoſitions, mais non pas contre les faits.

Quelque ſyſtême qu'on ſubſtitue, il ſera tout auſſi inconcevable, & il aura par-deſſus celui des germes le malheur d'être fondé ſur un principe qu'on ne connaît pas, à la place d'un principe palpable dont tout le monde eſt témoin. Tous les ſyſtêmes ſur la cauſe de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la ſenſibilité, de la penſée, ſont également inexplicables. Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui.

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

*D'une femme qui accouche d'un lapin.*

A Quoi ne porte point l'envie de fe fignaler par un fyftême !

Cette doctrine des générations fortuites avait déjà pris tant de crédit dès le commencement du fiècle, que plufieurs perfonnes étaient perfuadées qu'une fole pouvait engendrer une grenouille. Il ne faut pour cela, difait-on, que des parties organiques de grenouilles dans des moules de foles. Un chirurgien de Londres affez fameux, nommé St. André, publiait cette doctrine de toutes fes forces en 1726, & il avait l'enthoufiafme des nouvelles fectes.

Une de fes voifines, pauvre & hardie, réfolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapreau, & que la honte l'avait forcée de fe défaire de fon enfant ; mais que la tendreffe maternelle l'avait empêché de le manger.

Saint André trouvant dans l'aveu de cette femme la confirmation de fon fyftême, ne douta pas de cette aventure, & en triompha avec fes adhérens. Au bout de huit jours cette femme le fait prier de venir dans fon galetas, elle lui dit qu'elle reffent des tranchées comme fi elle était prête d'accoucher encore ; faint André l'affure que c'eft une fuperfétation. Il la délivre lui-même en préfence de deux témoins. Elle accouche d'un petit lapin qui était encore en vie. Saint André montre partout le fils de fa voifine. Les opinions fe partagent, quelques-uns crient miracle ; les partifans de faint André difent que fuivant les loix de la nature il eft étonnant que la chofe n'arrive pas plus fouvent. Les gens fenfés rient ; mais tous donnent de l'argent à la mère des lapins.

Elle trouva le métier si bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la justice se mêla des affaires de sa famille, on la tint enfermée, on la veilla, on surprit un petit lapreau qu'elle avait fait venir & qu'elle s'enfonçait dans un orifice qui n'était pas fait pour lui. Elle fut punie; saint André se cacha. Les papiers publics s'égayèrent sur cette garenne comme ils se sont égayés depuis sur l'homme qui devait se mettre dans une bouteille de deux pintes, & sur le public qui vint en foule à ce spectacle.

La saine physique détruit toutes ces impostures, ainsi qu'elle a chassé les possédés & les sorciers.

Il résulte de tout ce que nous avons vu, qu'il faut se méfier des lapreaux de saint André des anguilles de Needham, des générations fortuites, de l'harmonie préétablie qui est très-ingénieuse, & des molécules organiques qui sont plus ingénieuses encore.

## CHAPITRE QUINZIÈME.

### *Des anciennes erreurs en physique.*

LES erreurs de la fausse physique sont en bien plus grand nombre que les vérités découvertes. Presque tout est absurde dans Lucrèce; voyez seulement le quatrième & le cinquième livre, vous y trouverez que des simulacres émanent des corps pour venir frapper notre vue & notre odorat.

*Quàm primùm noscas rerum simulacra vagare, &c.*

. . . . . . . . . . . . . . . .

*Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur.*

Les voix s'engendrent mutuellement.

*Ex aliis aliæ quoniam gignuntur.*

Le lion tremble & s'enfuit à la vue du coq.

*Neque queunt rapidi contrà conſtare leones.*

Les animaux ſe livrent au ſommeil quand des trois parties de l'ame, une eſt chaſſée au-dehors, une autre ſe retire dans l'intérieur, & une troiſième éparſe dans les membres ne peut ſe réunir.

. . . . . *Ut pars inde animai*
*Ejiciatur & introrſum pars abdita cedat,*
*Pars etiam diſperſa per artus non queat eſſe*
*Conjuncta inter ſe, nec motu mutua fungi.*

Le ſoleil & les autres feux s'abreuvent des eaux de la terre.

. . . . . *Cum ſol & vapor omnis*
*Omnibus epotis humoribus exſuperarunt.*

Le ſoleil & la lune ne ſont pas plus grands qu'ils le paraiſſent.

*Nec nimio ſolis major rota, nec minor ardor, &c.*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Lunaque. . . nihilo fertur majore figurá.*

Nous n'avons la nuit que parce que le ſoleil a épuiſé ſes feux durant le jour.

. . . . . *Efflavit languidus ignes.*

Ou parce qu'il ſe cache ſous la terre.

. . . . *Quia ſub terras curſum convertere cogit.*

Il ne faut pas croire qu'on trouve plus de vérités dans les Géorgiques de Virgile, ses obſervations ſur la nature ne ſont pas plus vraies que ſa triſte apothéoſe d'Octave ſurnommé Auguſte, auquel il dit, qu'on ne ſait pas encore s'il voudra bien être dieu de la terre ou de la mer, & que le ſcorpion ſe retire pour lui laiſſer une place dans le ciel. Ce ſcorpion aurait mieux fait de s'alonger pour percer de ſon aiguillon l'auteur des proſcriptions & l'aſſaſſin des citoyens de Péroufe.

Il commence par dire que le lin & l'avoine brûlent la terre.

*Urit enim lini campum ſeges, urit avenæ.*

Selon lui, les peuples qui habitent les climats de l'ourſe, ſont plongés dans une nuit éternelle, ou bien l'étoile du ſoir luit pour eux quand nous avons l'aurore.

*Illic (ut perhibent) aut intempeſta ſilet nox.*
*Semper, & obtentâ denſantur nocte tenebræ :*
*Aut redit à nobis aurora, diemque reducit.*
*Noſque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,*
*Illic ſera rubens accendit lumina veſper.*

On ſait aſſez que ce ſont nos antipodes de l'orient chez qui la nuit arrive quand le ſoleil commence à luire pour nous, & non pas les peuples du nord qui peuvent être ſous le même méridien que nous.

N'entreprenez rien, dit-il, le cinquième jour de la lune : car c'eſt le jour que les Titans combattirent contre les dieux.

*Quintam fuge, &c.*

Le dix-ſeptième jour de la lune eſt très-heureux pour planter la vigne & pour dompter les bœufs.

*Septima poſt decimam felix, &c.*

Les étoiles tombent du ciel dans un grand vent.

*Sæpe etiam ftellas vento impendente videbis præcipites cœlo labi.*

Les cavales font fécondées par le zéphir, leur matrice diftille le poifon de l'hippomanes.

Tous les fleuves fortent du fein de la terre, & enfin les Géorgiques finiffent par faire naître des abeilles du cuir d'un taureau.

Quiconque en un mot croirait connaître la nature en lifant Lucrèce & Virgile, meublerait fa tête d'autant d'erreurs qu'il y en a dans les fecrets du petit Albert, ou dans les anciens almanachs de Liége. D'où vient donc que ces poëmes font fi eftimés ? pourquoi font-ils lus avec tant d'avidité par tous ceux qui favent bien la langue latine ? c'eft à caufe de leurs belles defcriptions, de leur faine morale, de leurs tableaux admirables de la vie humaine. Le charme de la poéfie fait pardonner toutes les erreurs, & l'efprit pénétré de la beauté du ftyle ne fonge pas feulement fi on le trompe.

## CHAPITRE SEIZIÈME.

### *D'un homme qui faifait du falpêtre.*

IL faudrait avoir toujours devant les yeux ce proverbe efpagnol : *de las cofas mas feguras, la mas fegura ee dudar*. Quand on a fait une expérience, le meilleur parti eft de douter long-tems de ce qu'on a vu & de ce qu'on a fait.

En 1753 un chymifte Allemand d'une petite province voifine de l'Alfae, crut avec apparence de raifon, avoir trouvé le fecret de faire aifément du falpêtre avec lequel

on composerait la poudre à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup plus promptement. Il fit en effet de cette poudre, il en donna au prince son souverain qui en fit usage à la chasse. Elle fut jugée plus fine & plus agissante que toute autre. Le prince dans un voyage à Versailles, donna de la même poudre au roi, qui l'éprouva souvent & en fut toujours également satisfait. Le chymiste était si sûr de son secret, qu'il ne voulut pas le donner à moins de dix-sept cent mille francs payés comptant, & le quart du profit pendant vingt années. Le marché fut signé, le chef de la compagnie des poudres, depuis garde du trésor-royal, vint en Alsace de la part du roi, accompagné d'un des plus savans chymistes de France. L'Allemand opéra devant eux auprès de Colmar, & il opéra à ses propres dépens. C'était une nouvelle preuve de sa bonne foi. Je ne vis point les travaux; mais le garde du trésor-royal étant venu chez moi avec son chymiste, je lui dis que s'il ne payait les dix-sept cent mille livres qu'après avoir fait du salpêtre, il garderait toujours son argent. Le chymiste m'assura que le salpêtre se ferait. Je lui répétai que je ne le croyais pas. Il me demanda pourquoi. C'est que les hommes ne font rien, lui dis-je. Ils unissent & ils désunissent; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

L'Allemand travailla trois mois entiers, au bout desquels il avoua son impuissance. Je ne peux changer la terre en salpêtre, dit-il, je m'en retourne chez moi changer du cuivre en or; il partit, & fit de l'or comme il avait fait du salpêtre.

Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre Allemand, & le duc son maître, & les gardes du trésor-royal, & le chymiste de Paris, & le roi? la voici.

Le transmutateur Allemand avait vu un morceau de terre imprégnée de salpêtre, & il en avait tiré d'excellent avec lequel il avait composé la meilleure poudre à tirer; mais il ne s'apperçut pas que ce petit terrain était mêlé

des débris d'anciennes caves, d'anciennes écuries & des reſtes du mortier des murs. Il ne conſidéra que la terre, & il crut qu'il ſuffiſait de cuire une terre pareille pour faire le ſalpêtre le meilleur.

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

### *D'un bateau du maréchal de* Saxe.

LE maréchal de Saxe avait ſans doute l'eſprit de combinaiſon, de pénétration, de vigilance qui forme un grand capitaine. Cependant en 1729 il imagina de conſtruire une galère ſans rame & ſans voile qui remonterait la rivière de Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures dans l'eſpace de quatre-vingt-dix lieues : car il n'y en a pas moins par les ſinuoſités de la rivière. On a conſtruit de pareilles machines dans leſquelles on peut ſe promener ſur une eau dormante au moyen de deux roues à larges aubes auxquelles une manivelle donne le mouvement. Il ne faiſait pas réflexion que ſon bateau ne pourrait réſiſter au courant de l'eau, que ce que l'on gagne en tems on le perd en force, & au contraire. Il eut pourtant des certificats de deux membres de l'académie des ſciences, & il obtint un privilège excluſif pour ſa machine. Il l'eſſaya ; on croira bien qu'il ne réuſſit pas. Mademoiſelle le Couvreur diſait alors comme Géronte : *que diable allait-il faire dans cette galère ?* cette tentative lui coûta dix mille écus ; il n'était pas riche alors. Il répara bien depuis ſur terre ſon erreur ſur la rivière de Seine. Il ſut ménager plus à-propos la force & le tems en faiſant les plus ſavantes manœuvres de guerre.

Ces mécomptes en fait d'hydraulique & de forces mouvantes, arrivent tous les jours à plus d'un artiſte.

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

*Des méprises en mathématiques.*

CE fut le scandale de la géométrie, lorsque vers le commencement de ce siècle des mathématiciens Français & Allemands disputèrent sur la force des corps en mouvement. Les disciples de Leibnitz prétendaient que cette force était en raison composée du quarré de la vîtesse & de la pesanteur des corps. Les Français au contraire ne mesuraient cette force que par la vîtesse multipliée par la masse. Mr. de Mairan exposa le mal-entendu avec beaucoup de clarté. La victoire demeura à l'ancienne philosophie ; & il est à remarquer que jamais aucun géomètre Anglais ne voulut entendre parler de la nouvelle mesure introduite en Allemagne par Leibnitz.

L'académie des sciences de Paris fut trompée quelque tems après sur une matière plus importante : voici le fait tel qu'il est rapporté dans les *Elémens de Newton*, page 238.

« Louis XIV avait signalé son règne par cette méri-
» dienne, qui traverse la France ; l'illustre Dominique
» Cassini l'avait commencée avec monsieur son fils ; il
» avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'Observa-
» toire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers
» les obstacles presque insurmontables que les hauteurs
» des montagnes, les changemens de la réfraction dans
» l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans
» cesse à cette vaste & délicate entreprise ; il avait donc
» en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette
» méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur,
» il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers
» le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyré-

» nées vers le midi ; cette meſure démentait & celle de » Norvood & la nouvelle théorie de la terre applatie aux » poles. Cependant cette nouvelle théorie commençait » à être tellement reçue, que le ſecretaire de l'académie » n'héſita point dans ſon hiſtoire de 1701, à dire que les » meſures nouvelles priſes en France, prouvaient *que la* » *terre eſt un ſphéroïde dont les poles ſont applatis.* Les » meſures de Dominique Caſſini entraînaient à la vérité » une concluſion toute contraire ; mais comme la figure » de la terre ne faiſait pas encore en France une queſtion, » perſonne ne releva pour lors cette concluſion fauſſe. » Les degrés du méridien de Collioure à Paris, paſsèrent » pour exactement meſurés ; & le pole, qui par ces » meſures devait néceſſairement être allongé, paſſa pour » applati.

» Un ingénieur nommé Mr. des Roubais, étonné de » la concluſion, démontra que par les meſures priſes » en France, la terre devait être un ſphéroïde oblong, » dont le méridien qui va d'un pole à l'autre, eſt plus » long que l'équateur, & dont les poles ſont allon- » gés. (*a*) Mais de tous les phyſiciens à qui il adreſſa » ſa diſſertation, aucun ne voulut la faire imprimer, » parce qu'il ſemblait que l'académie eût prononcé, & » qu'il paraiſſait trop hardi à un particulier de réclamer. » Quelque tems après, l'erreur de 1701 fut connue ; » on ſe dédit, & la terre fut allongée, par une juſte » concluſion tirée d'un faux principe. » Enfin l'erreur fut entiérement corrigée.

Une ſociété ſavante revient bientôt à la vérité. Tout le monde convient aujourd'hui, que la planète de la terre eſt un ſphéroïde inégal, un peu applati vers les poles ; & cela eſt plus démontré par la théorie d'Huyghens & de Newton, que par toutes les meſures qu'on

(*a*) Son mémoire eſt dans le Journal littéraire.

pourrait prendre, mefures trop fujettes à des erreurs inévitables.

Auffi les Anglais qui aiment tant à voyager, n'ont-ils jamais fait aucun voyage pour vérifier d'une manière toujours un peu incertaine, ce qui leur paraiffait démontré par les loix de la nature.

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

### *Vérités condamnées.*

VOILA bien des méprifes dans lefquelles les plus grands-hommes & les corps les plus favans font tombés, parce que les meilleurs génies & les plus eftimables tiennent toujours quelque chofe de la fragilité humaine.

On pourrait ajouter à cette lifte les fentences portées contre Galilée. Deux congrégations de cardinaux le condamnèrent pour avoir foutenu le mouvement de la terre autour du foleil, mouvement qui était prefque déjà démontré en rigueur. Il fut forcé de demander pardon à genoux, & d'avouer qu'il avait annoncé une doctrine *abfurde*. Les cardinaux lui remontrèrent d'après tous leurs théologiens, que Jofué avait arrêté le foleil fur le chemin de Gabaon. Galilée n'avait qu'à leur répondre que c'était auffi depuis ce tems-là que le foleil était immobile. Mais enfin il fut condamné à la honte de la raifon; &, comme on l'a déjà dit, ce jugement aurait couvert l'Italie d'un opprobre éternel, fi Galilée ne l'avait couverte de gloire par fa philofophie même que l'on profcrivait.

On fait affez qu'il y a un corps confidérable qui profcrivit les idées innées de Defcartes, & qui enfuite a condamné ceux qui combattaient les idées innées. Cela prouve affez que les théologiens ne doivent point fe

mêler de philoſophie. Il y a l'infini entre ces deux ſciences.

On a prononcé dans plus d'un pays des jugemens encore plus étranges ſur des points de phyſique qui ne ſont nullement du reſſort de Cujas & de Bartole. On ſait à quel point le ſavant Ramus fut perſécuté pour n'avoir pas été de l'avis d'Ariſtote, qui n'était entendu ni de ſes adverſaires ni de ſes juges. Et enfin il lui en coûta la vie à la journée de la St. Barthelemi.

Les médecins qui tenaient pour les anciens, intentèrent un procès à ceux qui démontraient la circulation. Les maîtres d'erreurs ont toujours eu recours à l'autorité quand il s'agiſſait de raiſon. Les exemples de ceux qui ont été condamnés pour avoir inſtruit le genre humain, ſont preſque auſſi nombreux en phyſique qu'en morale.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

### *Digreſſion.*

SI tant d'erreurs phyſiques ont aveuglé des nations entières, ſi on a ignoré pendant tant de ſiècles la direction de l'aimant, la circulation du ſang, la peſanteur de l'atmoſphère, quelles prodigieuſes erreurs les hommes ont-ils dû commettre dans le gouvernement? quand il s'agit d'une loi phyſique, on l'examine du moins aujourd'hui avec quelque impartialité, & ce n'eſt pas en recherchant les principes de la nature que la fureur des paſſions & la néceſſité preſſante de ſe déterminer aveuglent l'eſprit; mais en fait de gouvernement, on n'a été ſouvent conduit que par les paſſions, les préjugés & le beſoin du moment. Ce ſont-là les trois cauſes de la mauvaiſe admi-

niſtration qui a fait le malheur de tant de peuples.

C'eſt ce qui a produit tant de guerres entrepriſes par témérité, ſoutenues ſans conduite, terminées par le malheur & par la honte. C'eſt ce qui a donné cours à tant de loix pires que la diſette de toute loi ; c'eſt ce qui a ruiné tant de familles par une juriſprudence inventée dans des tems d'ignorance, & conſacrée par l'uſage. C'eſt ce qui a fait des finances publiques un jeu de haſard dangereux.

C'eſt ce qui a introduit dans le culte de la Divinité tant d'énormes abus, tant de fureurs plus abominables peut-être que la ſauvage ignorance de tout culte. L'erreur dans tous ces points capitaux, ſe conſacra de père en fils, de livre en livre, de chaire en chaire, & rendit quelquefois les hommes plus malheureux que s'ils ſe diſputaient encore du gland dans les forêts.

Il eſt très-aiſé de réformer la phyſique quand le vrai eſt enfin découvert. Peu d'années ſuffiſent pour faire tourner la terre autour du ſoleil malgré les décrets de Rome, pour établir les loix de la gravitation en dépit des univerſités, & pour aſſigner les routes de la lumière. Les légiſlateurs de la nature ſont bientôt obéis & reſpectés d'un bout du monde à l'autre : mais il n'en eſt pas de même dans la légiſlation politique. Elle a été & elle eſt encore un chaos preſque partout ; les hommes ſe ſont conduit à l'aventure dans tout ce qui regarde leur vie, leurs biens & tout leur être préſent & à venir.

# CHAPITRE VINGT-UNIÉME.

## *Des élémens.*

Y A-t-il des élémens ? les trois, imaginés par Descartes, que j'ai vu dans mon enfance enseignés par la plupart des écoles, étaient infiniment au-dessous des contes des *Mille & une nuits ;* car aucun de ces contes ne répugne aux loix de la nature, & sont d'ailleurs très-agréables. Les cinq principes des chymistes étaient si peu reconnus, qu'ils les réduisirent eux-mêmes à trois, puis à deux. Ils revinrent ensuite au feu, à l'eau & à la terre.

Il a bien fallu enfin admettre l'air. Ainsi les quatre élémens d'Aristote sont rentrés dans tout leur honneur. Mais ces élémens, de quoi sont-ils faits eux-mêmes ? S'ils sont composés de parties, ils ne sont pas élémens. L'air, le feu, l'eau & la terre se changent-ils les uns dans les autres ? subissent-ils des métamorphoses ? qu'est-ce a la rigueur qu'une métamorphose ? c'est un être changé en un autre être ; c'est au fond l'anéantissement du premier & la création du second. Pour que l'eau devienne asolument terre, il faut que cette eau périsse & que la terre se forme. Car si l'eau contenait en elle-même les principes de terre dans laquelle elle s'est changée, ce n'est plus une transmutation ; c'est l'eau qui contenait en elle un peu de terre, & qui s'étant évaporée, a laissé cette terre à découvert.

Le célèbre Robert Boyle s'y trompa & entraîna Newton dans sa méprise. Ayant long-tems tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal, le chymiste qui opérait avec lui, crut que l'eau s'était au bout de quelques mois changée en terre ; le fait était faux ; mais Newton le croyant vrai, supposa que les quatre élé-

mens pouvaient ſe changer les uns dans les autres. Boerhaave fit voir depuis quelle avait été la mépriſe de Boyle. Cette erreur avait conduit Newton à un ſyſtême qui paraît faux. Si des grands hommes tels que Boyle & Newton ſe ſont trompés, quel homme pourra ſe flatter d'être à l'abri de l'erreur? & quelle extrême défiance ne doit-on pas avoir des opinions reçues & de ſes idées propres?

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

### *De la terre.*

QU'EST-CE que de la terre? Son eſſence eſt-elle d'être de l'argille, de la boue? Non ſans doute, puiſque de la marne, de la craie, de la glaiſe, du ſable, du plâtre, de la pierre calcaire, ſont appellés *terre*. Auſſi Beker diſtinguait entre terre vitrifiable, inflammable & mercuriale. La terre eſt-elle un aſſemblage de tout ce que contient notre globe? Y entre-t-il de l'eau, du feu & de l'air? En ce cas comment peut-on l'appeller un élément?

On a long-tems imaginé qu'il y avait une terre première, une terre vierge qui n'eſt rien de ce que nous voyons, & qui eſt capable de recevoir tout ce que notre globe renferme; mais cette terre eſt apparemment dans le paradis terreſtre dont perſonne ne peut plus approcher. Nous ne connaiſſons plus que différentes ſortes de ſubſtances terreuſes, ſans que nous puiſſions dire d'aucune: voila le principe des autres, voilà la matrice dans lequelle tout ſe forme, & le tombeau dans lequel tout rentre.

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

### *De l'eau.*

QU'EST-CE que l'eau ? Eſt-elle fluide ou ſolide de ſa nature ? Ne faut-il pas pour qu'elle coule qu'un feu ſecret en déſuniſſe les parties ? Otez une grande quantité de ce feu, elle deviendra glace. Or qu'eſt-ce qu'un élément qui a beſoin d'un autre élément pour exiſter ?

L'eau de la mer eſt-elle de même nature que nos eaux de fontaines & de rivières ? Y a-t-il dans l'Océan & dans la Méditerranée de grands bancs de ſel & des mines de bitume qui donnent à leurs eaux un goût différent de celui de notre eau ordinaire quand nous l'avons chargée de ſel marin ? Perſonne n'a jamais vu ces prétendues mines de ſel, perſonne n'a jamais extrait du bitume de l'eau de la mer.

Pourquoi l'eau eſt-elle incompreſſible ? pourquoi n'a-t-elle aucun reſſort ? & qu'eſt-ce que le reſſort ? Pourquoi de l'eau enfermée dans un globe d'or s'échappera-t-elle à travers les pores de l'or quand on frappera ſur ce globe avec un marteau, quoique l'or ſoit près de vingt fois plus denſe que l'eau ? Et pourquoi ne peut-elle paſſer à travers des pores du verre, tout diaphane qu'eſt ce verre ? Comment l'eau en vapeurs fait-elle un effet deux fois plus conſidérable que celui de la poudre à canon ? On ſerait embarraſſé de répondre. On ne ſait pas encore même préciſément pourquoi l'eau éteint le feu.

## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

### *De l'air.*

QUELQUES philosophes ont nié qu'il y eût de l'air. Ils disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre. Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux ramené tout en sueur dans son écurie en tems d'hiver, est entouré d'un atmosphère mille fois moins considérable que notre globe ne l'est de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration, ces exhalaisons, ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens, qui forme & qui détruit sans cesse végétaux, minéraux, métaux, animaux. C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière, puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle qui préside à tous les globes, est l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel, comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur, elle est pardonnable ; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre

globe s'élèvent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-deſſus de nos têtes. Au mont Atlas, à l'extrêmité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu qui caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems ſerein quand elles ſont aſſez hautes & aſſez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces vapeurs imprégnées de ſoufre, forment les tonnères & les éclairs. Comprimées & enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ quarante mille livres.

Tout ceci poſé, les philoſophes qui nient l'air, diſent : Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & inviſible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles & palpables ?

Je vois au coucher du ſoleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaiſſit peu-à-peu, cache

infenfiblement les montagnes, & s'élève au-deffus d'elles. Comment, fi l'air exiftait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le fein de la terre dont il eft forti? Chaque pied cube de ce nuage eft preffé par trente-deux pieds cubes; donc il ne pourrait jamais fortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui foulèvent les mers, puifque ces mers ne montent jamais à la trentième partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervefcence des tempêtes.

L'air eft élaftique, nous dit-on; mais les vapeurs de l'eau feule le font fouvent bien davantage. Ce que vous appellez l'élément de l'air preffé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite diftance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'York à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiffe dire de même des vapeurs du globe; elles pèfent comme lui, s'infinuent comme lui, allument le feu par leur fouffle, fe dilatent, fe condenfent de même.

Ce fyftême femble avoir un grand avantage fur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raifon de ce que l'atmofphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre mille tout au plus; au-lieu que fi on admet l'air, on ne trouve nulle raifon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embrafferait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faffe contre les fyftêmes des exhalaifons du globe, eft, qu'elles perdent leur élafticité dans la pompe à feu quand elles font refroidies, au-lieu que l'air eft, dit-on, toujours élaftique; mais premièrement il n'eft pas vrai que l'élafticité de l'air agiffe toujours; fon élafticité eft nulle quand on le fuppofe en équilibre; & fans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaffent &

n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air ſemble appartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilenciel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de ſoufre, de vitriol, d'arſenic & de toutes les plantes nuiſibles. On dit: l'air eſt pur dans ce canton, cela ſignifie: ce canton n'eſt point marécageux; il n'a ni plantes ni minières pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal ſaine, ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux qui creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt delà que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati, ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons. Mais pourquoi l'élément ſuppoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati? Il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaiſons funeſtes, & n'en trouvant pas à Freſcati il deviendra plus ſalutaire. Mais encore une fois, puiſque ces exhalaiſons exiſtent, puiſqu'on les voit viſiblement s'élever le ſoir en nuages, quelle néceſſité de les attribuer à une autre cauſe? Elles montent dans l'atmoſphère, elles s'y diſſipent, elles changent de forme; le vent dont elles ſont la première cauſe, les emporte, les ſépare; elles s'atténuent, elles deviennent ſalutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs; ces exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que ſi les exhalaiſons humides

tombent au fond de ce cryſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre, laiſſent les plus sèches & les plus fines au-deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très-ſpécieuſes & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune qui paraît établie ſur des principes ſupérieurs à ceux qui n'admettent au-lieu d'air que les exhalaiſons du globe.

## CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

### *Du feu élémentaire & de la lumière.*

ON trouve dans les *Elémens de la philoſophie de Newton* donnée en 1738, ces paroles: « Newton » pour avoir anatomiſé la lumière, n'en a pas découvert la nature intime. Il ſavait bien qu'il y a dans le » feu élémentaire des propriétés qui ne ſont point dans » les autres élémens.

» Il parcourt cent trente millions de lieues en moins » d'un quart d'heure *de Jupiter à notre globe;* il ne » paraît pas tendre vers un centre comme les corps; » mais il ſe répand uniformément & également en » tout ſens, au contraire des autres élémens. Son at- » traction vers les objets qu'il touche & ſur la ſurface

» desquels il réjaillit, n'a nulle proportion avec la » gravitation universelle de la matière.

» Il n'est pas même prouvé que les rayons du feu » élémentaire ne se pénètrent pas en quelque sorte les » uns les autres, si on ose le dire. C'est pourquoi » Newton, frappé de toutes ces singularités, semble » toujours douter si la lumière est un corps. Pour moi, » si j'ose hasarder mes doutes, j'avoue que je ne crois » pas impossible que le feu élémentaire soit un être à » part, qui anime la nature, & qui tient le milieu » entre les corps & quelqu'autre être que nous ne » connaissons pas; de même que certaines plantes ser- » vent de passage du règne végétal au règne animal. »

Voici les questions qu'on peut faire sur le feu élémentaire & les rayons de la lumière, dont Newton dit si souvent, *Corpora sint nec ne.*

Ce feu est-il absolument une matière comme les autres élémens, l'eau, la terre, & ce qu'on distingue par le terme d'air ou d'*æther?* Tout corps, quel qu'il soit, tend vers un centre; mais la lumière & le feu s'en échappent également de tous côtés. Elle n'est donc pas soumise à la loi de gravitation qui caractérise toute matière.

Tout corps est impénétrable; mais les rayons de lumière semblent se pénétrer. Mettez un corps qui aura reçu la couleur rouge à quelque distance d'un corps qui aura reçu des rayons verds; que cent millions d'hommes regardent ce point verd & ce point rouge, il les voient tous deux également. Cependant il est d'une nécessité absolue que les rayons verds & les rayons rouges se traversent en angles égaux. Or, comment peuvent-ils se traverser sans se pénétrer? on a proposé cette difficulté à plusieurs philosophes, aucun n'y a jamais répondu.

Il est vrai que l'on a prétendu que la lumière pèse.

Mais n'a-t-on pas confondu quelquefois les corpuſcules joints à la flamme avec la flamme elle-même ?

Qui ne connaît ces expériences par leſquelles le plomb calciné pèſe plus étant réduit en chaux qu'auparavant. L'on a ſoupçonné que cette addition de poids était l'effet ſeul du feu introduit par le plomb. Mais n'eſt-il pas plus vraiſemblable que mille petits corps répandus dans l'atmoſphère raréfié, ſe ſont jetés en foule ſur ce métal en fuſion, & en ont ainſi augmenté le poids ?

Ce feu néceſſaire à tous les corps & qui leur donne la vie, peut-il être de la nature de ces corps même ; & n'eſt-il pas bien probable que le vivifiant a quelque choſe au-deſſus du vivifié ?

Conçoit-on bien qu'un être qui ſe meut ſeize cent mille fois plus vîte qu'un boulet de canon dans notre atmoſphère, & dont la vîteſſe eſt peut-être incomparablement plus rapide dans l'eſpace non réſiſtant, ſoit ce que nous appellons *matière* ?

N'eſt-on pas obligé d'avouer aujourd'hui avec Muſchembrock, *qu'il n'y a rien qui nous ſoit moins connu que la cauſe de l'émanation de la lumière ? il faut avouer que l'eſprit humain ne ſaurait jamais concevoir un phénomène ſi ſurprenant.*

Ce feu élémentaire n'eſt-il pas un principe de l'électricité, puiſqu'au même inſtant, au même clin d'œil le coup électrique ſe fait ſentir à trois cents perſonnes à la fois rangés à la file ?

N'eſt-il pas dans les animaux le principe de la ſenſation inſtantanée qui fait que la moindre piquure aux extrêmités du corps ébranle ſans aucun intervalle de tems ce qu'on appelle le *ſenſorium* ? en un mot, cet être agiſſant ſi univerſellement, ſi ſinguliérement ſur tous les corps, n'eſt-il pas un être intermédiaire entre la matière dont il a des propriétés, & d'autres êtres qui touchent encore à d'autres, & qui en diffèrent ?

Cette idée que le feu élémentaire eſt quelque choſe qui tient d'un côté à la matière connue, & qui de l'autre s'en éloigne, peut être rejetée, mais ne doit pas être mépriſée.

Dans l'ignorance profonde où croupit le vulgaire gouverné, & le vulgaire gouvernant ſur ces quatre élémens dont nous tenons la vie, à quoi nous ont ſervi les découvertes en phyſique & les inventions du génie? au-lieu de bien cultiver la terre nous l'enſanglantons; nous employons le feu & l'air à mettre les villes en cendres: les eaux de la mer nous ſervent à porter la deſtruction ſur tout le globe. La métallurgie inventée d'abord pour l'uſage de la charrue, a fait périr mille millions d'hommes. La théorie des forces mouvantes employée d'abord à nous ſoulager dans nos travaux, devint bientôt féconde en machines meurtières. Enfin l'invention d'un bénédictin chymiſte, amenant un nouvel art de la guerre chez toutes les nations, rendant le courage & la force inutiles, a fait que Guſtave & Turenne ont été tués par des poltrons. Il y a maintenant en Europe, en comptant les Turcs & les Tartares, quinze cent mille ſoldats portant des fuſils. Aucun ne ſait qu'il eſt armé par un moine mathématicien.

## CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

### *Des loix inconnues.*

SI Newton a découvert cette clef de la nature par laquelle une pierre, une bombe retombe en cherchant le centre de la terre, & les planètes marchent dans leurs orbites, ſi cette loi de l'attraction agit non en raiſon des ſurfaces comme les loix de l'impulſion, mais en raiſon des ſolides; ſi elle pénètre au centre de la matière en raiſon inverſe du quarré des diſtances, pourquoi cette loi n'agit-elle pas ſuivant les mêmes proportions dans les phénomènes de l'aimant, dans ceux de l'électricité, dans l'aſcenſion des liqueurs à travers les tuyaux capillaires, dans la cohéſion des corps, dans les rayons du ſoleil qui rebondiſſent d'une ſurface de cryſtal ſans toucher réellement cette ſurface? On ne peut dans aucun de ces cas avoir recours aux loix du mouvement, à l'impulſion des corpuſcules intermédiaires. Il y a donc certainement des loix éternelles, inconnues, ſuivant leſquelles tout s'opère, ſans qu'on puiſſe les expliquer par la matière & par le mouvement.

Ces loix reſſemblent à celles par leſquelles tous les animaux font agir leurs membres à leur volonté. Qui découvrira le rapport de la volonté d'un animal & du mouvement de ſes jambes? Il y a donc des loix qui ne tiennent en rien à la matière connue. La philoſophie corpuſculaire ne peut donc rendre aucune raiſon des premiers principes des choſes. Deſcartes en paraiſſant s'expliquer en philoſophe prononçait donc l'aſſertion la moins philoſophique quand il diſait : Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je vais faire un monde.

Il y a dans toutes les académies une chaire vacante pour les vérités inconnues, comme Athènes avait un autel pour les dieux ignorés.

## CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

### *Ignorances éternelles.*

LA nature de nos ſenſations, de nos idées, de notre mémoire, ne nous eſt-elle pas plus inconnue encore? Comment ſe peut-il faire qu'un animal ſente? Quel rapport y a-t-il entre la matière connue & le ſentiment?

Comment une idée ſe place-t-elle dans notre cervelle? peut-on avoir une ſenſation ſans avoir l'idée, la conſcience, le témoignage interne, qu'on éprouve cette ſenſation?

Comment cet animal à qui j'ai coupé la tête, a-t-il encore des ſenſations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui ſont l'origine de tout ſentiment?

Pourquoi vivant ſans tête des années entières ſent-il encore les piquures que je lui fais? pourquoi ſe réfugie-t-il dans ſon enveloppe à la moindre ſenſation déſagréable que je lui cauſe?

Qu'eſt-ce que la mémoire? & dans quel magaſin retrouve-t-on quelquefois ſans le vouloir une foule d'idées & de mots dont on n'avait plus aucun ſouvenir?

Comment les animaux ont-ils en ſonge des ſenſations & des idées qu'ils n'avaient point eues en veillant?

Par quel accord incompréhenſible la volonté fait-elle obéir incontinent certains muſcles, certains viſcères, tandis qu'il y en a d'autres ſur leſquels elle n'aura jamais le moindre empire? Enfin, pourquoi a-t-on l'exiſtence? pourquoi eſt-il quelque choſe?

Si après ces réflexions on ne ſait pas douter, il faut qu'on ſoit bien fier.

## CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

*Incertitudes en anatomie.*

MALGRÉ tous les fecours que le microfcope a donnés à l'anatomie ; malgré les découvertes de tant d'habiles chirurgiens, de tant de médecins célèbres, que de difputes interminables fe font élevées, & dans quelle incertitude fommes-nous encore !

Interrogez Borelli fur la force exercée par le cœur dans fa dilatation, dans fa diaftole ; il vous affure qu'elle eft égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres. Adreffez-vous à Keil, il vous certifie que cette force n'eft que de cinq onces. Jurin vient qui décide qu'ils fe font trompés ; & il fait un nouveau calcul ; mais un quatrième furvenant prétend que Jurin s'eft trompé auffi. La nature fe moque d'eux tous, & pendant qu'ils difputent, elle a foin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'efprit humain n'a pas encore pénétrées.

On difpute depuis Hippocrate fur la manière dont fe fait la digeftion ; les uns accordent à l'eftomac des fucs digeftifs ; d'autres les lui refufent. Les chymiftes font de l'eftomac un laboratoire. Hequet en fait un moulin. Heureufement la nature nous fait digérer fans qu'il foit néceffaire que nous fachions font fecret. Elle nous donne des appétits, des goûts, & des averfions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais favoir la caufe.

On dit que notre chyle fe trouve déjà tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chymiftes enfemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reffemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous

digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons, ſans ſavoir comment.

Nous avons des bibliothèques entières ſur la génération, mais perſonne ne ſait encore ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs, mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux qui ont une ſi grande réputation, ſont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forme nos cheveux & nos ongles, nous eſt auſſi inconnne que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Vinſlou & l'Emeri entaſſent mémoire ſur mémoire ſur la génération des mulets; les ſavans ſe partagent: l'âne fier & tranquille ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet. La nature agit, & nous diſputons.

Monſieur Ulloa ſi célèbre par les ſervices qu'il a rendus à la phyſique, & par l'hiſtoire philoſophique de ſes voyages, aſſure que dans un canton de l'Amérique méridionale il a vu pluſieurs fois, obſervé, mangé des écreviſſes qui toutes étaient conſtamment plus charnues dans la pleine lune & plus chétives dans les quadratures. Il a vu & employé de gros roſeaux qui éprouvaient les mêmes influences, étant plus nourris d'eau quand la lune était dans ſon plein que dans le tems du croiſſant & du décours. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût donné plus de détails de ces étonnantes ſingularités. Ni les écreviſſes, ni les roſeaux de nos climats ne ſubiſſent de pareils changemens. Pourquoi la lune agirait-elle ſur les écreviſſes du Pérou, & négligerait-elle celle de

notre

notre continent? Pourquoi ne ferait-ce que dans un feul canton du Pérou que les rofeaux & les écreviffes feraient foumis à l'empire de la lune? Je ferais un trop gros livre fi je voulais détailler tout ce que je n'ai jamais pu comprendre.

## CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

### *Des monftres, & des races diverfes.*

On ne s'accorde point fur l'origine des monftres. Comment s'accorderait-on, puifqu'on ne convient pas encore de la formation des animaux réguliers?

*Natura eft fibi femper confona*, dit Newton; la nature eft partout femblable à elle-même. Oui, les corps tendent vers le centre en tout pays. Le feu brûlera partout, mais la nature agit très-différemment dans les générations, puifque parmi les animaux les uns jettent des œufs, les autres font vivipares, ceux-ci n'ont qu'un fexe, ceux-là en ont deux, plufieurs engendrent fans copulation.

*Quo teneam vultus mutantem protea nodo?*

La race des nègres n'eft-elle pas abfolument différente de la nôtre? Il y a encore des ignorans qui impriment que des nègres & des négreffes tranfportés dans nos climats engendrent des blancs. Il n'y a rien de plus faux, & tous nos colons d'Amérique qui ont des nègres font témoins du contraire.

Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que les noirs font une race de blancs noircie par le climat, tandis qu'on fait que fous le même climat il n'y avait aucun noir en Amérique lorfqu'elle fut découverte,

tandis qu'il n'y a de nègres que ceux qu'on y a transplantés d'Afrique, tandis que ces nègres engendrent toujours des nègres comme eux? La maladie des systêmes peut-elle troubler l'esprit au point de faire dire qu'un Suédois & un Nubien sont de la même espèce, lorsqu'on a sous les yeux le *reticulum mucosum* des nègres qui est absolument noir, & qui est la cause évidente de leur noirceur inhérente & spécifique? Je sais que dans la même carrière on trouve du marbre noir & du marbre blanc, mais certainement le blanc n'a pas produit le noir, & les races nègres ne viennent pas plus de races blanches que l'ébène ne vient d'un orme, & que les mûres ne viennent des abricots.

Le compilateur du *Journal économique*, qui n'est jamais sorti de la rue St. Jacques, me dit d'un ton de maître que les Caraïbes n'étaient point rouges, que les mères se plaisaient seulement à teindre en rouge leurs enfans. Et voilà mes voisins qui arrivent de la Guadaloupe, & qui me donnent une attestation, *qu'il y a encore cinq à six familles Caraïbes dans l'anse Bertrand, leur peau est de la couleur de notre cuivre rouge, ils sont bien faits, ils ont de longs cheveux & point de barbe.*

Ils ne sont pas les seuls peuples de cette couleur. J'ai parlé à l'Indien insulaire qui vint en France demander justice vers l'an 1720, au conseil du roi, contre Mr. Hébert, ci-devant gouverneur de Pondichéri, & qui l'obtint. Il était rouge, & d'ailleurs un très-bel homme.

Maillet a raison quelquefois. Il avait beaucoup vu & beaucoup examiné. *Les Américains*, dit-il page 125 du premier volume, *surtout les Canadiens*, *excepté les Esquimaux*, *n'ont ni poil ni barbe*, *&c.* Son éditeur qui a fait imprimer le manuscrit de Maillet chez la veuve Duchesne, fait une note sur ce texte, & dit fièrement: « Téliamed se trompe; les sauvages de l'Amérique ne

» font point fans poil & fans barbe ; ils n'en ont point, » parce que s'arrachant le poil, ou le faifant tomber à » mefure qu'il paraît, ils fe frottent enfuite du jus de cer- » taines herbes pour l'empêcher de croître de nouveau. »

Avec quelle confiance, avec quelle ignorance intrépide ce badaut de Paris prétend-il que les Bréfiliens & les Canadiens & les Patagons fe font donnés le mot de s'arracher le poil fans avoir des pinces ; quel fecret fe font-ils communiqué du fleuve de St. Laurent au cap de Horn pour empêcher la barbe de croître ? quel eft le voyageur, le colon Américain qui ne fache que ces peuples n'ont jamais eu de poil en aucune partie de leur corps ?

Les hommes dans le nouveau monde en font privés comme les lions y font privés de crins ; (*a*) toute la nature était différente de la nôtre en Amérique, quand nous la découvrîmes, de même que fur les bords méridionaux de l'Afrique il n'y avait rien qui reffemblât aux productions de notre Europe, ni hommes, ni quadrupèdes, ni oifeaux, ni plantes.

Croira-t-on de bonne foi qu'un Lappon & un Samoyède foient de la race des anciens habitans des bords de l'Euphrate ? leurs rangifères ou rennes, animaux qui ne fe trouvent point ailleurs & qui ne peuvent vivre ailleurs, defcendent-ils des cerfs de la forêt de Senlis ?

(*a*) Voici la lettre qu'un ingénieur en chef qui a commandé long-tems en Canada, me fait l'honneur de m'écrire du premier Décembre 1768.

« J'ai vu au Canada trente-» deux nations différentes raffem-» blées à la fois pendant deux » campagnes de fuite dans notre » armée, & je les ai vus avec » des yeux affez curieux pour » vous affurer qu'ils font imber-» bes. Leurs femmes le font » auffi, & c'eft un fait fur le-» quel vous pouvez également » compter. Enfin, monfieur, » non-feulement les Américains » n'ont point de poil au menton, » mais ils n'en ont dans aucune » partie du corps. Ils en ont » l'obligation à la nature, & non » à la prétendue herbe dont le » favant auteur de la rue St. » Jacques prétend qu'ils fe » frottent. »

il n'a pas certainement été plus difficile à la nature, de faire des Lappons & des rangifères que des nègres & des éléphans.

Les nègres blancs que j'ai vus; ces petits hommes qui ont des yeux de perdrix, & la foie la plus fine & la plus blanche fur la tête, & qui ne reffemblent aux nègres que par leur nez épaté, & par la rondeur de la conjonctive, ne me paraiffent pas plus defcendre d'une race noire dégénérée que d'une race de perroquets. L'auteur de l'*Hiftoire naturelle* les croit d'une race noire, parce qu'ils font blancs, & qu'ils habitent tous à-peu-près la même latitude, au Darien, au fud du Zaïr & à Ceilan. Et moi, c'eft parce qu'ils habitent la même latitude, que je les crois tous d'une race particulière.

Eft-il bien vrai que dans quelques ifles des Philippines & des Mariannes, il y ait quelques familles qui ont des queues comme on peint les fatyres & les faunes? des miffionnaires jéfuites l'ont affuré; plufieurs voyageurs n'en doutent pas; Maillet dit qu'il en a vu. Des domeftiques nègres de feu Mr. de la Bourdonnaie, le vainqueur de Madrafs & la victime de fes fervices, m'ont juré qu'ils en avaient vu plufieurs. Il ne ferait pas plus étrange que le croupion fe fût allongé & relevé dans quelques races d'hommes, qu'il ne l'eft de voir des familles qui ont fix doigts aux mains. Mais qu'il y ait eu quelques hommes à queue ou non, cela eft fort peu important, & il faut ranger ces queues dans la claffe des monftruofités.

Y a-t-il eu en effet des efpèces de fatyres, c'eft-à-dire, des filles; ont-elles pu être enceintes de la façon des finges, & enfanter des animaux métis, comme les jumens font des mulets & des jumares? toute l'antiquité attefte ces faits finguliers. Plufieurs faints ont vu des fatyres. Ce n'eft pas un article de foi. La chofe eft très-poffible, mais elle a dû être rare. Il eft vrai que les finges aiment fort les filles: mais nos filles ont de l'horreur pour eux, elles les craignent, elles les fuient. Cependant on ne

peut douter de plufieurs unions monftrueufes, arrivées quelquefois dans les pays chauds. La peine prononcée dans les loix juives contre de tels accouplemens, eft une preuve inconteftable de leur réalité, & il eft fort probable qu'il eft né des animaux de ces mêlanges ignorés dans nos villes, mais dont on voit des exemples dans les campagnes.

## CHAPITRE TRENTIÈME.

### *De la population.*

LA population a-t-elle toujours été abondante? Non fans doute; les peuples pareffeux comme la plupart des Américains, ont dû toujours être en petit nombre; ils laiffent leurs terres en friche; les fleuves les inondent, des marais immenfes infectent l'air; on refpire des poifons. La paucité de la race humaine rend la terre inhabitable, & cette terre abandonnée contribue à fon tour à la dépopulation. Notre continent eft tantôt plus, tantôt moins peuplé. Le nombre des citoyens Romains diminua fenfiblement depuis les horribles fcélérateffes de Sylla & de Marius, jufqu'à celle du lâche Octave furnommé Augufte, & de l'effréné Antoine.

L'efpèce diminua beaucoup en France dans les guerres civiles, jufqu'aux belles années du divin Henri IV: j'ai lu, dans je ne fais quels livres, que fous Charles IX, au tems de la St. Barthelemi, la France avait vingt-neuf millions d'habitans. Une pareille erreur ne mérite pas d'être réfutée.

Il eft certain que la pefte, la guerre, la famine, l'inquifition ont dépeuplé des royaumes entiers. D'un autre côté, il y a des provinces trop peuplées, comme la baffe-

Allemagne, dont il eſt ſorti plus de vingt mille familles pour aller chercher des terres dans les colonies anglaiſes. Le pays du pape manque d'hommes, celui des Provinces-Unies en regorge, la raiſon en eſt aſſez connue, l'un eſt habité par des prêtres qui immolent les races futures à l'eſpérance d'un petit bénéfice; l'autre eſt peuplé des facteurs des deux mondes. Si on avait dit à Trajan dans ſon beau forum, *Londres ſera un jour ſix fois plus peuplée que votre Rome*, on l'aurait bien étonné.

L'Europe eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'était du tems de Charlemagne? oui, malgré les moines. Regardez Amſterdam, Veniſe, Paris, Londres, Milan, Naples, Hambourg & tant d'autres villes qui n'étaient alors que des villages très-chétifs, ou qui n'exiſtaient pas.

La plus grande partie de la forêt Hercinie eſt couverte de villes, de villages & de moiſſons. Le bois commence à manquer de nos jours preſque par-tout: notre Europe eſt ſi peuplée, qu'il eſt impoſſible que chacun ait du pain blanc & mange quatre livres de viande par mois. Voilà où nous en ſommes: avons-nous trop de monde? n'en avons-nous pas aſſez?

Au reſte, ne négligeons jamais l'occaſion de remarquer l'épouvantable ridicule de ceux qui donnent à chaque enfant de Noé des centaines de milliards de deſcendans au bout de quelques années.

Un célèbre Ecoſſais, (Mr. Templeman,) a calculé que ſi toute la terre habitée était peuplée comme la Hollande, elle contiendrait 34720 millions d'hommes. Si comme la Ruſſie 455 millions ſeulement. L'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale & ſur les mœurs des nations*, aſſigne autour de neuf cents millions de têtes au genre humain. Je crois qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Quand on ne ſe trompe que d'un million dans de tels calculs, le mal n'eſt pas grand. Je ne ſais ſi la terre manque d'hommes, mais certainement elle manque d'hommes heureux.

## CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

*Ignorances ſtupides & mépriſes funeſtes.*

Quoique les phyſiciens paraiſſent condamnés à une ignorance éternelle ſur les principes des choſes, cependant la diſtance eſt prodigieuſe entr'eux & le vulgaire. Quelle différence, par exemple, des connaiſſances d'un grand artiſte en horlogerie, & d'une dame qui achète ſa montre? elle ne s'informe pas ſeulement de l'art qui a diviſé également les heures du jour. Il y a cent mille ames dans Paris qui, en ſoufflant le feu de leurs cheminées, n'ont jamais ſeulement penſé à la méchanique par laquelle l'air entrant dans leur ſoufflet, ferme enſuite la ſoupape qui lui eſt attachée. Les dames, les princeſſes, les reines paſſent une partie du matin à leur miroir, ſans imaginer qu'il y a des traits de lumière qui forment un angle d'incidence égal à l'angle de réflexion. On mange tous les jours des membres, des entrailles d'animaux, en n'ayant pas même la curioſité de ſavoir ce qu'on mange. Le nombre eſt très-petit de ceux qui cherchent à s'inſtruire des reſſorts de leurs corps & de leur penſée. Delà vient qu'ils mettent ſouvent l'un & l'autre entre les mains des charlatans.

Le gros des hommes eſt dans ce cas pour les choſes qui l'intéreſſent le plus. La routine les conduit dans toutes les actions de leur vie; on ne réfléchit que dans les grandes occaſions & quand il n'eſt plus tems. C'eſt ce qui a rendu preſque toutes les adminiſtrations vicieuſes, c'eſt ce qui a produit autant d'erreurs dans le gouvernement que dans la philoſophie. En voici un exemple palpable tiré de l'arithmétique.

Le gouvernement de Suède eut autrefois beſoin d'argent; le miniſtre emprunta & créa des rentes perpétuelles à cinq pour cent, comme avaient fait ſes prédéceſſeurs.

L'argent valait alors vingt-cinq livres idéales le marc ; ainſi le citoyen & l'étranger qui prêtèrent chacun quarante marcs, durent recevoir à cinq pour cent chacun deux marcs de rente, c'eſt-à-dire, cinquante livres idéales ; l'écu était alors à deux livres chimériques & demi, qu'on nommait cinquante ſous chimériques. Ces deux marcs réels compoſaient au rentier, vingt écus de rente qu'on appellait cinquante livres.

Cependant les dépenſes augmentèrent, l'état s'obéra de plus en plus ; l'argent manqua. On conſeilla au miniſtre de faire valoir le marc cinquante livres au-lieu de vingt-cinq, & par conſéquent de donner la dénomination de cinq livres à ce même écu qui n'en valait que deux & demi. Par la vertu de cette parole, il paiera, diſait-on, toutes les rentes en idée, & il ne donnera réellement que la moitié de ce qu'il doit. On promulgue l'édit, l'écu en vaut deux tout-d'un-coup. Cinquante ſous numéraires ſont changés en cent ſous numéraires. Le ſot peuple à qui on dit que ſon argent a doublé de valeur dans ſa poche, ſe croit du double plus riche, & celui qui a prêté ſon argent a perdu en un moment & pour jamais la moitié de ſon bien. Mais qu'arrive-t-il de cette opération auſſi injuſte qu'abſurde ? Le gouvernement ne reçoit plus que la moitié des impôts ; le cultivateur qui devait un écu, ou deux livres & demi idéales de taille, ne donne plus que la moitié réelle d'un écu ; & le gouvernement en fruſtrant ſes créanciers, eſt bien plus fruſtré par ſes débiteurs. Il n'a d'autre reſſource que de doubler les impôts, & cette reſſource eſt une ruine. Rien n'eſt plus ſenſible que cet exemple.

On voit mille autres abus non moins pernicieux dans plus d'un état. On n'y remédie pas ; on étaie comme on peut la maiſon prête à crouler, & on laiſſe le ſoin de la rebâtir à ſon ſucceſſeur qui n'en pourra venir à bout.

Il y a des vices d'adminiſtration qui ſont plus contagieux que la peſte, & qui portent néceſſairement la

désolation d'un bout de l'Europe à l'autre. Un prince veut faire la guerre ; & croyant que DIEU est toujours pour les gros bataillons, il double le nombre de ses troupes ; le voilà d'abord ruiné dans l'espérance d'être vainqueur ; cette ruine qui était auparavant la suite de la guerre, commence chez lui avant le premier coup de canon. Son voisin en fait autant pour lui résister ; chaque prince de proche en proche double aussi ses armées ; les campagnes sont donc ravagées du double, le cultivateur doublement foulé a nécessairement la moitié moins de bestiaux pour engraisser ses terres, la moitié moins de manœuvres pour l'aider à les cultiver. Ainsi tout le monde souffre à-peu-près également, quand même les avantages seraient égaux de chaque côté.

Les loix qui concernent la justice distributive, ont été souvent aussi mal conçues que les ressources d'une administration obérée. Les hommes ayant tous les mêmes passions, le même amour pour la liberté, chaque homme étant à-peu-près un composé d'orgueil, de cupidité & d'intérêt, d'un grand goût pour une vie douce, & d'une inquiétude qui exige une vie active, ne devraient-ils pas avoir les mêmes loix, comme dans un hôpital on fait prendre le même quinquina à tous ceux qui ont la fiévre tierce?

On répond à cela que dans un hôpital bien policé, chaque maladie a son traitement particulier. Mais c'est ce qui n'arrive pas : tous les peuples sont malades en morale, & il n'y a pas deux régimes qui se ressemblent.

Les loix de toute espèce qui sont la médecine des ames, ont donc été composées presque partout par des charlatans, qui ont donné des palliatifs, & quelques-uns même ont prescrit des poisons.

Si la maladie est la même dans le monde entier, si un Basque a tout autant de cupidité qu'un Chinois, il est évident qu'il faut un régime uniforme pour le Chinois & pour le Basque. La différence du climat n'a ici aucune influence. Ce qui est juste à Bilbao doit

être juste à Pékin, pour la raison qu'un triangle rectangle est la moitié de son quarré sur le rivage Atlantique comme sur le rivage Indien ; la vérité est une, toutes les loix diffèrent ; donc la plupart des loix ne valent rien.

Un jurisconsulte un peu philosophe me dira, les loix sont comme les règles du jeu, chaque nation joue aux échecs différemment. Chez les unes le roi peut faire deux pas, chez d'autres il n'en fait qu'un ; ici on va à dame, là on n'y va pas. Mais dans chaque pays tous les joueurs se soumettent à la loi établie.

Je lui réponds, cela est fort bien quand il ne s'agit que de jouer. Je joue mon bien en Hollande en le plaçant à deux & demi pour cent, en France j'en aurai cinq. Certaines denrées paieront plus de droits en Angleterre qu'en Espagne. Ce sont-là véritablement des jeux dont les règles sont arbitraires. Mais il y a des jeux où il va de la liberté, de l'honneur & de la vie.

Celui qui voudrait calculer les malheurs attachés à l'administration vicieuse, serait obligé de faire l'histoire du genre humain. Il résulte de tout ceci, que si les hommes se trompent en physique, ils se trompent encore plus en morale, & que nous sommes livrés à l'ignorance & au malheur, dans une vie qui, tout bien calculé, n'a pas l'un portant l'autre trois ans de sensations agréables.

Mais quoi ! nous répondra un homme à routine, était-on mieux du tems des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs, & du grand schisme d'Occident ?

Je réponds que nous étions beaucoup plus mal. Mais je dis que les hommes qui sont aujourd'hui à la tête des gouvernemens étant beaucoup plus instruits qu'on ne l'était alors, il est honteux que la société ne se soit pas perfectionnée en proportion des lumières acquises. Je dis que ces lumières ne sont encore qu'un crépuscule. Nous sortons d'une nuit profonde, & nous attendons le grand jour.

*Fin du tome quatrième.*

# TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce volume.

DIALOGUES.

*Des embelliſſemens de la ville de Cachemire.* pag. 1
*Un plaideur & un avocat.* . . . . . 9
*Madame de* Maintenon *& Mlle. de l'*Enclos. . 14
*Un philoſophe & un contrôleur-général des finances.* . . . . . . . . . 20
Marc-Aurèle *& un récollet.* . . . . . 27
*Un bracmane & un jéſuite, ſur la néceſſité & l'enchaînement des choſes.* . . . . 32
Lucrèce & Poſſidonius. . . . . . 37
*Un ſauvage & un bachelier.* . . . . 56
Ariſte & Acrotal. . . . . . . 66
Lucien, Eraſme & Rabelais, *dans les champs Elyſées.* . . . . . . . . 71
*Galimatias dramatique.* . . . . . 78
*L'éducation des filles.* . . . . . 81
*Les anciens & les modernes*, ou *La toilette de Mad. de* Pompadour. . . . . . 84
*Le chapon & la poularde.* . . . . . 92
Périclès, *un Grec moderne, un Ruſſe.* . . . 98
Cu-ſu & Kou, *ou Entretiens de* Cu-ſu, *diſciple de* Contfuzée, *avec le prince* Kou, *fils du roi*

*de Low, tributaire de l'empereur Chinois* Gnenvan, 417 *ans avant notre ère vulgaire.* P. 105

DIALOGUES.

*L'Indien & le Japonois.* . . . . . 129

Tuctan & Karpos, *ou Entretien du bacha* Tuctan, *& du jardinier* Karpos. . . . 135

*Les dernières paroles d'*Epictète *à son fils.* . 139

*Un caloyer & un homme de bien.* . . . 141

*Du douteur & de l'adorateur.* . . . 167

L'A, B, C. *Dix-sept dialogues traduits de l'anglais.*

PREMIER DIALOGUE. *Sur* Hobbes, Grotius *&* Montesquieu. . . . . . 176

SECOND ENTRETIEN. *Sur l'ame.* . . 193

TROISIEME ENTRETIEN. *Si l'homme est né méchant & enfant du diable.* . . . 198

QUATRIEME ENTRETIEN. *De la loi naturelle, & de la curiosité.* . . . . . 208

CINQUIEME ENTRETIEN. *Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de sa théocratie.* 213

SIXIEME ENTRETIEN. *Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.* . . . 219

SEPTIEME ENTRETIEN. *Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.* . . 224

HUITIEME ENTRETIEN. *Des serfs de corps.* 228

NEUVIEME ENTRETIEN. *Des esprits serfs.* . 232

DIXIEME ENTRETIEN. *Sur la religion.* . 236

ONZIEME ENTRETIEN. *Du droit de la guerre.* 244

DOUZIEME ENTRETIEN. *Du code de la perfidie.* 254

TREIZIEME ENTRETIEN. *Des loix fondamentales.* . . . . . . . 258

QUATORZIEME ENTRETIEN. *Que tout état doit être indépendant.* . . . pag. 262
QUINZIEME ENTRETIEN *De la meilleure législation.* . . . . . . . 266
SEIZIEME ENTRETIEN. *Des abus.* . . 269
DIX-SEPTIEME ENTRETIEN. *Sur des choses curieuses.* . . . . . . . 272

*Les adorateurs*, ou *Les louanges de* DIEU. . 286
*Les droits des hommes, & les usurpations des autres.*
*Un prêtre de* CHRIST *doit-il être souverain?* . 308
*De Naples.* . . . . . . 312
*De la monarchie de Sicile.* . . . . 316
*De Ferrare.* . . . . . . 320
*De Castro & Ronciglione.* . . . . 322
*Acquisitions de* Jules II. . . . . 327
*Des acquisitions d'*Alexandre VI. . . 328
*Conclusion.* . . . . . . . 330
*Instruction du gardien des capucins de Raguse, à frère* Pédiculoso *partant pour la Terre-sainte.* 332
*Fragment des instructions pour le prince royal de* ***. . . . . . . . 344
*Du divorce.* . . . . . . . . 355
*De la liberté de conscience.* . . . . . 357
*Discours aux confédérés catholiques de Kaminiek en Pologne, par le major* Kaiserling *au service du roi de Prusse.* . . . . . . . 360
*Lettre sur les panégyriques, par* Irénée Aléthès, *professeur en droit dans le canton Suisse d'Uri.* 368

DES SINGULARITÉS DE LA NATURE. . pag. 378
CHAP. I. *Des pierres figurées.* . . . 381
CH. II. *Du corail.* . . . . 382
CH. III. *Des polipes.* . . . . 383
CH. IV. *Des limaçons.* . . . . 385
CH. V. *Des huîtres à l'écaille.* . . . 386
CH. VI. *Des abeilles.* . . . . 387
CH. VII. *De la pierre.* . . . . 389
CH. VIII. *Du caillou.* . . . . 391
CH. IX. *De la roche.* . . . . 392
CH. X. *Des montagnes, de leur nécessité & des causes finales.* . . . 393
CH. XI. *De la formation des montagnes.* . 396
CH. XII. *Des germes.* . . . . 402
CH. XIII. *De la prétendue race d'anguilles formées de farine & de jus de mouton.* 403
CH. XIV. *D'une femme qui accouche d'un lapin.* . . . . . 406
CH. XV. *Des anciennes erreurs en physique.* . 407
CH. XVI. *D'un homme qui fait du salpêtre.* . 410
CH. XVII. *D'un bateau du maréchal de* Saxe. . 412
CH. XVIII. *Des méprises en mathématiques.* . 413
CH. XIX. *Vérités condamnées.* . . . 415
CH. XX. *Digression.* . . . . 416
CH. XXI. *Des élémens.* . . . . 418
CH. XXII. *De la terre.* . . . . 419
CH. XXIII. *De l'eau.* . . . . 420
CH. XXIV. *De l'air.* . . . . 421
CH. XXV. *Du feu élémentaire & de la lumière.* . 425
CH. XXVI. *Des loix inconnues.* . . . 429

M

DEC 10 1935